n° 195 FICTION mars 1970

NOUVELLES

Anne McCaffrey	Rencontre d'esprits	13
Guy Scovel	Le traquenard d'Octane	50
Poul Anderson	Une corde pour se pendre	78
Dean R. Koontz	Quand viennent les dragons	113
Gabriel Deblander	Mater dolorosa	129

RUBRIQUES

Revue des livres	143
Courrier des lecteurs	151

Couverture de Siudmak

Voici les auteurs que vous pourrez lire entre autres dans les futurs numéros de FICTION :

Poul Anderson
Isaac Asimov
J.G. Ballard
H. Beam Piper
Alfred Bester
Ray Bradbury
Fredric Brown
John Brunner
Algis Budrys
Arthur C. Clarke
Samuel R. Delany
Philip K. Dick
Thomas M. Disch
Harlan Ellison
Philip José Farmer
Randall Garrett
James E. Gunn
Edmond Hamilton
Robert E. Heinlein
Henry Kuttner
Fritz Leiber
Richard Matheson
Walter M. Miller
Catherine L. Moore
Chad Oliver
Lewis Padgett
Lester del Rey
Eric Frank Russell
Robert Sheckley
Robert Silverberg
Clifford D. Simak
Cordwainer Smith
Theodore Sturgeon
William Tenn
Jack Vance
A.E. van Vogt
John Wyndham
Roger Zelazny

Certains sont bien connus de vous ; d'autres le sont moins. Ceux qu'apprécient les uns sont parfois décriés par les autres. Mais leur réunion forme un large éventail, un panorama complet de la science-fiction dans toutes ses tendances, sous tous ses aspects, de l'âge d'or aux temps modernes : la science-fiction dans son intégralité.

FICTION : chaque mois l'anthologie permanente de la science-fiction.


LE LIVRE DE MARS
de Leigh Brackett
Voici la Planète Rouge. Un monde ancien, corrodé, usé par les millénaires. Un monde imprégné de légendes effroyables ou merveilleuses, riche de palais, de trésors et de secrets cachés au cœur du désert. Voici Mars, carrefour cosmique où s'affrontent les hommes de l'avenir et les dieux du passé, caravansérail des routes de l'espace où se mêlent les aventuriers et les princesses d'un âge fabuleux. Voici Sinharat, Valkis, Shandakor, Barrakesh... décors magiques de ce qu'un critique a appelé "les nouvelles chroniques martiennes".
Un volume de 440 pages, relié pleine toile rouge indien avec fers argent. Gardes originales et hors-texte de Philippe Druillet. Avec une bibliographie et une introduction par l'auteur.
Prix : 37 F
ÉDITIONS OPTA
club du livre d'anticipation
24, rue de Mogador, Paris 9e
Tél. 874.40.56 - C.C.P. Paris 15.813.98

BON DE COMMANDE « F »

à adresser aux Editions OPTA - 24, rue de Mogador - Paris (9e)

Cocher d'une croix le carré correspondant au volume désiré.

	FRS français
☐ *Au cœur de la Terre* *Pellucidar* par EDGAR RICE BURROUGHS	31
☐ *Tanar de Pellucidar* *Tarzan au cœur de la Terre* par EDGAR RICE BURROUGHS	31
☐ *Les rois des étoiles* *Retour aux étoiles* par EDMOND HAMILTON	31
☐ *Les amants étrangers* *L'univers à l'envers* par PHILIP JOSÉ FARMER	31
☐ *A la poursuite des Slans* *La faune de l'espace* par A. E. VAN VOGT	31
☐ *En attendant l'année dernière* *A rebrousse-temps* par PHILIP K. DICK	32
☐ *Histoire du futur* (tome 2) par ROBERT HEINLEIN	39
☐ *Cristal qui songe* *Les plus qu'humains* par THEODORE STURGEON	36
☐ *Retour à l'âge de pierre* *Terre d'épouvante* par EDGAR RICE BURROUGHS	32
☐ *La poupée sanglante* *La machine à assassiner* par GASTON LEROUX	36
☐ *Au-delà du néant* *Destination univers* par A.E. VAN VOGT	33
☐ *Les enfants d'Icare* *La cité et les astres* par ARTHUR C. CLARKE	33
☐ *Elric le Nécromancien* par MICHAEL MOORCOCK	40
☐ *Le livre de Mars* par LEIGH BRACKETT	37
☐ *Agent de l'empire terrien* par POUL ANDERSON	37

Franco de port. Supplément de 1 F 30 pour envoi recommandé.

NOM : .... PRENOM : ....

ADRESSE : ....

Mon règlement ci-joint est effectué par :

(Rayer les mentions inutiles)
- **— un chèque bancaire ou un mandat-poste**
- **— un virement chèque postal** } **C.C.P. éditions OPTA Paris 15.813.98**
- **— un mandat de versement**

Pour la Belgique :
M. Duchâteau, 196, Av. Messidor
BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500-41

Pour la Suisse :
M. Vuilleumier, 56, bd St-Georges
GENEVE - C.C.P. 12.6112

FICTION SPECIAL : BON DE COMMANDE

à adresser aux

Editions OPTA, 24 rue de Mogador, Paris (9e)

NOM : ....

Prénom : ....

Adresse : ....

Je désire recevoir le ou les volumes suivants, parus dans la collection Fiction Spécial :

□ 12 — S.F. MADE IN FRANCE

□ 13 — CHEFS-D'ŒUVRE DE LA SCIENCE-FICTION - (2ème série)

□ 14 — HISTOIRES MACABRES

□ 15 — HISTOIRES STELLAIRES

Chaque volume : 6 F. (Cocher d'une croix la case correspondant au titre désiré.)

Je règle par : mandat-poste
chèque bancaire joint
virement au C.C.P. Paris 15-813-98
(rayer les mentions inutiles)

Au prochain sommaire de «Fiction» :

La production de LEWIS PADGETT (pseudonyme sous lequel Henry Kuttner et Catherine L. Moore signèrent, il y a environ vingt-cinq ans, la partie la plus farfelue de leurs œuvres) commence seulement à être mieux connue en France. Dans cette production, une place savoureuse est occupée par les aventures de Gallegher, l'inventeur ivrogne qui n'a du génie que quand il est saoul. Vous avez déjà fait la connaissance de Gallegher avec **Le robot vaniteux** (et, si vous êtes lecteur des anthologies Casterman, avec **L'armoire temporelle**). Vous le retrouverez le mois prochain dans **Gallegher Bis**, une histoire où il entre en lutte avec son propre subconscient.

Le nom de RANDALL GARRETT est pratiquement inconnu en France. Il s'agit pourtant d'un auteur américain des plus prolifiques, dont la majorité de l'œuvre a paru à partir des années cinquante dans la revue **Astounding** et n'était, jusqu'à présent, pas accessible dans notre pays. Sous sa signature, vous lirez dans notre prochain numéro **C'est dans les yeux...**, premier récit d'une série située dans un univers parallèle anachronique, où l'Histoire franco-anglaise n'a pas, après le Moyen Age, suivi le cours que nous lui connaissons — un univers où la magie est utilisée dans un contexte rationnel.

Dans le présent numéro de **Fiction** figure une nouvelle de GABRIEL DEBLANDER, qui fut une de nos plus sûres révélations de ces dernières années. Deblander vient de faire paraître en librairie son premier recueil : **Le retour des chasseurs** aux éditions Robert Laffont, et à cette occasion nous le republierons à nouveau le mois prochain, avec une nouvelle inédite qui ne fait pas partie du volume : **L'oiseau couvert de boue,** où l'on retrouve les sortilèges de son univers si particulier.

Autre auteur de langue française qui, lui, figurera pour la première fois dans notre revue : LOUIS E. THIRION (récemment publié chez Eric Losfeld et au Fleuve Noir). Le titre de sa nouvelle : **Les Tours d'ivoire.**

Enfin, pour clôturer ce sommaire, un auteur américain de la jeune vague : HAYDEN HOWARD, avec une nouvelle « contestataire » intitulée **Au-delà des mots.**

Collection Galaxie-Bis

Titres disponibles :

7 - PHILIP K. DICK - Loterie solaire
8 - DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3
9 - ROBERT SHECKLEY - Oméga
10 - PHILIP JOSÉ FARMER - Le faiseur d'univers
11 - PHILIP K. DICK - Le dieu venu du Centaure
12 - JACK VANCE - La machine à tuer
13 - HENRY KUTTNER - Les mutants

Titres à paraître :

14 - JAMES H. SCHMITZ - Agent de Véga
15 - PHILIP JOSÉ FARMER - Les portes de la création
16 - WILLIAM TENN - Des hommes et des monstres
17 - PHILIP JOSÉ FARMER - Cosmos privé
18 - SARBAN - Le son du cor
19 - GORDON R. DICKSON - Dorsai

Pour commander les précédents titres ou pour s'abonner aux titres à paraître, voir page suivante.

HISTOIRE

informations et documents

AUX PROCHAINS SOMMAIRES

MAURICE BRAUN
Le plus ancien des Français

CLAIRE-ELIANE ENGEL
Les chevaliers esclaves

DOMINIQUE CLERC
Un espion de Bismarck

ANDRE ZELLER
Emeute avant la Commune

CLAUDE LEGLISE
L'enseignement primaire

GALAXIE-BIS : BULLETIN D'ABONNEMENT

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador, Paris (9e)

NOM : ....

Prénom : ....

Adresse : ....

Je souscris un abonnement aux six prochains volumes à paraître dans la collection Galaxie-Bis, contre la somme de 32 F (Etranger : 33,50 F). Mon abonnement devra débuter avec le numéro : ......

Je règle par : mandat-poste
chèque bancaire joint
virement au C.C.P. Paris 15-813-98
(rayer les mentions inutiles)

Pour la Belgique : FB 300
M. Duchâteau, 196, Av. Messidor
BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500-41

Pour la Suisse : FS 26
M. Vuilleumier, 56, bd St-Georges
GENEVE - C.C.P. 12.6112

GALAXIE-BIS : BON DE COMMANDE

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador, Paris (9e)

NOM : ....

Prénom : ....

Adresse : ....

Je désire recevoir le ou les volumes suivants, parus dans la collection Galaxie-Bis :

☐ 7 — PHILIP K. DICK - Loterie solaire
☐ 8 — DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3
☐ 9 — ROBERT SHECKLEY - Oméga
☐ 10 — PHILIP JOSÉ FARMER - Le faiseur d'univers
☐ 11 — PHILIP K. DICK - Le dieu venu du Centaure
☐ 12 — JACK VANCE - La machine à tuer
☐ 13 — HENRY KUTTNER - Les mutants

Chaque volume : 6 F. (Cocher d'une croix la case correspondant au titre désiré.)

Je règle par : mandat-poste
chèque bancaire joint
virement au C.C.P. Paris 15-813-98
(rayer les mentions inutiles)



PORTO CRUZ-MADÈRE-TRÈS VIEILLES BOUTEILLE
1860 - 1935 - Sélection 50 Noces d'or
...avec le foie gras, le fromage... SOMPTUEUX

ANNE

McCAFFREY

Rencontre d'esprits

Anne McCaffrey est un auteur dont le moins qu'on puisse dire est que son nom n'apparaît pas avec une fréquence impressionnante au sommaire des revues de science-fiction. Pourtant, ces derniers temps, sa carrière semble avoir pris un démarrage plus ample, car plusieurs livres d'elle se sont mis à paraître à une cadence rapide aux Etats-Unis, notamment deux romans d'heroïc-fantasy : Restoree *et* Dragon flight. *Entre-temps, avec une lenteur aux antipodes de la productivité habituelle à ses confères, Anne McCaffrey avait entamé*

deux cycles de nouvelles qui sont ses seules références actuelles auprès du public français. Le premier est celui des aventures d'Helva, l'astronef « cyborg » dans les commandes duquel est encapsulé un cerveau de jeune fille ; commencé en 1961 dans le numéro 97 de Fiction *avec* Le vaisseau qui chantait, *ce cycle n'a trouvé sa suite que cinq ans plus tard, sous le titre* Le vaisseau qui tuait, *dans le numéro 42 de* Galaxie *! Il est vrai que cette même revue s'apprête à faire paraître en 1970 le troisième volet de la série, écrit cette fois avec plus de célérité :* Le vaisseau qui disparut. *Quant au deuxième de ces cycles, il fut inauguré en 1959 dans le numéro 68 de* Fiction *avec* La tour d'ivoire *(première nouvelle écrite par Anne McCaffrey). Son héroïne était une « Télépathe Première », la Rowan, postée dans une tour de contrôle pour assister à distance la navigation spatiale et protéger contre tout danger extérieur les mondes habités de la Galaxie ; l'histoire racontait son étrange idylle, au cours d'un conflit interstellaire, avec un autre télépathe suprême, Jeff Raven. Aujourd'hui, dix ans après (battant ainsi son propre record !), c'est la suite de ce récit que nous offre enfin Anne McCaffrey. Les générations ont passé et, dans* Rencontre d'esprits, *c'est Damia, la fille de Jeff et de la Rowan, qui est au centre de l'action. Elle a hérité les pouvoirs conjugués de son père et de sa mère, mais aussi de cette dernière le sentiment de solitude et de vide mental d'un cerveau supérieur qui n'en trouve nul autre accordé à son diapason. Et c'est cette solitude psychique qui l'entraîne dans une aventure aux rebondissements dramatiques, capable de mettre en péril l'univers entier.*

A. D.

IOTA D'AURIGA flamboyait au zénith sur la gauche de Damia en se réfléchissant sur sa petite capsule individuelle. Au nadir de droite, scintillait la lumière blanc-bleu de Capella. La clarté de la Voie Lactée baignait également, mais elle ne percevait d'autre son que son souffle régulier, tandis qu'elle laissait s'ouvrir en grand son esprit à la liberté sans âme et sans échos de l'espace infini.

Elle avait l'impression de sentir ses fibres cérébrales se décontracter, s'amplifier, tandis que son corps long et mince relâchait peu à peu sa tension. Mais c'était avant tout un soulagement mental que cherchait Damia, si loin de sa tour de contrôle installée sur Auriga par la Compagnie des Télépathes et Téléporteurs Fédérés. C'était l'ultime prix des profondeurs spatiales qu'il lui fallait en compensation aux exigences constantes

de son poste de Première Psionique, responsable du trafic commercial et des communications dans ce secteur des Mondes Fédérés. Certes, elle était jeune, à peine âgée de vingt ans ; mais l'âge importe peu, surtout face à d'impérieuses nécessités, et ses talents mentaux avaient un degré de développement inhabituel. De plus elle appartenait au Clan Raven et était donc née dans une famille étonnamment douée, où on l'avait instruite et entraînée avec soin en vue de jouer un rôle prépondérant à mesure que les Mondes Fédérés s'étendraient à de nouveaux systèmes solaires et auraient par conséquent besoin de Premiers en plus grand nombre.

Il lui arrivait, malgré sa jeunesse, d'éprouver de la fatigue et d'avoir besoin d'un répit pour échapper au murmure insistant des pensées diffusées qui venaient battre contre les siennes ; de petits esprits incapables de concevoir les forces que Damia, Première d'Auriga, pouvait assembler en s'unissant aux puissantes dynamos de la tour.

D'un mouvement du doigt, Damia tamisa l'éclat trop brillant des astres ; elle rouvrit les yeux. Les rayons adoucis des étoiles clignotaient et vibraient tels des points de diamant dans le noir de l'espace. Sans y prêter attention, elle reconnaissait les figures bien connues que dessinaient ces amies silencieuses. Les griefs mesquins accumulés en elle se dispersaient quand l'immensité impersonnelle du néant les replaçait dans leur juste perspective.

Elle parvenait même à oublier un instant ses préoccupations immédiates, à oublier sa terrible solitude ; comme elle enviait à son frère Larak son aimante et belle épouse et leur fils nouveau-né, comme elle enviait à sa mère la compagnie d'un mari et d'enfants ; comme elle lui enviait la compagnie d'Afra...

Afra ! Quel droit avait-il eu de s'en mêler ? De la réprimander ? Ses paroles la brûlaient encore. « Tu te donnes des sensations violentes par personnes interposées en espionnant Larak et Jenna. Tu as causé une abominable frayeur à Jenna en rôdant dans son esprit pendant qu'elle accouchait ! Tu me feras le plaisir de les laisser en paix, l'un et l'autre ! »

Elle était bien forcée de s'avouer fautive. Mais comment Afra l'avait-il appris ? A moins que Larak ne l'en ait informé ? Elle soupira. Oui, Larak avait dû se rendre compte qu'elle les épiait. Bien qu'étant le seul T-3 parmi tous ses frères et sœurs, il avait toujours été extrêmement sensible à ses contacts mentaux. A eux seuls, elle et Larak, ils pouvaient toujours vaincre toute combinaison des autres, même si Jeran, Cera et Ezro, tous des T-1,

s'alliaient contre eux. Damia avait en quelque sorte la possibilité de changer de vitesse mentale, doublant ainsi les aptitudes des autres cerveaux qui se trouvaient à sa portée.

Mais le sermon d'Afra l'avait humiliée. Enfin ! Mieux valait être tancée par ce T-3 de Capella aux yeux jaunes et à la peau verte que par son propre père en sa qualité de Premier de la Terre. Elle préférait espérer que son père n'avait pas été mis au courant de cette infraction au protocole T.

Damia chassa Afra de sa pensée pour s'adonner au rite de la détente musculaire, du lavage d'esprit. Il lui faudrait regagner bientôt la Tour. Sous un certain angle, la capacité qu'elle avait de s'acquitter des fonctions de Première sans un seul sous-ordre au-dessus du degré T-6 présentait certains inconvénients. Le personnel de la Tour ne pouvait se charger que du trafic planétaire routinier. Mais il fallait qu'elle soit présente pour tous les échanges interstellaires télépathiques et téléportés.

Ce serait merveilleux d'avoir près d'elle un T-3, quelqu'un qui comprendrait. Pas *n'importe qui*... sois franche avec toi-même, Damia... dis : un homme. Seulement les hommes te fuient comme si tu avais attrapé le cancer du soleil Lynx. Et le seul autre Premier non marié était son propre frère, Jeran. A propos de Jeran, la tonalité pleine de suffisance de ses récents contacts mentaux signifiait sans nul doute qu'il avait lui aussi trouvé une compagne probable.

Cela ne consolait guère Damia que sa mère eût déjà connu cette intense solitude féminine et l'en eût avertie. Mais Jeff Raven était venu s'emparer de la Tour de la Rowan et, avant cela, la Rowan avait du moins eu Afra...

Afra ! Pourquoi donc ses pensées revenaient-elles toujours à *lui* ?

Damia s'aperçut qu'elle grinçait des dents. Elle se contraignit de nouveau au rite, dissipant sévèrement toute idée précise jusqu'à ce que son esprit entre en dérive. Et, durant cette dérive sans but, une aura vint mordre sur son champ de conscience errant. Etonnée, car rien n'aurait dû venir de ce secteur lointain de l'espace, elle concentra ses facultés en un faisceau de recherche.

Une émanation. L'indice ténu de la présence de quelque chose. Quelque chose... d'étranger !

D'étranger ! Damia reprit possession d'elle-même. Elle dirigea ses pensées en un canal clair, pur, sans interférences. Elle prit

contact avec l'aura. On sentit le contact ; on fit retraite ; puis on revint.

L'aura était incontestablement étrangère. Elle était si faible qu'elle aurait pu douter de son existence, mais son esprit était trop entraîné pour commettre d'erreurs.

Une exultation brûlante comme le désir lui faisait battre le sang dans les oreilles. Elle ne se trompait pas. La trace existait.

Elle prit une profonde inspiration, puis envoya un appel mental fin comme une flèche à travers les années-lumière, en direction du nadir, au Premier de la Terre, Tour de la CTTF, très au-dessus du Grand Canyon.

/ASTRONEF ÉTRANGER APPROCHE NOTRE GALAXIE INTERCEPTION A AURIGA/ transmit-elle à Jeff Raven.

/Damia, *contrôle,* bon Dieu, ma fille. Contrôle/ répondit Jeff, en maintenant son grondement mental dans les limites tolérables.

/Navrée/ s'excusa sans plus Damia, qui n'était nullement contrite. Son père était en mesure de dévier la plus forte impulsion qu'elle pût envoyer.

/J'espère que pour transmettre une pareille nouvelle tu es sur un faisceau très étroit ?/ demanda-t-il d'un ton glacial, officiel.

/Naturellement. Mais j'ai pour premier devoir de rendre compte au Premier de la Terre, non ?/

/Ne fais pas la douce innocente avec moi. Et maintenant, ton compte rendu complet ?/

/Impossible de le fournir *complet*. L'aura étrangère est à peine discernable, à quatre années-lumière dans le secteur 2 du nord-nord-est galactique. J'ai entamé un contact dès que j'ai perçu la trace et on a répondu/

/*On* a répondu ?/

/L'aura/

/Tu as signalé un astronef/

/Père, quoi d'autre pourrait traverser la mer galactique ?/

/Ma chère enfant, dans notre propre galaxie nous connaissons nombre de formes de vie bizarres qui n'ont besoin ni de lumière ni d'oxygène pour exister/

/Je répète, un astronef. Je l'ai contacté/

/Damia ?/ Le ton de Jeff était soupçonneux. /Où es-tu ?/

/Je me reposais simplement/ atermoya-t-elle, soudain consciente de son manque de prudence.

/Se reposer est autorisé. Mais à quelle distance es-tu de la Tour ?/

/Une année-lumière/

/*Avec seulement un T-6 pour contrôler la station*? Imagine, ma fille, qu'il t'arrive quelque chose ? Suppose que l'aura étrangère ait décidé de se téléguider sur toi.../

/Oh ! papa, si je n'obtiens *d'eux* rien de plus qu'une aura — et ils n'ont changé ni de position ni de vitesse depuis que je t'ai informé — c'est qu'ils ne représentent sûrement pas pour moi une menace/

Elle prit soin d'étouffer un rire en entendant le cri d'exaspération de son père. C'était rare qu'elle prenne le dessus sur son père ou Afra... Elle effaça ce dernier nom... il revint obstinément... mais elle continua de le chasser.

/Alors, mademoiselle, montre-moi ça !/ exigea Jeff toujours aussi sévère.

Elle le laissa se joindre entièrement à son esprit, restant elle-même le point focal, puis elle le conduisit au-delà de l'éclat des étoiles. Elle le mena directement à la trace étrangère. L'aura était palpable mais si lointaine que seule la perception extraordinaire de deux puissants cerveaux pouvait la déceler.

/J'ai saisi de l'impatience, de la curiosité. Et aussi de la prudence/ remarqua pensivement Jeff, en se retirant du faisceau concentré./ Et, quoi que ce soit, cela s'approche de notre Galaxie/

/Je vais organiser le guet/ avança Damia, incapable de dissimuler son intense curiosité devant cet événement extraordinaire.

/Sans vous mettre personnellement en danger à aucun moment, Première/ l'adjura Jeff, laissant percer sa sollicitude sous le ton officiel.

/Non, bien sûr que non. Mais j'aimerais emprunter Larak pour maintenir une surveillance renforcée/

/Larak est en train de former des T-3 pour aider Guzman sur Altaïr. Le vieux dort la plupart du temps, mais il est le seul Premier que nous ayons pour ce secteur en attendant qu'Ezro soit plus âgé/ répondit Jeff. /Je t'enverrai Afra. Ce sera préférable, de toute façon/

/Parce qu'Afra a déjà contacté les étrangers que toi et maman avez détournés au-dessus de Deneb il y a une vingtaine d'années ?/ fit-elle en riant, couvrant sous une pointe à l'adresse de son père ses sentiments pour Afra.

Jeff émit un gloussement, lui accordant qu'elle avait des perceptions profondes.

/Eh bien, j'aimerais autant attendre que Larak soit libre. J'entends déjà les cris de maman à l'idée qu'on la prive de son Afra/

/*Damia*/ Le ton de Jeff grinçait d'indignation. /C'est là une observation déraisonnable, enfantine et insolente. Modifie ton attitude/ Son ton changea. /Si tu n'avais pas, à un moment ou à l'autre, intimidé tous les autres T-2, 3 et 4 des Mondes Fédérés, je pourrais t'envoyer quelqu'un d'autre.../

/ ... et conclure un mariage par-dessus le marché ?/ Elle infusa à sa pensée de la dérision, puis lui conseilla d'un ton satisfait : /Tes projets dynastiques porteront de meilleurs fruits avec Jeran. Seulement ne lui permets pas de se contenter de moins qu'une T-4/

Elle marquait un second point, décida-t-elle en percevant l'interruption ahurie de son père.

/Tu n'aurais pas espionné une fois de plus, Damia ?/

Elle fut prompte à la parade : /Après avoir été accusée par Afra de faire la même chose avec Larak ? C'est plutôt improbable/

/Ah ? C'est donc lui qui t'a fait cesser ? Ta mère croyait que c'était Isthia/

/Ce qui ne va pas avec les télépathes, c'est qu'ils réfléchissent parfois *trop*/ répliqua-t-elle de façon acerbe, furieuse d'apprendre que sa mère aussi était au courant de l'incident.

/Damia !/ Jeff était plus brutal qu'à son habitude. /Ta mère est la seule personne dans la Galaxie à avoir une idée des problèmes qui sont les tiens.../

/Alors pourquoi a-t-elle confié à Isthia le soin de m'élever ?/ rétorqua Damia sans réfléchir.

/Parce que, ma très chère fille, tu étais sans conteste la plus irritante, la plus récalcitrante, la plus détestable des gamines de quatre ans. Durant sa seconde grossesse, ta mère était trop malade pour suivre la trace de tes gambades téléportées à travers tout le système. C'est moi qui t'ai renvoyée, et non ta mère. Elle n'en a pas pris la décision, elle s'y est même opposée avec obstination. Mais vous vous ressemblez tellement toutes les deux.../

Damia renifla avec dédain. Elle n'était pas du tout comme sa mère. Il n'y avait absolument aucun trait commun entre elles. Elle était bien la fille de Jeff, avec sa haute taille et sa minceur, ses cheveux noirs et ses yeux d'un bleu vif. Ezro, oui, et Larak égale-

ment, tenaient de la Rowan. Mais pas elle. Bien sûr, devait s'avouer Damia, sa mère était douée d'un talent psionique très puissant et diversifié, sinon elle n'aurait pas été la Première de Callisto, mais Damia avait tout autant de force, plus l'avantage de ses capacités catalytiques.

/En tout cas/ reprenait Jeff dans une disposition plus conciliante,/ tu finiras bien par comprendre, ma petite, et pour ma part, j'en éprouverai un immense soulagement. Ta mère et moi avons beaucoup d'amour pour toi et nous sommes très fiers de ta façon de t'acquitter de tes responsabilités officielles sur Auriga. Sur le plan professionnel, je n'ai rien à te reprocher/

Damia se roulait littéralement dans les louanges de son père. Celui-ci n'en décernait pas à la légère.

/Si seulement tu savais mieux te mettre à la portée des gens qui t'entourent/ continua-t-il, gâchant ainsi le compliment. Il ajouta d'un ton sec : /J'envoie Afra immédiatement. Je peux me fier à son impartialité/ et, à l'ébahissement de Damia, il éclata de rire.

Elle lui sonda l'esprit pour découvrir la raison de cet amusement, mais en vain. Son père avait dû se tourner vers un problème différent.

— « L'impartialité d'Afra ? » Le son de sa propre voix dans sa capsule individuelle la surprit.

Que diable cela voulait-il dire ? Pourquoi faire confiance à l'impartialité d'Afra — plutôt qu'à la sienne — alors qu'il s'agissait d'identifier ou d'évaluer une aura étrangère ?

En tout cas, Afra allait venir sur Auriga.

Quand il eut coupé le contact avec Damia, Jeff ne se consacra pas aussitôt à d'autres questions. Il réfléchissait aux aspects particulièrement subtils de ce vivace échange avec sa fille. L'esprit de Damia avait autant d'éclat que Iota d'Auriga... et à peu près autant de stabilité que la surface d'une étoile en activité. Il avait capté les franges de ses réactions habilement camouflées à diverses allusions. Il remarquait — ce qui le rassurait — certaines preuves de maturité émotive, sauf en ce qui concernait sa mère et Afra.

Damia avait à son insu refoulé précisément ce que Jeff se rappelait le plus clairement du jour où il l'avait envoyée en nourrice chez Isthia sur Bételgeuse. C'était à Afra que la fillette de quatre

ans s'était accrochée ; c'était pour lui qu'elle avait pleuré, non pour sa mère. Jeff soupira. La décision d'envoyer Damia à Isthia était une de celles qui lui avaient le plus coûté, dans sa vie professionnelle aussi bien que privée. Mais la Rowan avait été extrêmement malade pendant qu'elle portait Larak. Et Damia, qui avait accédé de bonne heure à sa puissance mentale extraordinaire, avait fait de la vie de chacun un véritable enfer dans la maisonnée Raven : elle se téléportait... et, avec elle, tout objet qui lui passait par la tête... sans discrimination aucune, dans l'ensemble du système ! Seul Afra exerçait sur elle un certain pouvoir, mais il se trouvait alors à la Tour de Callisto.

Sous la discipline imposée par la calme et inaltérable Isthia, Damia avait appris à dominer sa fantaisie. Et ce mode de vie lui avait été profitable. Elle avait une sincère affection pour Isthia. Curieux que ce fût toujours à sa mère que Damia fît reproche de cette séparation.

/Rowan/ Jeff appelait la Tour de Callisto et sentait que sa femme se reposait pendant que les échanges de marchandises entre la Terre et Callisto se poursuivaient sur l'aire de débarquement.

Ce fut avec joie qu'elle établit le contact, aussi ravie de la présence de Jeff que s'ils n'eussent pas pris leur petit déjeuner ensemble quelques heures auparavant.

/Ouvre-toi à moi. Damia a établi un contact avec quelque chose d'inconnu. Tu le vois ?/

/Inconnu ? Près de Damia ?/ La brève inquiétude maternelle fut vite remplacée par la curiosité professionnelle tandis que la Rowan scrutait l'expérience emmagasinée un peu plus tôt par Jeff, au-delà d'Auriga. /Naturellement, Afra peut y aller. Mais pourquoi diable Damia s'imagine-t-elle qu'Afra ne saurait être réaffecté à ton gré ? Il l'a souvent été dans le passé... bien qu'il soit exact que je ne m'entende jamais aussi bien avec les autres T-3/

/Trop exact/ répondit Jeff sur le ton de la plaisanterie, pour empêcher la Rowan de scruter trop en profondeur les récentes conversations. /Si je ne connaissais pas aussi bien Afra.../

/Jeff Raven, je peux te jurer qu'il n'y a jamais eu entre Afra et moi la moindre pensée qui.../

Jeff rit tandis qu'elle laissait éclater son indignation.

/En fait/ déclara-t-elle enfin, pensive, /je serais soulagée de savoir Afra avec Damia. Je *sais* combien elle doit se sentir seule.../

/Si elle ne s'était pas montrée si dominatrice avec la plupart des jeunes hommes d'un décré T acceptable, elle ne serait pas si solitaire/ fit vivement Jeff avant que la Rowan se mette à radoter qu'elle n'avait pas été « comme il fallait » envers sa fille. /Voyons, Afra est-il en contact pour le moment ?/

/Il est ici même. Je vous laisse entre hommes/

Tout en se refusant à apaiser les sentiments hérissés de sa femme, Jeff la caressa néanmoins d'une pensée affectueuse avant de capter l'esprit d'Afra.

/Es-tu certain de n'être qu'un T-3 ?/ demanda-t-il, surpris de la fermeté de l'émission mentale du Capellan.

/Après tout, je suis en état de charge/ répondit Afra, de bonne humeur. /Et, puis, après une vingtaine d'années en présence de la subtilité des Raven, même un humble T-3 finit par se perfectionner. A voir l'expression des traits de la Rowan, je parie qu'il s'agissait de Damia. Qu'est-ce qu'elle a encore fait ?/

Damia venait de rentrer à Auriga quand elle entendit la Rowan avertir officiellement la Tour de la transmission d'une capsule individuelle.

/Afra ?/ s'écria Damia, utilisant le faisceau de contact de sa mère en sens inverse jusqu'à Callisto.

/Damia ! /dit Afra, d'un ton menaçant. Mais trop tard. Sans attendre que la Rowan ait téléporté la capsule à mi-distance d'Auriga, la capricieuse Damia la happa directement de Callisto, sans tenir compte des réactions de sa mère sidérée et irritée de cette faute contre l'étiquette.

Elle regretta son geste dès qu'elle l'eut fait. Mais, à présent, la capsule d'Afra s'ouvrait et il en enjambait le sas. Impossible de ne pas sentir sa sèche désapprobation, même si elle n'eût été qu'une T-15. Il restait debout à la regarder d'un air méprisant, toujours le même homme, détaché et calme. Et pourquoi donc, se demandait Damia avec colère, m'étais-je attendue à ce qu'il ait changé ? S'apercevrait-il qu'elle l'avait espéré ? Et Afra condescendrait-il à en parler ?

Elle se leva de sa propre capsule, se tenant d'instinct très droite comme pour annuler leur différence de taille. Si grande qu'elle fût — dix centimètres de plus que sa mère — elle n'arrivait qu'à l'épaule d'Afra.

— « Tu pourrais présenter tes excuses à ta mère, Damia, »

dit Afra dont la voix riche et sonore faisait un écho inattendu à la tranquillité de son ton mental. « Isthia t'a mieux élevée que cela, même si nous n'y avons jamais réussi. »

— « Et *toi*, tu t'y es quand même efforcé récemment encore, hein ? » La réplique était venue à ses lèvres avant qu'elle ait pu la retenir. Afra aurait-il donc toujours cet effet sur elle ?

Il inclina la tête de côté et la considéra longuement. Elle lui adressa un rapide coup de sonde qu'il para avec aisance.

— « Tu perturbais Jenna sans nécessité, Damia. Elle a fait appel à moi parce que j'étais le plus proche parmi les hommes de son Clan et qu'elle ne souhaitait pas voir Jeff informé de tes indiscrétions. »

— « Elle a bien choisi. » Damia fut si effarée de la méchanceté de sa propre voix qu'elle tendit la main vers lui comme pour en demander pardon.

Elle le sentit dresser ses barrières mentales et se demanda une seconde s'il n'allait pas refuser ce qui, après tout, était le summum de la familiarité entre télépathes. Mais il leva la main sans brusquerie pour lui serrer les doigts, brièvement, avec chaleur, lui donnant ce sentiment de sécurité et de confort qui était l'expression physico-mentale de sa personnalité.

Puis, avec un demi-sourire, il s'inclina pour montrer qu'il était flatté mais il se permit d'évoquer en esprit Damia sous l'aspect d'un bébé tout nu posé sur une serviette de bain.

Elle lui fit une grimace et y substitua le fils de Larak. Afra, sans s'émouvoir, « la » remit sur la serviette près de son neveu.

— « C'est bon, » dit-elle en riant. « Je me tiendrai bien. »

— « Il était temps, » dit-il aimablement avec un sourire, puis il regarda le cadre qui les entourait.

Il avait vu Auriga à travers d'autres esprits, mais la lumière ambrée du soleil était plus supportable à ses yeux que l'éclat jaune de la Terre, si bien qu'Auriga n'était pas pour lui un monde sombre, mais bien un lieu reposant. La brise parfumée qui venait de la haute chaîne montagneuse couverte de neige était un peu humide et l'atmosphère avait une haute teneur en oxygène, qui le revigorait.

— « Un bien joli monde que tu as ici, Damia. »

Elle lui sourit, ses yeux bleus étincelant sous la frange des longs cils noirs.

— « C'est un monde jeune, vigoureux, beau. Viens voir où je

vis, » répondit-elle en le conduisant de l'aire d'atterrissage à sa demeure.

La maison était perchée sur un haut plateau au-dessus de la bruyante métropole qu'était la grande ville d'Auriga où siègeait le quartier général du secteur de Damia. Etalée dans toute sa nouveauté, la cité avait une vitalité qui manquait aux urbanismes bien ordonnés de la Terre. Cette vision était un stimulant pour Afra.

— « Oui, n'est-ce pas ? » observa Damia qui suivait le fil de la pensée superficielle d'Afra. Elle passa ensuite à sa découverte de la journée, lui communiquant son expérience exactement comme elle l'avait vécue. « Et ce contact est différent de tout ce que j'ai jamais connu. »

— « Tu ne comptais tout de même pas qu'il te serait familier, non ? » fit-il avec amusement.

— « Le seul fait qu'ils viennent d'une autre galaxie n'exclut pas que ce *puisse* être des humanoïdes, » répliqua-t-elle.

Afra eut un reniflement de dégoût et entra dans le grand salon de Damia.

— « Je te sers ta protéine favorite, » offrit-elle, changeant encore d'humeur.

— « Ne te donne pas de mal pour moi. »

— « Ce n'est rien, » affirma-t-elle, espiègle. Elle se laissa observer par lui tandis qu'elle allait puiser des provisions dans le monde natal d'Afra, à des années-lumière de distance.

— « Toujours l'hôtesse la plus attentive, » dit-il gentiment. « As-tu évalué le moment d'arrivée des étrangers ? »

— « Je le saurai mieux quand j'aurai eu l'occasion de juger de leur vitesse relative, » répondit-elle, pensive. « Un ou deux jours me permettraient d'avoir une idée. »

Il la regardait vaquer à ses tâches domestiques. Comme la plupart des T-1, elle aimait les travaux manuels et s'occupait elle-même de son ménage, sans utiliser les appareils mécaniques considérés comme indispensables dans la plupart des maisons. En quelques minutes elle lui servit un repas parfaitement cuisiné, bien présenté, qu'il accueillit comme une chose naturelle.

— « Ne ferai-je donc jamais impression sur toi ? » fit-elle, irritée.

— « Qu'est-ce que tu aurais à y gagner ? » rétorqua-t-il en affectant un rien de surprise. « Je te connais depuis tes premières pensées incohérentes. »

— « L'habitude engendre l'indifférence, hein ? »

— « L'indifférence, non. La compréhension, oui. Surtout à nos niveaux. Et, bien entendu, la confusion partout où tu es, » dit Afra. « C'est très bon, tout juste comme je l'aime, » ajouta-t-il d'un ton sincère en montrant son repas.

Damia lui fit la grimace en travers de la table et, avec un parfait mépris pour les bonnes manières T, porta à sa bouche, avec la main, un morceau de viande trempé de sauce, sans en perdre une goutte. Comme Afra continuait de ne pas lui prêter attention, elle prit sa fourchette en soupirant.

— « Veux-tu que je me charge du travail courant, Damia, et que je te laisse libre pour assurer la surveillance ? »

— « Le trafic n'est pas important pour le moment. Nous sommes entre les périodes de récoltes, dans ce système, et les manufactures fonctionneront au ralenti pendant quelques mois encore. Mais nous avons la quantité habituelle de touristes. »

— « As-tu averti le personnel de tes absences ? »

— « J'ai tout simplement dit que je me reposais. J'expliquerai ta présence en disant que tu fais une étude préliminaire à l'intention de la C T T F. D'accord ? Comme si l'un quelconque de ces esprits boiteux pouvait me *sonder,* » acheva-t-elle avec mépris.

— « Oh ! combien, » acquiesça Afra.

Elle ne fut pas insensible à son ironie et faillit répliquer vertement, mais elle se remit à manger plutôt que de lui accorder cette satisfaction.

C'était sans précédent, ce contact avec une vie intelligente originaire peut-être d'une autre galaxie, et cependant, malgré son caractère capricieux, Damia n'avait pas trahi la moindre trace de panique, pas même d'émotion intérieure. Ce faisant, elle respectait l'un des principes fondamentaux de ses fonctions.

Il se fomentait bien assez de paniques au sein complexe des Mondes Fédérés, selon le cours normal des luttes de puissance, des révolutions, des problèmes d'écologie, des exigences des pionniers. D'un commun accord, les communications instantanées entre planètes n'engendraient plus aussitôt l'hystérie sur celles que ne concernait pas directement l'état d'urgence. Le gouvernement des Mondes Fédérés prenait en mains tous les comptes rendus de différends locaux que lui transmettaient, conformément

à la loi, les Premiers de la CTTF. Les désastres interstellaires d'ordre politique ou naturel ne venaient plus s'ajouter aux fardeaux émotifs déjà subis par les populations. Les Premiers avaient le libre choix de diffuser ou de conserver par-devers eux les rapports, affecter des minorités placées sous leur juridiction, mais, toujours selon la loi, des résumés de toutes les communications étaient à la disposition de tous sur simple demande.

Damia appuya son menton sur ses mains et regarda avec intensité Afra, à l'autre bout de la table. Elle poussa un soupir.

— « Tu as eu raison de me réprimander quand j'ai « goûté » à Larak et à Jenna. Je voulais savoir ce que c'était d'être amoureuse et de mettre un bébé au monde. »

— « Et... ? »

— « La douleur mise à part, j'imagine que c'est assez satisfaisant. »

— « Tu n'en parais pas tellement sûre. »

Damia inclina la tête et traça de l'index un dessin compliqué sur la table.

— « Ce doit être différent quand il s'agit de soi-même, si profondément qu'on puisse sonder. »

Une trace de pensée située derrière l'écran mental de Damia, et associée à sa remarque, fit passer dans le corps d'Afra un frisson de terreur qu'il eut de la peine à réprimer. Elle procédait inconsciemment à une censure ayant trait à la fois à l'aura étrangère et à son désir de faire l'expérience de la maternité. Mais ce n'était qu'une trace fugitive et il n'eut cette impression que durant une troublante milliseconde.

« Pourquoi, Afra, pourquoi ? » poursuivit Damia sans se rendre compte de la réaction qu'elle avait causée en lui, tant elle s'apitoyait sur elle-même. Elle bondit de la table, d'un mouvement vif comme l'éclair, pour aller se tenir devant la vaste baie ; son dos tourné parlait aussi éloquemment que son esprit de ses désirs refoulés et de son amertume. « Pourquoi suis-je solitaire ? La Rowan a trouvé Jeff, mais moi, où trouverai-je quelqu'un ? »

— « Damia, tu as rencontré tous les talents psioniques des Mondes Fédérés au-dessus de la Classe 7... »

— « Ceux-là... » C'est avec dédain qu'elle éliminait ces prétendants.

— « Le jeune Nicos, le T-5 qui travaille avec Jeran sur Deneb, était très amoureux de toi. Calme-toi un peu... »

— « Nicos ! » Les yeux de Damia flamboyaient. « Ce malheureux adolescent prolongé ! Il s'en faut de cinq ou six ans qu'il soit seulement présentable. »

Ce genre de discussions n'était pas nouveau pour Afra. Il les avait souvent entendues depuis l'époque où Damia, adolescente précoce, avait commencé à s'intéresser à l'autre sexe. A diverses reprises il avait souhaité suivre son propre désir, profondément caché au fond de lui. Mais il s'était longtemps penché sur les éléments variables et savait qu'il ne pouvait qu'attendre. Il ne savait que trop, par expérience personnelle, quel mal cela devait faire à Damia de voir les autres s'unir et parvenir à l'enviable et total accord dont jouissaient les télépathes, accord qu'elle était si avide de connaître. Son esprit et sa beauté mêmes la tenaient à l'écart d'hommes qui n'auraient été que trop heureux de s'unir à elle. A l'ordinaire, elle se libérait par les paroles, mais ce soir-là il y avait dans celles-ci un nouveau courant sous-jacent, à l'intensité dangereuse.

— « Est-ce donc pour cela que tu attends avec tant d'impatience l'arrivée des étrangers ? » demanda lentement Afra, chassant délibérément de sa voix toute émotion. « En partant de l'hypothèse gratuite qu'ils pourraient être ethniquement compatibles ? Tu imagines ton âme-sœur volant à tire d'aile dans le vide pour te rencontrer ? »

Elle pivota pour lui faire face, les yeux écarquillés de fureur. Son cerveau était dominé par le besoin de le blesser en profondeur.

— « Ce n'est pas à *toi* de me tourner en dérision, Afra ! » murmura-t-elle, d'un ton rauque.

Il inclina la tête pour s'excuser.

— « Tu devrais dormir un peu, Damia, » suggéra-t-il d'une voix douce et, mentalement, il lui donna une petite impulsion en direction de sa chambre.

— « Tu as raison, Afra, je suis fatiguée, énervée, sotte. C'est que... eh bien, j'ai parfois l'impression de n'être jamais qu'un débardeur mental ; pas un être humain. Et voici cet événement... et je... c'est *moi* qui ai cette chance invraisemblable d'établir la communication avec des esprits inconnus... »

Une fois encore, Afra perçut le refoulement inconscient mais incontestable d'une pensée dans le tourbillon de la fatigue de Damia.

Elle fit volte-face et quitta la pièce. Le couchant qui teintait

d'orange le plateau s'atténuait à l'est; Afra le contemplait tout en réfléchissant sombrement à leur entretien. Il attendit que l'activité bouillonnante émanant du cerveau de Damia s'engourdisse dans le rythme sans heurt du sommeil. Alors, à son tour, il alla se coucher. Au moment de s'endormir, il renforça avec soin ses écrans mentaux afin qu'aucune notion de son désir envers Damia n'échappe à son esprit. En cet instant de vérité, entre la veille et le sommeil, il se demandait s'il aurait le courage d'affronter une troisième génération de femmes Raven.

Le lendemain, ils mirent au point leur nouvel emploi du temps. Damia s'occupa d'abord des transferts à longue distance. Puis, une fois réglée la question des arrivages du jour et des diverses tâches incombant à son talent, elle partit « se reposer » dans l'espace, laissant à Afra le soin de régler le reste des affaires.

Bien que les fonctions de Première fussent complexes, une instruction mentale de deux minutes avait suffi à Damia pour mettre Afra au courant de l'historique des problèmes en instance ainsi que des méthodes propres à la station. La banque mémorielle lui fournirait tous détails supplémentaires. Quand les talents de concentration furent en communion, la station du secteur d'Auriga poursuivit ses opérations sans heurt. Cette répartition des tâches plaisait à Afra car elle lui permettait d'utiliser les ressources de la station pour joindre Jeff à l'insu de Damia. Elle serait trop affairée à capter le contact étranger pour se soucier d'Afra. C'était un abus de confiance provisoire, mais il avait la certitude que c'était nécessaire.

A l'échelle des distances intragalactiques, les étrangers approchaient comme des escargots; mais, sur le plan interstellaire, leur vitesse était supérieure à celle de la lumière. Une semaine s'écoula, puis un soir Damia revint de son « repos » toute pleine de nouvelles. Elle passa directement de l'aire d'atterrissage dans le living-room où Afra se détendait.

— « J'ai établi un contact individuel! » s'écria-t-elle, si excitée qu'elle ne remarqua pas la flambée de jalousie que son interlocuteur ne put contrôler assez vite. « Et quelle surprise pour *lui*! » gloussa-t-elle.

Dès qu'elle était entrée, Afra avait su que l'étranger était du sexe masculin.

— « Un talent de Premier ? » s'enquit-il en feignant un sincère intérêt.

— « Je ne saurais l'évaluer. Il est si... différent, » s'exclama-t-elle, les yeux étincelants, son aura mentale encore resplendissante de triomphe. « Il s'évanouit puis revient. La distance est immense et les pensées n'ont guère de précision. Je n'en atteins guère que la surface. » Elle s'allongea sur le grand divan. « Je n'en peux plus. Il faut que je dorme avant de communiquer les nouvelles à Jeff. Je n'ose pas me servir de la station. »

Afra fut aisément d'accord et attendit qu'elle se soit décontractée dans le sommeil. Toute morale rejetée, il entreprit de sonder l'expérience dans l'esprit de Damia, mais il se trouva subjugué par, l'aspect subjectif, de celle-ci. Damia s'offrait des émotions d'une haute intensité ! Afra eut peur pour elle, une peur plus profonde que toutes celles qu'il avait connues personnellement ou par personnes interposées. Il se retira de l'esprit de Damia, perturbé. Mieux valait qu'elle se calme pour agir de nouveau en Première et non en vierge folle quand elle s'éveillerait, sinon c'est lui qui déclencherait le signal d'alarme.

Au bout de quelques heures de sommeil, le feu d'artifice mental de Damia s'apaisa, mais elle était encore un peu enivrée quand elle « joignit » Jeff pour lui faire un compte rendu officiel du contact. Quand elle eut fini de diffuser, Jeff expédia une pensée en privé à Afra, lequel ne put que confirmer la véracité du rapport de la jeune fille, tout en s'abstenant sur le moment de tout commentaire sur ses vagues pressentiments.

Le lendemain, Damia expédia le travail indispensable aussi vite qu'elle le put et fila dans l'espace. Et Afra attendit, comme il attendait Damia depuis des années. Elle revint si exaltée de cette seconde rencontre qu'Afra dut contenir sa pensée sous un calme glacial.

Le matin du troisième jour, Damia était installée dans la Tour de contrôle et bâclait sa tâche à une telle allure qu'Afra la réprimanda. Elle se reprit d'elle-même, gaiement, prenant sa faute trop à la légère, puis, impatiente, se propulsa vers son rendez-vous. Quand elle rentra au soir, elle était si fatiguée qu'elle pénétra en titubant dans le living-room. Afra assuma le commandement.

— « Demain, je t'accompagnerai, Damia, » déclara-t-il d'un ton ferme.

— « Et pourquoi ? » protesta-t-elle, rigide, le regard flamboyant.

— « Tu oublies que j'ai reçu l'ordre du Premier de la Terre d'étudier moi-même l'aura de ces étrangers. Tu n'as aucun moyen de savoir s'il ne s'agit pas d'une nouvelle invasion de la part des entités qui ont attaqué Deneb il y a vingt ans. »

— « Sodan dit qu'ils n'ont eu jusqu'à présent aucun contact avec des êtres sensibles, » lança-t-elle.

— « Sodan ? »

— « C'est ainsi qu'il se désigne, » répondit-elle avec suffisance, et elle s'allongea sur le divan tout en souriant à Afra.

Il fut troublé d'apprendre que cet être portait un nom. Cela le rendait trop humain. Et Afra ne parvenait pas à raisonner sa réaction, devant la tendresse que mettait Damia à prononcer ce nom.

— « Ce sera très bien comme ça, » dit-il avec une indifférence affectée. « De toute façon, inutile de me présenter officiellement. Tout ce que je désire, c'est examiner cette aura. Il ne me faudra qu'un instant pour m'apercevoir si je la connais déjà. Je ne mettrai pas en péril votre confiance réciproque ! Il ignorera même ma présence, » assura-t-il en bâillant.

— « Comment se fait-il que *tu* sois fatigué ? »

— « J'ai fait le débardeur toute la journée, » répondit-il avec un sourire malicieux. Il obtint le résultat souhaité : Damia se mit en colère. Le seul fait de pouvoir détourner si facilement le cours de ses pensées démontrait à Afra que ses émotions prenaient un tour maladif. Peu importait à présent que ce Sodan fût ou non de la race contre laquelle avaient combattu Jeff et la Rowan. Il constituait en lui-même une menace.

Afra réussit quand même à passer la soirée sans laisser filtrer son souci interne. Damia, qui revivait sa journée de succès, n'était attentive qu'à ses propres pensées.

Le lendemain, une fois les travaux nécessaires accomplis, Damia et Afra entrèrent chacun dans sa capsule individuelle. Afra suivit l'élan de Damia et resta silencieux quand ils arrivèrent dans la zone où elle était en mesure d'entrer en contact avec l'aura de Sodan. Damia établit alors la liaison avec Afra et transporta l'esprit de celui-ci jusqu'à l'astronef étranger. Dès que l'effleurement de l'inconnu mordit sur la conscience d'Afra, bien des choses lui devinrent soudain claires ; certaines qu'il voyait et d'autres, pires, qu'il ne distinguait pas.

Ce que Damia ne pouvait pas voir, ne voulait pas voir, ou ne

voyait tout simplement pas confirmait le pressentiment persistant qu'avait Afra d'un danger. *Rien* n'était visible de l'esprit de Sodan ; rien n'était touchable au-delà de son esprit « public ». L'inconnu avait un cerveau d'une grande puissance. En tant qu'observateur silencieux, Afra ne pouvait le sonder, mais il élargit jusqu'à l'extrême limite sa bande de réceptivité et les impressions qu'il capta furent tout aussi peu rassurantes que son intuition croissante, effarante, d'un désastre.

Il était évident que ce Sodan n'appartenait pas à l'espèce qui avait tenté l'invasion et qu'il voyageait depuis un temps indéterminé, mais de beaucoup plus long que vingt années terrestres.

Il ne serait pas venu à l'idée de Damia qu'Afra s'attarderait, une fois qu'il aurait dégagé les faits essentiels. Mais il le fit, découvrant d'autres détails inquiétants. L'esprit de Sodan était peut-être brillant, mais ses facultés étaient accrues par une force d'appoint. Afra ne pouvait percevoir si Sodan était le point focal des autres cerveaux du bord ou s'il était en communion avec la source d'énergie du vaisseau. En poussant son effort à son maximum sans toutefois se révéler, Afra tenta de percer soit l'écran visuel, soit au moins celui de l'aura. Il ne perçut que des bruits confus d'activité mécanique et d'éléments lourds qui se consumaient.

Désappointé, il rompit le lien avec Damia, la laissant échanger avec Sodan des pensées qui ressemblaient fort, devait-il s'avouer, à un badinage amoureux. Il revint à Auriga et s'étendit sur la couchette de la Tour, rassemblant toute son énergie en vue de lancer un appel. Jeff Raven avait rapproché d'Auriga le jeune Larak pour faciliter les communications secrètes.

Afra était persuadé que Damia n'avait rien dissimulé volontairement dans ses rapports à lui-même ou à Jeff. Mais elle ne se rendait pas compte que ses perceptions habituellement aiguës étaient embrouillées et déformées par son attitude sentimentale, elle qui se targuait d'évaluer sans passion tout incident à contenu émotif !

/Larak/ appela Afra, en projetant son concept mental de Larak pour s'aider à le contacter.

/Mon vieux, tu es crevé !/ répondit Larak de façon nette, distincte.

/Larak, retransmets à Jeff que ce Sodan.../

/Parce que cela a un nom ?/

/Cela a même davantage, et Damia réagit très fort sur le plan émotif/ Afra poussa un long soupir. /Dis à Jeff sur je voudrais que lui-même et la Rowan restent prêts à capter mes appels à tout moment. Je considère que c'est un moment critique. Fais-toi propulser jusqu'ici dès que tu auras passé mon message. J'aurai besoin de toi pour joindre le Premier quand ce sera nécessaire, sans me servir de la station ni de Damia/

/J'arrive/répondit Larak d'un ton bref.

Afra se renversa sur la couchette, rendant grâce au paradoxe qui permettait à Damia de diriger une station dont le personnel se composait de spécialistes T de classe si inférieure qu'ils étaient incapables de saisir ce qu'il venait de transmettre.

Il aurait donné beaucoup pour être en mesure de venir à bout seul de l'esprit de Sodan, sans avoir à recourir à d'autres Premiers que Damia. Tout au long de la vie de Damia, Afra avait su s'accommoder de ses colères intempestives et canaliser son énergie débordante. Il était devenu très habile à la manœuvrer. Et sa récente rupture mentale avec elle était calculée, quoi qu'il lui en coûtât. A présent, il ne pouvait ni poursuivre son avantage ni détourner Damia de son plongeon en pleine idylle. Pas plus qu'il ne pouvait défier Sodan et éliminer ce concurrent.

— « Par les étoiles galopantes ! Tu as l'air sens dessus dessous ! » le salua Larak, jovial, en faisant irruption dans la Tour.

— « Ton propos me paraît remarquablement justifié, » convint Afra, le visage sombre, en prenant Larak par l'épaule pour lui communiquer la seule impression qu'il n'eût pas incluse dans sa diffusion.

/L'amour a donc enfin touché notre charmante sœur ?/ émit mentalement Larak, avec pitié. /Et pour un être d'une autre race ?/

/Oui, un inconnu des plus dangereux, malheureusement/ ajouta Afra qui reprit à voix haute : « J'ai senti à son bord des matières fissiles, des éléments beaucoup trop lourds pour un vaisseau qui effectue ostensiblement une paisible mission d'exploration. Assez lourds pour donner à penser que quiconque a confié à Sodan cette mission *sait* que notre civilisation a atteint un niveau élevé. »

— « D'autant plus dommage, » admit pensivement Larak en se perchant au bord d'un pupitre de commande. « As-tu détecté des communications avec ses compatriotes ? »

— « Il y a une énorme source d'énergie sur la nef. Je dis bien énorme. Par les atomes tout-puissants ! Larak, impossible de franchir le mur de son esprit superficiel. En tout cas, moi, je n'ai pas pu. Et Damia non plus. » Afra se leva pour arpenter avec agitation l'étroite Tour.

— « Il est donc possible qu'il les ait informés de ce contact ? »

— « Je ne saurais le dire, » marmonna Afra, furieux de son impuissance.

Leurs regards se croisèrent et Larak soupira.

— « Dommage qu'il faille le détruire, » dit-il lentement.

— « Ah ! on aura de la chance si on y arrive ! » s'écria Afra. « Mais oui, Larak, cet esprit est l'égal sinon le supérieur de celui de Damia. Il pourrait nous anéantir... tous. »

— « Alors nous devons agir au plus vite avant que Damia conçoive l'ombre d'un soupçon, » fit Larak, résolu.

Ensemble, ils entrèrent en contact avec Jeff et la Rowan et leur soumirent le plan qu'ils estimaient nécessaire.

/Mais sommes-nous certains que ces faux-fuyants soient délibérés ? Peut-être cet étranger applique-t-il seulement des mesures de prudence ? C'est ce que je ferais si je rencontrais un autre esprit dans l'espace extérieur/ argumenta la Rowan. Elle rencontra une résistance totale à cette suggestion. /Pourquoi ne pouvons-*nous* pas le détruire ? Devons-nous lui demander, à elle, de s'en charger ?/ C'était en sa qualité de mère de Damia et non de Première de Callisto qu'elle s'exprimait.

/D'une part, nous ne pouvons sonder si loin sans elle, d'autre part, nous n'avons pas le moyen de recourir à d'autres réserves de facultés psioniques, comme en est capable Damia sans préparatifs/ expliqua Jeff. /Nous devrons lui démontrer à quel point ce Sodan est dangereux/ déclara-t-il sans ambages, sans en être plus enchanté que les autres.

/Tous les jours Damia rentre à Auriga un peu plus fatiguée que la veille/ reprit Afra, sans hâte. /Je le soupçonne de s'être rendu compte qu'il devait la vider de tout pouvoir avant qu'elle se doute de ses intentions/

/Il la duperait ?/ s'emporta la Rowan.

/Ne dis pas de sottises, mère/ observa Larak, moqueur.

/Pas dans ce sens, Rowan/ répondit Afra. /J'imagine qu'il a été aussi surpris par Damia qu'elle par lui/

/Vite !/ avertit Larak. /Elle revient. Et pour être épuisée, elle l'est !/

Afra réprima un sentiment de contrariété à l'idée que leur curieux lien d'enfance conférait l'avantage à Larak quand il s'agissait de détecter Damia. Il se concentra sur le débat, tandis qu'étaient adoptées une décision et une stratégie, dans le bref instant qui précédait l'atterrissage de la capsule de Damia.

— « Larak, il me semblait bien que je te sentais tout près, » s'écria-t-elle, en entrant, heureuse à la vue de son frère.

— « Il te semblait seulement ? D'habitude, tu le sais, » gouailla-t-il. « Il faut vraiment que cet étranger t'ait entortillée ! Voyez combien les grands tombent de haut ! »

Damia s'empourpra et Larak émit un rire rugissant.

« Il faut que je fasse sa connaissance, à ce type, » s'exclama-t-il.

— « J'ai toujours eu le sentiment que j'accumulais mon expérience et mon instruction pour une raison particulière et unique, » dit Damia, les yeux brillants. « Maintenant, je sais laquelle ! »

— « Tout le secteur en sera informé avant un instant si tu ne baisses pas le ton ! » trancha Afra, pour fournir à Larak l'occasion de surmonter le choc qu'il ressentait à être le témoin de la joie débordante de sa sœur.

Damia, mécontente, freina ses épanchements.

— « Tu nous arrives sans doute avec une faim de loup, » dit-elle d'une voix aigre.

Larak se tourna, trahissant dans ses traits la peine qu'elle lui causait.

— « Je suis en pleine santé et, pendant que tu flirtes, Afra se surmène, maigrit et a l'estomac de plus en plus creux. »

Damia lança un coup d'œil contrit à Afra.

— « Tu parais en effet fatigué, » observa-t-elle, inquiète. « Allons tous dîner à la maison. Larak, que fais-tu ici ? »

— « Oh ! c'est papa qui veut qu'Afra aille en remplacement sur Procyon. Deux T de haut grade ont attrapé un virus local et le retard s'accumule. Dis-moi, comment est-il, ce vaisseau étranger ? A-t-il un équipage ou est-il complètement automatisé ? »

— « Oh ! vous les hommes, vous êtes bien tous pareils. Des détails, toujours des détails ! » ricana-t-elle.

— « Naturellement, » répondit Larak. « Mais si ce genre de détails t'ennuie, moi, il me fascine, et je le lui demanderai moi-même. »

— « Tu ne peux faire un contact si loin, » le taquina-t-elle.

— « J'embarquerai dans ta capsule demain, voilà tout. »

Damia hésita, chercha un appui auprès d'Afra, qui haussa les épaules sans prendre position.

— « Allons, Damia, ce n'est pas le moment de faire des manières, » lui dit son frère.

— « Je ne fais pas de manières ! » explosa-t-elle. « C'est tout simplement que... enfin... »

— « Tu nous prends pour qui ? » fit Larak, dont la colère montait. « Tu as le béguin pour lui, et tu ne sais même pas s'il ressemble à un homme. »

— « Il a un esprit digne de ce nom, brillant et puissant, » se défendit-elle avec hauteur.

— « C'est magnifique pour les conversations au coin du feu, mais au lit, c'est sans intérêt ! »

Damia rougit, mi-furieuse, mi-scandalisée. Elle éprouvait soudain une confusion virginale devant cette vulgarité lancée par son frère.

— « Tu es... insupportable. Sans moi, nous n'aurions pas eu le moindre avertissement. »

— « Avertissement ? » Afra bondit sur le mot. Peut-être n'était-elle pas aussi éblouie qu'ils le pensaient.

— « De cette rencontre phénoménale, » poursuivit-elle sans saisir l'allusion. « Tu l'as contacté toi aussi, Afra. Alors, n'es-tu pas d'accord ? »

— « Sur le fait que c'est un esprit brillant ? Si, » admit Afra en hochant la tête.

Damia capta son amertume sous-jacente. « Oh ! toi, tu es jaloux, voilà tout. »

Les sourcils froncés, elle considérait à présent Afra d'un air soupçonneux.

— « Dis donc, tu laisses brûler mon dîner ! » cria Larak.

— « Oh ! et c'est vous, les hommes, qui prétendez que les femmes se livrent aux commérages ! » s'exclama Damia en déplaçant vivement ses casseroles. « Dieu merci, rien n'est encore vraiment brûlé ! »

Ce fut dans un silence tendu qu'ils mangèrent, Larak et Afra s'efforçant de conserver des pensées superficielles convaincantes. C'était à peine nécessaire car Damia s'abandonnait à ses propres méditations, totalement oublieuse de leur présence.

— « Tu es peut-être amoureuse de ce Sodan, » observa Larak, « mais ta cuisine n'en est pas moins délicieuse. »

Elle était trop féminine pour n'être pas satisfaite d'un compliment, même venant de son frère, aussi se décontracta-t-elle.

— « Ce n'est pas l'éclaireur d'une seconde force d'invasion, d'après ce que je crois comprendre ? » demanda Larak à Afra.

— « Non. Le bref effleurement que j'ai obtenu, » répondit très vite Afra, « indique qu'il voyage depuis beaucoup plus de vingt ans. »

Larak émit un sifflement admiratif, comme s'il n'eût pas encore été informé de ce point.

— « As-tu étudié des détails que ma douce sœur a omis ? » s'enquit-il d'un ton aimable.

— « Non. Il n'y avait pas d'images visuelles en évidence et je ne me préoccupais que d'établir le contact. »

— « Il a des yeux, » répondit franchement Damia. « Nous avons discuté du concept de la vision. Il faut aussi tenir compte du fait qu'il est également le commandant du vaisseau, et que sa dépense d'énergie pour m'atteindre et diriger *en même temps* son équipage et le bâtiment doit être énorme. Elle l'est déjà pour moi. »

— « Oui... oui. Tu as besoin de bien dormir pour rester belle... Sacrément besoin ! » remarqua Larak.

— « J'aimerais te voir faire la moitié de ce que je fais, » se cabra Damia.

— « Allons, les enfants, ça suffit ! » intervint Afra avec autorité.

Larak et Damia échangèrent de noirs regards, mais leur longue habitude d'obéir à Afra garda le dessus.

— « Allez vous coucher tous les deux, » ajouta-t-il. « Vos querelles sont le pire exemple de rivalité fraternelle que j'aie jamais vu depuis que toi, Damia, tu es revenue à l'âge de dix ans de chez Isthia, têtue comme une mule. Je me demande parfois comment ton père a osé faire de toi la Première d'Auriga. »

— « S'il est une chose qui me contrarie encore plus que la « fraternité » de Larak, c'est quand toi-même, Afra, tu donnes à entendre que tu es de l'« autre » génération, » fit Damia d'un ton mordant, bien que sa colère fût tombée.

Afra haussa les épaules, satisfait que sa diversion ait opéré avant que Larak eût dévoilé par inadvertance à Damia pourquoi il s'attardait à ces points particuliers.

— « Du moins le représentant de cette génération a-t-il le bon sens d'aller au lit quand il ne tient plus debout, » murmura-t-il. Quand il passa devant Larak, celui-ci lui adressa un clin d'œil.

Le lendemain matin, au petit déjeuner, personne ne paraissait avoir bien dormi. Afra maintenait à la surface de sa pensée un bourdonnement pour masquer à la fois la tension de ses nerfs et ses craintes. Larak débitait un interminable monologue à propos de son fils, Damia maintenait aussi avec soin ses barrières, si bien qu'en arrivant à la Tour ils étaient tous trois fort silencieux, contrairement à leur habitude.

— « Je t'emmène maintenant, Larak, » annonça Damia après un coup d'œil plus que rapide aux affaires courantes.

— « Parfait. Papa désire qu'Afra soit de retour sur Callisto ce soir. »

Damia hésita. « Alors il vaudrait mieux qu'il nous accompagne pour un second sondage général. » Elle jeta un regard de défi à Afra, qui haussa les épaules.

C'était cependant une chance inespérée. Afra avait cru qu'il serait dans l'obligation de suivre Larak et Damia en se dissimulant. Il actionna les fusées de décollage et fit signe aux deux autres d'embarquer dans leurs capsules. Au même instant, il demandait à Jeff et à la Rowan de se tenir prêts. Il s'installa alors dans sa propre coquille, rassuré par leur présence réconfortante dans son esprit.

/Y a-t-il la moindre chance que nous nous trompions sur les intentions de Sodan ou sur la profondeur des émotions de Damia ?/ fit la Rowan, d'un ton suppliant.

/De moins en moins/ répondit sombrement Afra. /Nous aurons bientôt une certitude. Larak l'a poussée dans ses retranchements hier soir. Il faudra bien qu'elle vérifie s'il a tort ou raison/

Il contacta ensuite Damia et Larak et ils partirent ensemble à une demi-année-lumière de distance, en direction du vaisseau de Sodan.

/Vous êtes reposée et forte aujourd'hui/ C'était une sèche constatation, suivant immédiatement le bref éclair de bienvenue.

Damia couvrit d'instinct la présence de ses compagnons pour éviter qu'elle ne fût découverte, mais cette formule d'accueil lui resta dans l'esprit. Elle y décelait l'idée que Sodan ne souhaitait

pas qu'elle fût si forte, bien qu'une nuance de soulagement corrigeât cette pensée.

/Vous vous rapprochez tous les jours un peu plus du contact matériel avec nous/ commença-t-elle.

/Nous ?/ s'étonna Sodan.

/Ma planète, ma race... moi/ spécifia-t-elle.

/Je ne m'intéresse qu'à vous/ répliqua-t-il.

/Mais mon monde tout entier s'intéressera à vous/ répondit-elle, incapable de censurer à l'usage d'Afra et de Larak le plaisir qu'elle prenait au compliment de Sodan.

/Y a-t-il beaucoup d'habitants sur vos planètes ?/ s'enquit-il.

/Ma planète/ rectifia-t-elle.

Au moins, songea Afra, elle n'oublie pas la nécessité de la discrétion politique.

/Votre soleil n'a-t-il donc pas plusieurs satellites habités ?/

/C'est précisément pourquoi il faut que j'en sache un peu plus sur vos besoins physiques/ répondit Damia en souplesse./ Après tout, il se peut que mon monde natal n'ait pas l'atmosphère qui convient.../

/Tout est prévu pour mes besoins *physiques*/rétorqua froidement Sodan, mettant une certaine emphase sur l'adjectif.

Ce fut la Rowan qui capta la brèche infinitésimale dans ses défenses ; simultanément, les quatre esprits pointèrent sur cette zone pour la mettre à nu. Sodan, déchiré par cette puissante invasion, riposta d'un coup brutal à l'égard de Damia qu'il croyait coupable de cette attaque.

/Non, non. Ce n'est pas moi, Sodan !/ cria-t-elle. /Larak, qu'est-ce que tu fais ?/

Afra luttait frénétiquement pour devenir le point focal des autres cerveaux, mais il se trouva aspiré au contraire dans l'esprit de Larak en même temps que la Rowan et Jeff, quand l'étrange lien entre frère et sœur se resserra.

/Il faut le détruire avant qu'il te détruise, Damia/ dit le centre-Larak, teintant cette inexorable décision du regret qu'il en ressentait.

/Non! Je l'aime. Son esprit est si étincelant !/ cria Damia, se dressant de toute sa force contre ses égaux pour protéger son amour. Le centre-Larak chancela, incapable de poursuivre l'attaque.

/Damia, ce n'est *qu'un esprit* !/

Stupéfaite, Damia hésita et le centre-Larak fonça de nouveau,

pour se heurter aussitôt à Sodan bien protégé par ses écrans.

Damia fila en avant d'eux.

/Seulement... un esprit ?/ souffla-t-elle, mendiant de Sodan une dénégation.

Le point focal qu'était Larak resta en alerte, en attente. Larak dévia un filament d'énergie vers sa sœur :

/Pourquoi l'absence de vision ? Pourquoi le manque de son ? Ce n'est qu'un cerveau, dénué de tout sauf de souvenirs émotifs. Sodan est en route pour causer des destructions. Tu sens les éléments lourds sur son vaisseau ? Est-ce la coutume pour de paisibles explorations ?/

/Vous êtes tous contre moi, contre moi. Personne ne veut que je sois heureuse/ s'écria Damia, prenant d'un coup atrocement conscience de son aveuglement amoureux. /Il m'aime et je l'aime/

/S'il n'a rien à cacher, il te permettra de le voir/ reprit le centre-Larak, implacable.

/Laissez-moi *vous* voir, Sodan/ pria Damia, espérant même dans son désespoir.

Durant ce qui lui parut une éternité, Sodan hésita.

/*Si je le pouvais,* je le ferais/ dit-il avec douceur, avec un sincère regret.

Telle une épée vengeresse, l'esprit de Damia, libéré de l'amour astucieusement nourri par Sodan, se réunit aux autres pour se lancer à l'assaut et détruire l'agresseur. Car Damia comprenait à présent le but terrible que poursuivait l'impersonnel Sodan.

La bataille se déroula le temps de deux battements de cœur, dans l'immensité de l'espace.

Sodan, dont l'esprit était renforcé par la puissance nucléaire de son bâtiment, était plus résistant qu'ils ne l'avaient estimé. Ce fut presque négligemment qu'il tint en échec le centre-Larak, en se riant de ce qu'il considérait comme de ridicules efforts.

Puis la pression de Damia s'accrut de façon continue à mesure qu'elle dépouillait le voile de ses illusions sentimentales pour se ranger avec le centre-Larak dans la défense de son secteur. Le brasier intense qui provenait du cerveau de Damia s'unit aux autres faisceaux, effectua la percée, dénuda la pensée de l'adversaire, la dépassa pour déclencher l'instabilité dans les atomes de l'astronef. Sodan, contre son gré, laissa filtrer son passé durant une microseconde.

Autrefois, bien des générations auparavant, alors qu'il était encore incarné, il avait respiré un air inconnu, suivi une voie

étrangère jusqu'au moment où on avait choisi son cerveau pour accomplir l'incroyable entreprise de franchir la coupure intergalactique.

/Et je vous aimais à ma manière/ cria-t-il à Damia en sentant qu'elle atteignait la masse de combustible. En cet instant de poussée absolue, l'esprit de la fille lui fut ouvert. /Mais *vous* ne m'avez jamais aimé !/ ajouta-t-il avec un étonnement sans fond. /Mais *lui* ne vous aura pas non plus !/

Rassemblant ce qui lui restait d'énergie, Sodan fit jaillir un dernier éclair mental de jalousie. Son vaisseau fit explosion.

Affolée, sur le point de perdre connaissance après ce drainage absolu de ses ressources, Damia s'efforça de détourner le coup.

De même que la quille-maîtresse abat les autres par rangées, l'éclair de Sodan, frappant par l'intermédiaire du centre-Larak, fit rouler un raz-de-marée de souffrance jusqu'à Auriga où le personnel de la station se prit la tête entre les mains à force d'angoisse, jusqu'à la Terre et à Callisto où les individus de classe T se tassèrent sous la douleur, et jusqu'à Deneb et même Altaïr. Des équipes saisies d'horreur découvrirent Jeffrey Raven et la Rowan privés de conscience, sur leurs couchettes dans la Tour.

Jeran Raven, le crâne martelé par la migraine, fut convoqué en hâte, la chaîne de la CTTF se tournant vers lui dans ce moment de crise. Jeran prit le temps de s'assurer que ses parents se remettraient au bout d'un repos suffisant avant d'informer le Gouvernement des Mondes Fédérés de l'événement. On lui demanda de se rendre avec la flotte de défense jusqu'à Auriga.

Isthia se rendit au Siège Terrestre sur ses instances et, avec son aide, il parvint à extraire du cerveau surmené de Jeff la position des trois capsules individuelles.

En approchant de l'orbite, ils ne perçurent rien.

/Serait-il possible/ émit Isthia avec une lueur d'espoir, quand ils ne parvinrent pas à découvrir une aura quelconque,/qu'ils soient tombés tous les trois dans un état extrême de prostration ? La puissance de la poussée finale de Damia.../

/Damia ne peut sûrement pas être morte/ répondit Jeran, plutôt pour s'en convaincre lui-même. /Sodan était sans doute très fort, mais pas un seul être de classe T dans toute la Galaxie n'a échappé à l'émanation de Damia. Nous ne *la* perdrons pas !/ insista-t-il, déjà résigné à d'autres pertes.

/Ah !/ fit Isthia, à court de souffle. /Je les ai !/

Jeran unit son talent à elle, pour signaler au T-3 du vaisseau amiral de venir à leur aide.

/Elle est vivante !/ s'écria-t-il, soulagé. /J'avoue qu'il m'avait semblé les sentir tous morts/

/Afra est également en vie, mais très affaibli. Et Larak.../ Le ton d'Isthia baissa. /Pourquoi a-t-il fallu que ce soit en lui que le faisceau éclate?/

Ils ramenèrent d'abord la capsule d'Afra. Jeran, qui se tenait à la tête quand on ouvrit la coquille, posa avec crainte les mains sur les tempes de l'homme. Le corps de ce dernier avait pris la position fœtale de retrait total.

— « Il est gravement atteint, Isthia. Mon Dieu, arriverons-nous à le sauver ? Et le *devons-nous* s'il doit rester engourdi tout le reste de sa vie sur le plan psionique ? »

Isthia lui écarta les mains pour mettre à leur place les siennes, d'un toucher naturellement plus délicat que celles de Jeran.

— « Tout ce que je peux te dire, c'est qu'il souhaite mourir. L'étincelle de vie est très diminuée. » Elle donna rapidement des ordres mentaux aux médecins présents, si bien qu'au bout de quelques secondes le corps d'Afra recevait des piqûres stimulantes.

/Oublie tes émotions, Jeran/ dit Isthia d'un ton sec. /Aide-moi à l'atteindre. Il veut mourir. Il faut le rappeler à nous !/

Jeran se secoua et, retenant son souffle, il posa les mains par-dessus celles d'Isthia sur la tête d'Afra.

Ensemble ils sondèrent le cerveau, ignorant l'angoisse que leur causait la nécessité de toucher un esprit si déchiré. En surface gisait la pensée qu'avaient partagée Larak et Afra : Sodan les frappaient et Damia, épuisée, tentait de parer le choc.

/Il va la tuer, il va la tuer/ répétait le cri horrifié où se mêlaient étrangement Larak et Afra, dans la douleur qui bouillonnait dans la cervelle d'Afra./ Non, Damia ! N'essaie pas. J'ai attendu trop longtemps. Non, Damia/ Et cette énigmatique succession de pensées revenait sans cesse.

/Damia est vivante. Damia est vivante/ lui affirmèrent Jeran et Isthia. /Damia est vivante, Damia est vivante/ balbutia à son tour le subconscient d'Afra.

Les yeux d'Isthia rencontrèrent avec une certaine timidité ceux de Jeran. Ils unirent toutes leurs forces dans leur tentative de rappel de la volonté de vivre.

/Afra, Damia vit. Elle se repose. Elle t'attend/ murmurait Isthia d'un ton apaisant.

/Dors, Afra, repose-toi. Damia vit/ insistait Jeran.

/Damia vit ? Damia attend ?/

Dans une secousse, le corps d'Afra se détendit de sa position lovée. Un instant terrifiant, le corps demeura inerte. Isthia plongea aussitôt en profondeur dans le cerveau soudain tranquillisé, mais elle découvrit à sa joie qu'Afra avait tout simplement glissé dans un sommeil de plomb.

— « Il est quand même très grièvement touché, » avoua-t-elle, attristée, quand les médecins eurent conduit la civière roulante dans une pièce étroitement protégée.

Ils ouvrirent ensemble la capsule de Damia. Elle gisait sur le côté, l'air très jeune, mais elle avait été marquée par les effets de cette opposition d'esprits. Elle s'était mordu la lèvre inférieure et un filet de sang lui avait coulé sur la joue. Ses ongles s'étaient enfoncés dans ses paumes quand elle avait crispé les poings, et des larmes avaient taché son visage.

Avec une infinie pitié Isthia la mit sur le dos, puis lui imposa aux tempes ses deux mains.

/Je ne peux pas les atteindre. Je n'arriverai pas à temps. J'ai mal. Il faut que j'essaie. J'ai mal. Oh ! vais-je les perdre tous les deux ?/ Isthia percevait faiblement les mots qui couraient au fond de la conscience épuisée.

Isthia se redressa en poussant un soupir de gratitude.

/A-t-elle été très brûlée ?/ s'enquit Jeran d'un ton pressant, car il était resté en dehors du contact.

/Pas brûlée. Mais profondément blessée à divers niveaux. Damia a été remise à sa place/ observa Isthia d'un ton morne. /De la terrible façon que ne connaissent que les êtres très intelligents et sûrs d'eux-mêmes. Elle n'oubliera jamais qu'elle a sous-estimé le potentiel de Sodan parce qu'elle était amoureuse de lui/

Malgré tout, si elle ne l'avait pas contacté en premier lieu, où en serions-nous avec cette menace qui nous arrivait de l'espace ?/

Isthia fit un geste qui indiquait le peu d'importance de l'incident, à présent.

/Cela ne réconfortera pas Damia, Jeran. Son erreur initiale de jugement a causé la mort de Larak et sérieusement endommagé Afra/

/Dieu tout-puissant ! Voyons, Isthia, une fois commencée l'attaque contre Sodan, rien ne pouvait sauver Larak, quelle que fût sa place dans le faisceau des esprits. La mort est bien plus douce que la lente brûlure du cerveau. Damia n'a pas à se la reprocher/

Isthia hocha sombrement la tête. /Non, elle n'est pas à blâmer, et j'espère qu'elle ne se rendra jamais compte qu'en cette crise, c'est l'instinct qui a dominé sa raison, et que c'est pour sauver Afra qu'elle s'est donné tant de mal/

/Afra? Que diable... ?/ s'étonna Jeran, avant de remonter à la source de l'idée d'Isthia. /C'est donc pour cela que Sodan a voulu tuer. Il était jaloux d'Afra !/

Il recula quand Isthia ordonna aux médecins de soigner Damia avec des stupéfiants et une alimentation intraveineuse.

Ce fut avec peine qu'ils se tournèrent vers la capsule silencieuse de Larak. Parce qu'il le fallait, ils l'ouvrirent, et ils constatèrent avec un très léger soulagement que le visage juvénile ne conservait pas trace du passage de la mort. Un sourire curieux exprimant la surprise retroussait les lèvres.

Isthia se détourna, en larmes, et Jeran trop frappé pour manifester son propre chagrin la prit par les épaules pour l'emmener.

— « Monsieur, » lui dit d'un ton respectueux le capitaine du vaisseau quand ils pénétrèrent dans la chambre des commandes, « nous avons repéré la position des débris du bâtiment étranger. Avons-nous l'autorisation d'en recueillir des fragments ? »

— « Autorisation accordée, bien sûr. Isthia et moi allons regagner nos Tours pendant que... vous ramenez les... autres à votre bord. »

— « Entendu, monsieur. » Le capitaine se raidit au garde-à-vous, les yeux remplis de larmes qu'il ne cachait pas. Son salut très sec exprima à la fois sa fierté, sa sympathie et son deuil.

A force de lutter contre une volonté décidée à la maintenir endormie, Damia revint à une demi-conscience.

/Je ne peux pas la forcer à l'inertie. Elle résiste/ dit une voix lointaine.

Si distant que fût le son, tel un faible écho dans une grotte souterraine, chacune des syllabes lui frappa les nerfs au vif, comme un marteau. Damia se débattit pour retrouver sa santé mentale, sa connaissance et un soulagement à son atroce douleur. Elle ne parvenait pas à déclencher les réflexes qui détourneraient

la souffrance, et l'effort qu'elle tenta pour appeler Afra à son secours ne rencontra que la résistance d'une douleur accrue et d'un vide étendu. Elle avait l'esprit d'une dureté de fer et chaque pensée y restait collée comme sous l'effet d'un aimant.

— « Damia, ne cherche pas le contact. Ne te sers pas de ton esprit, » lui dit une voix à l'oreille. Le ton en était bienfaisant et le réconfort qu'elle apportait à son cerveau défaillant se renforçait du toucher... des mains d'Isthia.

Damia fixa les yeux sur le visage de celle-ci et lui saisit les mains pour les porter à ses tempes, en une inconsciente prière qu'on la délivre de ses douleurs.

— « Que s'est-il passé ? Pourquoi n'ai-je plus le contrôle de ma... tête ? » s'écria-t-elle en sanglotant.

— « Tu t'es surpassée pour détruire Sodan, » lui expliqua Isthia.

— « Je ne me rappelle pas, » geignit Damia, en clignant les paupières pour chasser ses larmes.

— « Mais tout le personnel de la C T T F s'en souvient. »

— « Oh ! ma tête... Tout est vide, et pourtant j'ai quelque chose à faire, mais je ne sais plus de quoi il s'agit. »

— « Cela reviendra, cela reviendra. Seulement tu es très fatiguée, ma chérie, » murmura Isthia en lui caressant le front de ses mains fraîches. A chacune de ces caresses, la douleur affreuse semblait s'atténuer.

Damia sentit le froid d'une piqûre au bras.

— « Je te remets en sommeil, Damia. Nous sommes très fiers de toi, mais il faut que tu laisses guérir ton esprit en dormant. »

Damia bredouilla tandis que le produit se répandait en elle, et une torpeur la saisit.

Et de nouveau, après un laps de temps qui pour elle n'avait pas existé, elle s'arracha à l'emprise du sommeil, poussée à reprendre conscience, inexorablement, par une nécessité indéfinissable mais harassante.

/Je n'arrive pas à comprendre/ disait la voix d'Isthia. Cette fois elle ne se réverbérait pas en échos dans la petite pièce./ Je lui en ai injecté assez pour endormir toute une ville !/

/Quelque chose la tourmente et sans doute ne se reposera-t-elle pas avant d'avoir trouvé la solution. Réveillons-la et mettons fin à sa torture/

Damia força ses facultés à se concentrer sur l'identification des

deux contacts mentaux. Avec un sourire de reconnaissance, elle les étiqueta « Isthia » et « Jeff ». Elle sentit qu'on lui giflait sans brutalité le visage et, ouvrant les paupières, elle vit les traits de Jeff émerger de la masse imprécise penchée sur elle.

— « Papa, » implora-t-elle, non parce qu'il la frappait, mais parce qu'elle désirait lui faire comprendre.

— « Damia chérie, » répondit-il avec tant d'amour et de fierté qu'elle faillit perdre le fil ténu de la pensée qu'elle s'efforçait de stabiliser pour qu'il en prenne connaissance.

Tout son corps se contractait pour atteindre à quelques centimètres à peine ce cerveau avec qui naguère encore elle parcourait allégrement des années-lumière, mais elle réussit enfin à s'accuser de son crime.

/J'ai brûlé Larak et Afra. Je les ai tués. J'ai fait la liaison avec le centre-Larak et je les ai tués pour détruire Sodan. J'ai sauvé ma propre vie et je les ai supprimés/ souffla-t-elle.

Derrière Jeff elle entendit le cri de la Rowan, l'exclamation d'Isthia.

— « Non, non, » répondit doucement Jeff en secouant la tête. Il lui posa les mains sur le front et prit grand soin qu'elle saisisse la sincérité de sa dénégation. « Tout d'abord, tu ne pourrais pas. Tu n'abuses pas des autres esprits, tu les amènes à fonctionner à un niveau plus élevé. Tu as puisé de la puissance dans le centre-Larak pour détruire Sodan, oui. Mais le coup qui a porté venait de toi, Damia ; toi seule en étais capable. Et tous les T des Mondes Fédérés s'en porteront garants. Ton toucher est indescriptible, ma chérie, et sans toi pour nous lancer en prise directe, Sodan aurait été en mesure d'anéantir tous les Premiers de la C T T F. »

Damia perçut le murmure approbateur et admiratif de la Rowan.

— « Et mon toucher reviendra-t-il? Je ne sens plus rien, » et malgré sa maîtrise d'elle-même, le menton de Damia se mit à trembler et elle éclata en sanglots de peur.

— « Bien sûr qu'il reviendra, mon petit ! » s'écria la Rowan en repoussant Jeff du coude pour s'agenouiller près de sa fille et lui caresser tendrement les cheveux.

— « Je veux qu'on me dise ce qui s'est passé, » exigea Damia d'un ton impérieux. Un filet de mémoire l'agaçait, et elle s'y raccrocha. « Je me rappelle. Sodan a lancé un dernier coup. » Elle ferma les yeux et se souvint aussi d'avoir tenté de l'intercepter

et... « Larak est mort, » déclara-t-elle d'une voix blanche. « Ainsi qu'Afra. Je n'ai pas pu les protéger à temps. »

— « Afra est vivant, » murmura la Rowan.

— « Mais Larak ? Pourquoi lui ? » insista Damia, au désespoir, en s'efforçant de contacter ce qu'elle sentait qu'on lui cachait encore.

— « Larak était le point focal, » dit à voix basse la Rowan, sachant bien cependant que Damia ne se pardonnerait jamais la mort de son frère. « C'était Afra qui aurait dû être le foyer, son esprit étant plus expérimenté, mais le vieux lien entre toi et Larak s'est rétabli inopinément. Tu as tenté de couvrir ton frère, mais il avait l'esprit trop peu entraîné pour puiser de l'aide chez toi. Jeff et moi l'avons senti aussi parce que nous faisions partie du centre de concentration, et nous avons tenté également de détourner le choc. Nous n'avons réussi à l'amortir que pour Afra, juste à temps. Sodan possédait un cerveau d'une puissance extraordinaire. »

Damia regarda tour à tour son père et sa mère et sut que cette partie au moins était vraie, mais il subsistait une certaine réserve en profondeur.

— « Vous me cachez toujours quelque chose, » s'obstina-t-elle, luttant contre l'épuisement. « Où est Afra ? »

— « C'est bon, ma petite sceptique, » admit Jeff en la soulevant dans ses bras. « Mais je ne comprendrai jamais que ses ronflements ne t'aient pas tenue éveillée ! »

Il l'emporta dans le couloir. Il s'arrêta devant une porte ouverte et pivota pour que Damia puisse voir la chambre. La veilleuse placée au-dessus du lit éclairait le visage inerte d'Afra, où s'inscrivaient en rides profondes la fatigue et la douleur. Refusant même cette preuve palpable, Damia établit, juste pour se rassurer, le contact avec le grondement mental de souffrance qui témoignait qu'Afra continuait d'habiter son corps.

— « Damia, ne recommence pas, » lui enjoignit Jeff en retournant avec elle vers sa chambre.

— « Je ne recommencerai pas, mais il le fallait, » expliqua-t-elle, la tête enflée de migraine.

— « Et nous veillerons à ce que tu ne refasses pas cette expérience avant d'être en parfait état. Bonsoir, mademoiselle ! » Elle replongea dans les ténèbres.

⁂

Un murmure insistant qui mordillait les bords de sa perception éveilla Damia d'un sommeil réparateur. Déjà tassée sous l'appréhension du retour de ses douleurs, elle éprouva une vague surprise à n'en sentir que de légères atteintes. A titre d'expérience, Damia dirigea un affaiblissant mental sur le mal qui disparut aussitôt. Rassurée au-delà de toute espérance par son succès, elle s'assit. C'était la nuit et elle était dans la demeure familiale. Elle s'étira si bien qu'elle attrapa une crampe dans le côté.

/Juste ciel, est-ce qu'on ne m'aurait pas déplacée depuis des mois ?/ se demanda-t-elle, remarquant que le ton de son *mental* était ferme. Elle se recoucha, de propos délibéré. /Pauvre Damia/ se moqua-t-elle, /depuis cette rencontre avec un esprit étranger et maléfique, elle n'est plus que T-4 ? T-9 ? T-3 ?/ Elle tâta de divers grades pour les écarter tous, y compris ses pitreries. /Idiote, tu n'en sauras rien tant que tu n'auras pas essayé/

Pour voir, sans effort apparent, elle lança un filament explorateur et compta les pouls de trois... non, quatre dormeurs. Celui d'Afra était le plus faible. Mais, se dit Damia, triomphante et calme, *il est là.* Ce qui la mit en face de la seconde réalité.

Elle quitta son lit pour se poster devant la fenêtre. Derrière la pelouse, plus loin que l'étang, jusqu'au bosquet d'arbres à feuilles persistantes, son regard se promena. Et se fixa. Son instinct lui disait que Larak était enterré là, et l'absence définitive de son émanation lui brisait le cœur. Toute seule, elle pleura de solitude, se mordant les phalanges et se comprimant des deux mains la poitrine pour étouffer le bruit de ses sanglots.

Le murmure lui parvint de nouveau, venu de la nuit, venu de la tranquillité. Elle cessa de verser des larmes, pour tenter de l'identifier, mais il s'éteignit avant qu'elle eût réussi.

Maintenant résolue, elle repoussa doucement sa peine au plus profond de son âme, part d'elle-même qui en resterait à jamais séparée. Peu importait ce que racontaient Jeff et la Rowan, elle était cause de la mort de Larak et de la mutilation d'Afra. Eût-elle été moins préoccupée, moins égoïste, qu'elle ne se fût pas laissée éblouir par l'idée folle que Sodan était son Prince Charmant, son chevalier en armure cylindrique !

Quelle misérable chose elle était, une gamine gâtée, au cœur pourri, exigeant un jouet nouveau pour chasser son ennui, alors que durant tout ce temps...

Le murmure revint, plus clair, plus sûr. Avec une exclamation d'étonnement ravi, Damia sortit en tourbillon de sa chambre et parcourut d'un pied léger le couloir. Elle se raccrocha au jambage de la porte pour freiner sa course, puis resta hésitante sur le seuil de la pièce où reposait Afra.

Elle eut le souffle coupé en constatant qu'il était assis. Il la regardait, un sourire d'incrédulité aux lèvres.

— « C'est *toi* qui m'as appelée, » souffla-t-elle, mi-question, mi-affirmation.

— « De façon assez maladroite, » acquiesça-t-il. « On dirait que je ne peux pas envoyer de contact plus loin que le bord du lit. »

— « N'essaie pas. Cela fait mal, » dit-elle, en entrant pour aller se planter, intimidée, au pied du lit.

Afra fit la grimace en se frottant le front. « Je sais bien que cela fait mal, mais je n'arrive plus à rétablir l'équilibre sous mon crâne, » confessa-t-il, la voix brisée.

— « Je peux ? » demanda-t-elle poliment, avec cette timidité inattendue envers lui.

Afra fit un signe affirmatif et ferma les paupières. Damia s'assit avec précaution, lui posa le bout des doigts sur les tempes et lui effleura à peine l'esprit. Afra se raidit de douleur et aussitôt Damia dressa une barrière pour couvrir les zones endommagées. Bien décidée, sans tenir compte du tort que cela causait à sa propre convalescence, elle tira la souffrance hors de lui, la remplaçant au fur et à mesure par l'anesthésie mentale, gage de guérison. C'est avec jalousie qu'elle s'aperçut qu'une autre personne avait agi de même.

/Isthia... a... aussi... un toucher... délicat/ transmit-il avec lenteur et prudence.

— « Oh! Afra, » s'écria-t-elle, angoissée par la peine que coûtait à cet homme la transmission de cette simple pensée. « *Tu n'es pas brûlé. Tu ne resteras pas engourdi.* Je ne le permettrai pas. A nous deux, nous retrouverons toute notre puissance. »

Afra se pencha en avant, le visage tout près d'elle, la regardant de ses yeux jaunes flamboyants.

— « A nous deux, ensemble, Damia ? » demanda-t-il d'une voix basse mais intense en scrutant ses traits.

Confuse, tiraillant des doigts la couverture, Damia ne parvenait pas à détourner les yeux de cet Afra qui avait changé de façon déroutante. Elle s'efforçait de comprendre cette métamorphose. Dans l'incapacité de recourir au toucher mental, c'était la

première fois qu'elle voyait Afra par le seul moyen de ses yeux. Et c'était soudain un homme tout différent ! Un homme ! Voilà. D'un seul coup, il se révélait si viril...

Comment avait-elle pu aller ainsi de droite et de gauche à la recherche d'un *esprit* qui fût supérieur au sien, négligeant totalement cette vérité primordiale ?

— « Damia... reste... sans voix ? » la taquina Afra, le ton chargé de tendresse.

Elle hocha la tête avec vigueur tandis qu'elle sentait se refermer sur sa main agitée les doigts chauds d'Afra. Immédiatement elle ressentit la profondeur de leur accord.

— « Pourquoi as-tu attendu si longtemps, puisque tu savais que j'avais besoin de toi ? » éclata-t-elle.

Avec un rire étouffé mais triomphant, il l'attira dans ses bras, la pressant contre son corps, tandis qu'elle se nichait la tête au creux de son épaule.

— « L'habitude engendre l'indifférence ? » suggéra-t-il, lui resservant sans malice ce qu'elle avait dit une fois.

— « Et comment as-tu réussi... toi, un T-3... à dissimuler... » poursuivit-elle avec indignation.

— « L'habitude engendre aussi une certaine habileté. »

— « Mais tu étais toujours si détaché, si réservé. Et ma mère... »

— « Ta mère n'était rien de plus pour moi que Sodan pour toi, » coupa-t-il, le regard sévère tandis qu'elle le contemplait fixement, ébranlée par la dureté de sa voix.

Il modifia une fois de plus son expression et ses bras la serrèrent convulsivement. Il inclina la tête.

— « Il se peut que Sodan t'ait aimée à sa manière, Damia, » lui dit-il à l'oreille, « mais moi je t'aimerai à la mienne. »

Impatiente, Damia ouvrit à Afra son esprit, sans la moindre réserve. Leurs lèvres se joignirent tandis qu'Afra l'étreignait d'une façon qui était quelque chose de plus qu'une simple rencontre d'esprits.

Traduit par Bruno Martin.
Titre original : A meeting of minds.

GUY

SCOVEL

Le traquenard d'Octane

Encore peu connu du public, puisque seules quelques nouvelles de lui ont paru dans Fiction *et dans des fanzines, Guy Scovel n'en est pas moins à nos yeux une des figures les plus attachantes de la science-fiction française de demain. On peut dire que Scovel a l'amour de la science-fiction chevillé au corps. Sous son véritable nom, il a pendant des années déployé une activité débordante et non rémunératrice dans le domaine du fanzinat (en parvenant dans ce domaine à élaborer une publication d'une qualité souvent proche du niveau professionnel). En tant qu'apprenti écrivain, il a pendant ces mêmes années fourbi ses armes infatigablement, en alignant romans et nouvelles et en ne cessant de les remanier, avec comme simple justification le but d'apprendre son métier d'auteur. Scovel souffre d'une modestie que partagent bien peu de ses confrères, et il s'avoue intensément convaincu des immenses progrès qu'il lui reste à faire... Avec* Le traquenard d'Octane, *nous pensons toutefois qu'il a posé un jalon dans sa carrière naissante. Influences bien assimilées du* space-opera *de grande lignée et de* l'heroic-fantasy, *sens de l'imagination SF qui éclate à toutes les lignes : tout cela, il le déploie abondamment dans ce récit. Sans doute ne lui manque-t-il qu'une chose pour atteindre à un niveau plus élevé et être tout à fait lui-même : le pouvoir de croire davantage en lui et d'adopter un ton plus personnel. Mais nous lui ouvrons nos pages avec la certitude que, comme il l'a fait précédemment, il franchira à la force du poignet et avec succès les étapes qu'il lui reste à parcourir.*

A.D.

La route qui mène de Véga IX à San Cristobal d'Antarès ne passe pas forcément par Jérusalem II, même en utilisant les vitesses infraluminiques. Certains cargos, et en particulier les astronefs marchands des terres d'Alpha du Cygne, n'hésitent pas à emprunter le passage tourmenté des astéroïdes d'Arnaval, plus dangereux mais propice aux négoces avec ses innombrables comptoirs. Un rien sur la bordure se trouve Octane, monde torturé et désert selon les stations-sondes satellisées au temps de l'Expansion. Soigneusement évité, il resta longtemps ignoré.

(d'après la XVIIIe édition du Cosmolexicon, ch. 152, § 16)

1

Gilmar Querzadac, commerçant de chédinite, n'aurait jamais dû frôler la terre d'Octane. C'était un monde singulier, indéfinissable et trop tendre pour être dénué de pièges. Des voix le parcouraient. Les couleurs ne cessaient de se moquer de ses yeux en se muant selon un rythme obscur. Il y avait enfin des massifs de cristal qui chantaient en dévoilant irrévérencieusement les paysages situés de l'autre côté de leurs élancements iridescents.

Gilmar Querzadac n'aurait pas dû aborder Octane. Et il avait beau, à présent, secouer la tête, frotter de ses gants de cuir des paupières devenues brûlantes, tourner en rond autour de l'appareil, il ne parvenait pas à contrôler un esprit entraîné malgré lui dans le tournoiement des teintes insaisissables.

De surcroît, les échos d'une trompe le harcelaient. A peine audible lorsqu'il parvenait jusqu'à lui, si vite enfui qu'il ne pouvait en déterminer le ton, le chant imprécis le cernait, venu de partout à la fois sans aller jusqu'à vraiment l'atteindre. Il s'ensuivait une irritation grandissante de ses nerfs, déjà soumis à rude épreuve par les divagations panoramiques. La tension extrême engourdissait peu à peu ses réflexes et, bien qu'il ne pût fermer des yeux trop captivés par les inquiétants mirages, une torpeur pernicieuse l'emportait dans une sorte de ronde somnambulique.

C'est seulement lorsque la nuit tomba, comme un rideau brutalement abaissé sur une scène de marionnettes bigarrées, que

Gilmar s'aperçut que huit heures s'étaient écoulées depuis son atterrissage. Sa tête lui semblait prête à éclater. Les jambes lui manquaient. Il se laissa choir lourdement sur une roche d'asbolane rongée par des vents tourbillonnants.

Il ne se souvenait de rien. Il était trop préoccupé par l'infernale vision pour pouvoir seulement remonter dans le temps plus loin qu'à l'heure de son arrivée. Ce passé prenait l'apparence d'un tourbillon de brumes qui devenait bien vite d'un noir d'encre, étouffant ses souvenirs. Il crut, un instant, tenir le fil qui le conduirait dans le dédale de sa mémoire ; mais il renonça vite. Il ne pouvait avoir débarqué sur Octane pour quelques tonnes de chédinite ; ses soutes en étaient pleines. Un nouvel effort lui aurait sans doute assuré que le minerai provenait des carrières de Vorn, dans la ceinture des astéroïdes d'Arnaval, mais il était bien trop absorbé par le souvenir de la trompe pour se remémorer les étapes de son voyage.

Longs comme des hululements, sourds et filandreux, les appels de l'instrument accaparaient toute sa raison. Car il s'agissait bien d'appels. Gilmar en était sûr. Et, tout en laissant son regard parcourir la voûte moelleuse du ciel, il se prit à sa demander qui l'appelait, et pourquoi. Aurait-on, quelque part, aperçu le cargo ? Le silence qui écrasait à présent la contrée étreignait son âme de navigateur solitaire et faisait naître en lui le doute et la peur.

Il soupira, se redressa enfin et se dirigea en chancelant vers l'astronef. Immobile sur une plate-forme rocheuse, l'énorme vaisseau globulaire était tout à fait déconcertant dans cet univers douillet, tiède et tranquille. La coque gris acier qui reposait sur le tripode équilibreur luisait froidement dans la semi-obscurité, auréolée d'un brouillard jaunâtre qui déposait sur le métal de minuscules gouttelettes. Il hésita, faillit rebrousser chemin. Seul un dernier effort de volonté l'amena au bas de l'échelle télescopique.

Il leva la tête. Au-dessus de lui, l'appareil lui apparut comme une menace. Une haine sourde semblait suinter de l'enveloppe polymérisée. Il se rendit compte qu'il ressentait la nostalgie des foules dont son cargo l'avait toujours éloigné. Son astronef prenait, tout à coup, des allures de symbole : celui de la solitude éternelle.

Il tituba comme un ivrogne, retint de justesse un hoquet de rage ou de dégoût. Sa décision était prise. Désormais, Gilmar Querzadac ne serait plus un homme seul, celui qui avait vécu

dans la seule pensée du pécule qui devait lui permettre de s'installer, plus tard, sur quelque lopin de terre et de s'y reposer, bercé par une épouse aux mains douces et caressantes. Jusque-là, il n'avait guère songé qu'à cet argent, à l'aventure et à la liberté. Mais avait-il jamais été libre dans la minuscule cabine ? Avait-il jamais connu d'autre aventure que la lutte perpétuelle contre l'ennui ? Il n'était qu'un raté, prisonnier d'un travail routinier, écœurant ; prisonnier d'un cercle maudit dont il n'avait pu s'évader : trimer pour survivre et entretenir le vaisseau, entretenir le vaisseau pour pouvoir travailler et survivre... Il se sentait las tout à coup ; las de cette habitude, avide de renouveau, assoiffé de tendresse, conscient de l'inutilité des efforts passés. Il voulait enfin *vivre*. Et pourquoi pas sur ce monde qui l'appelait ? Pourquoi pas sur Octane ? Les lopins de terre devaient y être aussi féconds que sur la Terre... Les femmes sensuelles.

Il parvint à vaincre ses dernières appréhensions et grimpa jusqu'à l'étage. A l'intérieur du sas, en dépit d'un tremblement convulsif, il s'empara du harnachement de route. Sans perdre un instant, il l'endossa. Puis il redescendit précipitamment les échelons.

Alors, il respira mieux. La migraine qui l'oppressait parut se dissoudre comme il scrutait l'horizon.

Il était chez lui maintenant. Un monde neuf et doux se livrait. Il n'accorda pas un seul regard à l'appareil en s'éloignant d'un pas décidé du côté de...

La plaine s'étendait à perte de vue. Un petit vent acide soufflait par intermittence, soulevant des nuages de poussière bariolés qui retombaient lentement, comme des vagues, sur l'immense désolation. Des taches noires, éparpillées, révélaient les restes de bouquets de végétation calcinés. Au fond, du côté où la lune montait, accablés par la chaleur moite de la nuit, un sgrall et son cavalier subissaient les blessures des minuscules rocs à fleur de terre qui constellaient de leurs tons rouille et ocre la grisaille de l'horizon. Insensiblement, ils s'approchaient du massif cristallin aux couleurs fugitives sur lequel dansaient les reflets du satellite.

L'homme poussa un rugissement lorsque son coursier s'écroula. Il essaya, en vain, de le relever en fouaillant les flancs de ses talons d'acier; mais la bête était morte. Alors, il s'écarta, souleva

le mézail de son casque qui cachait un visage sanguin, aux yeux de jade. Son poing, protégé d'un gantelet de plate, se dressa vers le ciel tandis qu'il proférait un blasphème. Puis il attaqua la longue marche vers le sud qui le rapprochait de Gilmar Querzadac.

Bientôt, un nouvel écho de la trompe le dépassa, porté par le vent maigre. Le voyageur s'arrêta un instant tandis que, dans ses yeux, un éclair de compréhension passait, vite effacé par la fatigue et la souffrance.

Après les rocailles, la terre pulvérulente, jaune ou grise, ralentit encore son avance pénible. Sous les coups perfides de la brise, elle s'infiltrait dans les articulations de la lourde carapace. Mais il ne paraissait guère s'en soucier. Son premier objectif était le point d'eau proche.

C'est alors qu'il aperçut le Terrien, à quelques enjambées seulement de la mare d'eau claire. Accroupi sur la rive, Gilmar le regardait venir.

La première réaction du voyageur fut de porter une main à l'espèce de carabine logée dans un étui, sur le plastron du harnois. Pourtant, il la laissa dans son logement et lança quelques mots, peut-être un salut.

La minuscule boîte suspendue au cou de Gilmar fit entendre un sourd grognement, ponctué d'un faible hoquet. Puis elle se tut. L'enregistreuse avait bien fonctionné, mais aucun son ne parvint au microrécepteur logé derrière l'oeille. La langue octanienne ne figurait pas au répertoire de la merveilleuse traductrice, et les quelques syllabes ne pouvaient suffire à établir un contact. Gilmar haussa les épaules en signe d'incompréhension puis lança à son tour :

— « Tu dois mourir de soif, l'ami. Approche ! Il y a aussi de la place pour toi. »

Campé sur deux jambes courtes, bardées d'acier elles aussi, le guerrier le dévisageait avec un regard de plus en plus sombre. Gilmar crut un instant qu'il allait s'avancer, mais l'autre se contenta de débiter quelques nouvelles phrases : un flot de sons étranges aux intonations tantôt gutturales, tantôt cristallines.

Le gargouillis reprit dans la boîte cylindrique, mais la longueur de la phrase était encore insuffisante pour permettre à la traductrice de décoder le langage. Gilmar dut se contenter de hocher la tête à nouveau, puis il s'écarta pour permettrc au voyageur d'approcher.

L'Octanien vit-il dans ce mouvement quelque menace, ou la conduite de Querzadac lui parut-elle inquiétante? Sous l'empire de la soif, son cerveau venait-il de céder à la folie ? Gilmar n'en sut rien sinon que l'homme reculait d'un demi-pas, portait vivement la main à l'arme logée sur sa poitrine, la pointait dans sa direction plus rapidement encore... Mais il s'écroula comme il pressait la détente. Le harnachement de Gilmar Querzadac, dernier cri de l'autodéfense, avait infailliblement trouvé la parade. Le choc en retour avait écrasé l'étrange chevalier.

Coupant l'émission des ondes protectrices mises en fonction par le système automatique, le Terrien s'avança vers le corps à présent étendu. Une plainte sourde s'échappait des lèvres du moribond. Des gouttelettes de sang maculaient le plastron de la cuirasse curieusement déformée et tailladée par le renvoi du projectile.

Gilmar commença par examiner l'arme. C'était un engin rudimentaire et ingénieux qui offrait quelque analogie avec les arbalètes et les armes à feu d'autrefois. Un système à levier libérait un ressort en spirale, entraînant la rotation, puis l'éjection, d'une minuscule scie circulaire. La portée devait être faible. En revanche, les effets se révélaient destructeurs.

Visiblement, le blessé n'en avait plus pour très longtemps. Son regard se voilait. Un filet de sang s'échappait de la commissure des lèvres et glissait lentement sur la joue maigre.

« Dommage ! » songea Gilmar. « En voilà un qui aurait pu me fournir quelques explications... »

Pourtant, il ne lui fallait pas laisser passer la moindre chance d'obtenir quelque information sur la planète. Fébrilement, il fouilla dans l'une des nombreuses poches de sa combinaison, en extirpa une minuscule tablette blanchâtre qu'il glissa entre les dents du blessé. Quelques instants plus tard, la respiration redevenait limpide. L'homme entrouvrit les lèvres et se mit à parler.

Cela dura longtemps, sembla-t-il à Gilmar, puis, d'un coup, l'homme se fit lourd dans les bras qui le soutenaient. Le Terrien lui ferma les yeux et se redressa.

Il fallut peu de temps à la traductrice pour digérer le rapport de l'enregistreuse. Querzadac écouta attentivement. Et il se décida.

Le satellite, énorme globe rouge aux veines de cinabre, atteignait le zénith. Gilmar fixa solidement son harnachement puis se dirigea d'un bon pas vers le sud, en se rapprochant des montagnes.

Décidément, Octane se révélait un monde à sa mesure.

On lui promettait une princesse à conquérir au cœur du massif cristallin, des villes à soumettre... Gilmar n'en avait jamais tant espéré dans ses rêveries les plus folles.

— « Au sud et au nord s'ouvrent les deux entrées dans la montagne, » avait murmuré l'indigène...

La barrière cristalline apparaissait à chaque instant plus farouche et infranchissable. Hérissements d'aiguilles, escarpements vertigineux, se succédaient inlassablement d'un bout à l'autre de l'horizon.

Gilmar s'arrêta, dans l'expectative. Le massif avait la forme d'un anneau au cœur duquel était blottie la civilisation octanienne. Au nord et au sud s'ouvraient les deux uniques voies d'accès. Il ignorait s'il se trouvait plus près de l'une que de l'autre et si ces entrées étaient d'égale importance.

Mais l'hésitation n'était pas coutumière à Gilmar. Il poursuivit sa marche vers le sud.

Pourtant, s'il avait regardé en arrière, peut-être aurait-il ressenti un choc. La pureté du cristal lui aurait montré son reflet, d'une netteté insupportable, s'éloignant comme lui... mais dans la direction opposée.

Un éventuel observateur aurait eu sans doute quelque difficulté à reconnaître dans ces deux Gilmar l'homme véritable et l'image. Toutefois il aurait pu résoudre mathématiquement le problème en proposant un Gilmar positif et un Gilmar négatif s'éloignant à vitesse égale d'un invisible axe de symétrie.

En poussant plus avant un tel raisonnement, cet observateur en aurait déduit, par le jeu des reflets, que deux autres Gilmar apparaîtraient lorsque les premiers se présenteraient dans les défilés nord et sud.

Quatre Gilmar Querzadac arriveraient donc dans la vallée quand il ne pouvait y en avoir qu'un seul. Vraiment pas la moindre importance. Raisonnement mathématique tout au plus.

2

La ville avait un aspect particulièrement étrange, mais Gilmar n'y prit garde. La jeune fille lui avait dit :

— « Tourne à droite aussitôt après le porche, Etranger ; l'allée en colimaçon te conduira auprès de ceux qui pourront te dire comment rejoindre la princesse... »

Il avait donc franchi l'énorme percée dans la muraille de lapis-lazuli ; mais, à présent, il hésitait un peu devant l'architecture délirante des bâtiments qui ménageaient un défilé spiral, d'abord le long des murs d'enceinte, ensuite jusqu'au cœur de l'extravagante cité.

Finalement, le souvenir de la voix tintinnabulante de la jeune fille le décida. Et le silence nocturne répercuta le crissement régulier du terrain sablonneux foulé par ses lourdes bottes.

Une fois à l'intérieur de l'inquiétant couloir, Gilmar se rendit véritablement compte de l'absurdité géométrique qui le cernait. En fait de maisons, c'étaient plutôt des formes déconcertantes qui s'élançaient vers le ciel. Installés en un équilibre inconfortable, les murs chevauchaient parfois la chaussée, visqueuse à présent, pour se retirer, plus loin, jusqu'à créer des impasses étranglées et fumeuses où un brouillard stagnait, humectant la cendrée lors d'imprévisibles marées.

Sans avoir véritablement peur, Gilmar ressentit néanmoins les effets d'une certaine appréhension, d'abord à fleur de peau, puis jusqu'aux fibres mêmes de sa musculature au fur et à mesure qu'il s'enfonçait dans les entrailles de la ville.

Seule et unique voie, le colimaçon devait s'enrouler longuement car, au bout d'une heure de marche, Gilmar n'eut pas l'impression que la courbure de la voie se fût sensiblement accentuée. Il n'y avait pas non plus la moindre présence ni le moindre bruit alentour et, bien que la nuit tirât à sa fin, l'obscurité restait aussi épaisse, à peine hachée, par endroits, par les éclairages livides provenant de certaines constructions.

Enfin, un chant cristallin s'immisça dans le silence. Il pouvait descendre des montagnes, mais Gilmar n'était sûr de rien. Le milieu ouaté dans lequel il s'était enlisé ne laissait filtrer aucune certitude. C'était comme un rêve où les images se succèdent avec une lenteur désespérante. Ici, son paysage ne se modifiait que pour découvrir un autre paysage tout aussi inconsistant et flou. Ses yeux ne parvenaient pas à fixer le moindre repère. Sa démarche était devenue grotesque. Il évoluait vers un but dont il ne savait plus, en définitive, ce qu'il en obtiendrait.

Car la jeune fille avait été particulièrement muette sur les raisons de cette requête ; et si, au début, il n'avait cru qu'à une simple formalité — une coutume, peut-être, devant lui assurer un privilège, — il lui avait fallu rapidement se défaire de toute illusion. A ce qu'il avait pu comprendre du langage hermétique,

sa venue dans Varlanghor correspondait à un rite : l'affirmation de son intention bien arrêtée d'épouser la princesse. Mais après ? Car il y aurait bien autre chose, après...

— « ... et cela devient, chez nous, comme une chasse. Un tournoi aussi. Avec tout ce que cela comporte d'aléas et de dangers... » avait murmuré la fille, mystérieuse.

Il se souvint d'avoir alors souri en palpant avec affection l'arme accrochée à sa hanche. Quels périls pouvait-il bien redouter, lui, l'homme de la Terre ? Et qui donc, sur ce monde presque barbare, oserait lui refuser la main de celle qui avait bien voulu lui sourire ? D'ailleurs, là où il se rendait, avait encore dit la jeune suivante, il ne rencontrerait pas le moindre ennemi, sinon les ténèbres d'une ruelle unique.

Renonçant à une réflexion qui ne pouvait lui fournir aucun éclaircissement quant à son avenir proche, Gilmar accéléra son allure inconsciemment ralentie. Quelques instants plus tard, il s'aperçut que le soleil s'était levé comme il longeait un parapet diaphane au travers duquel dansaient les lueurs de l'aube. Du reste, à quelques pas de là, l'astre se dévoila entre deux tours pyramidales, inondant le conduit de ses tons orangés.

Aussitôt, les brumes se dissipèrent dans les renfoncements, ne laissant sur le sol que des traînées gélatineuses qui, bien vite, s'amincirent et disparurent. Les bottes noires de Gilmar soulevèrent alors de lourds nuages de poussière ocre.

La ville revêtit une tout autre apparence. En se précisant, les géodes enchevêtrés prirent une âme, et il crut reconnaître une certaine unité dans les motifs variés qui commandaient les formes. Malgré tout il fut bien incapable de définir le style de la moindre façade, de se prononcer sur l'utilité du plus petit local. Certains édifices, aux parois de porphyre quartzifère, laissaient entrevoir un mobilier indéfinissable, d'un bois noir-pourpre de palissandre. D'autres faisaient penser à d'extravagantes industries, animées mais improductives. Nulle part son regard ne put déceler l'ombre d'une vie humaine. A croire que la cité était un lieu factice : mirage concrétisé, fantasme chorégraphique.

Il se rassura pourtant. L'expérience vécue la veille lui avait appris quels excès optiques pouvait provoquer le dangereux soleil aux flammes troubles. Il se mit donc à courir, pour en finir plus vite avec cette trop longue quête. Et il déboucha brusquement sur la place.

Il lui fallut un long moment avant de discerner dans la clarté violente les personnages qui, apparemment, l'attendaient. L'aire était encombrée de petits récifs émaillés, aux formes tronconiques. L'un d'eux, plus important et ouvert jusqu'à mi-hauteur, abritait les dignitaires.

Un hérault invisible sonna d'un cor très grave lorsque Querzadac s'avança. Au même instant, les pontifes quittèrent l'abri et s'installèrent sur de minuscules rocs de granit disposés en demi-cercle. Un rien à l'écart se tenait un collège de fétiaux, la javeline en main, impassibles mais vigilants et le regard hautain.

Gilmar hésita un peu avant de s'approcher davantage. A sa droite et à sa gauche, des colonnes de cristal lui renvoyaient un visage aminci et grimaçant, maculé et barbu. Son propre visage. Les yeux étaient luisants de fièvre. Un tic, dont il n'avait jusque-là pas pris conscience, secouait les lèvres.

Son regard se reporta vers le centre de la place et il se décida.

Lorsqu'il fut parvenu au milieu de la petite assemblée, il s'inclina cérémonieusement.

— « Hauts Seigneurs de Varlanghor, » commença-t-il d'une voix solennelle, « moi, Gilmar Querzadac, enfant de la Terre, j'ai l'honneur de vous saluer et de solliciter de votre bienveillance la main de la princesse Adalgénor, conformément à vos usages ».

Il se tut, examina tour à tour les onze dignitaires et crut discerner l'ombre d'un sourire sur la figure blême du personnage central ; mais il reprit :

— « Je ne suis pas de ce pays, Hauts Seigneurs de Varlanghor l'Azurée, mais je désire m'y établir. Que dois-je faire ? »

Le Grand Pontife avait conservé l'esquisse de sourire qui dérangeait curieusement la symétrie de son visage. Vêtu d'une ample chlamyde d'un blanc immaculé, il dominait ses acolytes par son assurance et par l'âge. Une courte barbiche accentuait la dureté des traits aussi rigides que les masses de cristal proches. Les yeux jaunes se cachaient trop souvent derrière de longs cils argentés.

Il se passa très longtemps la langue sur les lèvres avant de répondre :

— « O étranger, fou sublime, crois-tu donc que la princesse Adalgénor soit promise à toi seul ? Il faut que tu viennes de fort loin ou que Jasper, l'astre de nos jours, ait fondu ta cervelle pour que tu te présentes aussi naïvement. Ignorerais-tu que la princesse devient reine à chaque lunaison ?... *Reine !...* Comprends-tu ? Et

les élus ont déjà été choisis ; et chacune de nos cités les lancera à l'assaut de la forteresse... à la fin de cette journée. »

Son regard s'était fait sournois. Des replis de son vêtement, il venait de tirer un parchemin qu'il déroulait sur ses genoux.

— « Il ne reste que peu de temps, étranger. Alors nos champions se heurteront furieusement. Ils mourront tous. Oui, *tous*, enfant étrange... car le vainqueur périra de la main d'Adalgénor, après la noce... Maintenant, pars ! Retourne en ton pays que tu n'aurais pas dû quitter, de l'autre côté du désert. Laisse-nous à nos pensées. Laisse-nous pleurer ceux qui, bientôt, vont mourir. Adieu, étranger ! »

Foudroyé, Gilmar n'avait pas fait un mouvement. Il ne savait plus que croire. Adalgénor si belle, Adalgénor si offerte... Se serait-il donc laissé bêtement abuser ? Pourtant, les paroles du Grand Pontife paraissaient sincères. Comme, du reste, celles de la suivante. Que lui avait-elle dit ? Que les astres l'avaient désigné pour être le chevalier servant de celle qu'il avait aimée dès le premier regard... Devait-il donc se résigner, partir, laisser là plus qu'un rêve ?

Soudain, un étrange homme d'armes, jaillissant de quelque coin obscur, arrêta, d'un geste impérieux, les dignitaires qui se retiraient.

— « Varn vient de mourir, ô sages. Qui prendra la place de Varn ? »

Les dignitaires qui s'éloignaient se retournèrent vers le soldat. Puis le Grand Maître pointa l'index vers Gilmar Querzadac en ricanant, d'une voix acide :

— « Toi, étranger ! Car tu devrais être loin. Mais il est trop tard. Va ! Suis le noble Galther... et sache mourir en brave. »

Et les fétiaux, d'un même geste, plantèrent leurs lances en terre.

A cet instant précis, l'univers bascula. Les bâtisses, les personnages fallacieux, les murailles de porphyre et de lapis-lazuli, les élancements de saphir et d'améthyste se diluèrent, pour faire place à un panorama lunaire, plombé par un soleil insoutenable. Gilmar vacilla. Ses yeux découvraient avec stupéfaction des traces de pas autour de lui sur un sol vierge... Les traces de *ses* pas. De *ses seuls* pas. Et, en les suivant du regard, il s'aperçut bientôt qu'elles

s'éloignaient, en cercles concentriques d'abord, puis en larges zigzags, dans la direction de la plaine.

Il s'inquiéta alors de sa situation et chercha vainement la cité-forteresse. Elle n'était nulle part. Alentour, des roches de cristal se disputaient sa silhouette. Le plateau sur lequel il avait dû se hisser paraissait minuscule, blotti dans le massif entraperçu quelques instants avant l'atterrissage.

Jamais, sans doute, Gilmar Querzadac n'avait connu une angoisse aussi intense que celle qui l'étreignait à présent. Il lui semblait qu'il sortait d'un rêve délicieux à l'instant même où quelque sortilège le plongeait tout entier dans le pire des enfers. Incrédule et épouvanté, il secouait la tête, essayant de chasser ce qui ne pouvait, ce qui ne devait être qu'un absurde cauchemar.

Et alors, le rêve se reforma. Le chaos se laissa recouvrir par la ville, ô combien rassurante. Le farouche guerrier qu'on avait appelé Calther réapparut à son côté, amical, désignant d'un geste grandiloquent l'autre extrémité de la place. Gilmar ne chercha pas à percer le mystère de la transformation de la planète. Il ne pouvait que chercher à oublier très vite ce mauvais tour que lui jouaient ses sens. Et, d'ailleurs, l'hoplite était déjà en marche.

Ils traversèrent lentement l'esplanade et s'arrêtèrent devant une construction singulière : flèche de métal irisé, piquetée de milliers d'éclats de jadéite. Contre le flanc, des marches de marbre noir parurent se concrétiser, qui s'enroulèrent autour de l'édifice aigu jusqu'à une poterne où elles s'enfoncèrent.

Elles s'immobilisaient dans le corps de métal, sur un palier vitré qui dominait une salle, encombrée de poutres et de grilles, qu'ils gagnèrent par un escalier doré curieusement majestueux.

Sans se préoccuper de son compagnon, l'hoplite commença à écrire et à dessiner sur le dallage une sorte de plan, à l'aide d'un bâton charbonneux qui laissait une traînée grisâtre. Au bout de nombreuses minutes de ce travail singulier, il se redressa.

— « ... En principe, ce schéma devrait vous suffire pour faire face à toute éventualité, » expliqua-t-il, enchaînant, semblait-il, avec quelque monologue intérieur. « Il n'est pas très précis, mais je pense qu'il devrait vous suffire pour comprendre comment organiser votre offensive. Voici la route que vous devrez suivre. »

Gilmar observait le guerrier. Il était grand, puissant, l'œil vif. Une fine moustache soulignait un nez fortement aquilin. Le teint,

bleu pâle, s'accordait parfaitement avec la couleur de l'uniforme à l'antique, plus tendre cependant. Le crâne était pris dans un casque doré au cimier de plumes pourpres. A la taille pendaient, du côté droit une fine miséricorde, de l'autre un large glaive à lame de flambard, au pommeau d'argent ciselé.

— « ... Les quatre traits que j'ai tracés, reliant la tour aux cités, sont parfaitement perpendiculaires. Pour ainsi dire, ce sont les routes qui amèneront leur contingent de troupes. Voici le nord avec Varlanghor pour capitale... »

Le Terrien avait du mal à suivre le minutieux commentaire. Par moments, la voix faiblissait, devenait souffle de brise, puis elle remontait en un fantastique tonnerre de cymbales et de tympanons.

« ... Je soutiendrai vos arrières, » poursuivait l'hoplite, du même ton égal et froid, « et je dirigerai les harpies. Les amazones sont parfaitement entraînées et vous pouvez vous fier à Mahaël. Vos armes principales resteront toutefois le bataillon de vélites et les stradiots qui pourront vous aider à pénétrer dans la forteresse. Inutile de vous dire, je pense, que de votre victoire dépend le sort de notre cité. »

Il se passait un phénomène atmosphérique qui rendait l'air tour à tour lumineux ou palpable et sombre comme une tenture couleur de nuit. Gilmar Querzadac vacillait sous les flux et reflux de la voix et de la lumière. Les rares mots qui atteignaient à présent son esprit lui rappelaient ces conversations hoquetantes et voluptueuses des bouges d'Hildegarde V ou de Sultane-la-Frigide, aux confins de la Jargondie. Avec effort, il parvint à remuer une langue pâteuse et gémit :

— « Pourquoi donc ? »

— « Parce que, guerrier ignorant, la ville du vainqueur devient, le temps d'un Temps, la Suzeraine. »

Calther l'observait avec des yeux ronds.

— « Mais je suis étranger, » poursuivit péniblement le Terrien. « Je n'appartiens à aucun lieu de votre monde, et ce que vous me dites m'est incompréhensible. Enfin, puis-je au moins savoir ce qui m'attend ? Qu'est-ce donc que ces soldats ? Cette bataille ? »

Sous le coup de la surprise, l'hoplite laissa échapper le bâton qui lui servait de craie. Il fit un bruit sec en atteignant le sol, qui parut vaciller, se fendre, s'enflammer sous l'ardeur terrifiante du soleil. Gilmar se sentit recouvert d'une sueur glaciale et il porta

une main à sa gorge, en proie à une asphyxie imprévue. Lorsqu'il reprit conscience, l'Azuréen de Varlanghor s'était remis à parler.

— « Vous venez donc de si loin ? »

— « En effet, » opina Gilmar, « et même plus que vous ne pouvez le supposer. Je n'appartiens pas aux terres qui sont de l'autre côté du désert. Mon pays à moi est plus loin que le soleil Jasper, plus éloigné que la plus brillante de vos étoiles que nous autres, Terriens, nommons *Dzêta d'Ophiucus* (et parfois *La Tarasque*, à cause d'un animal qui peuple son unique planète) ... Mais je parle en vain ; vous ne pouvez comprendre... »

En effet, manifestement, l'hoplite ne saisissait pas le sens des phrases laborieusement construites. Il hocha cependant la tête et Gilmar poursuivit :

« Je suis arrivé hier, à bord d'un astronef... »

3

Et Gilmar conta l'histoire de son arrivée sur Octane. Pourtant, au fur et à mesure de son récit, il ressentait un curieux mélange d'inquiétude et d'insatisfaction. L'impression très nette qu'il oubliait un détail essentiel s'imposait à lui, et il avait de plus en plus de mal à construire ses phrases. Son récit n'était plus celui qu'il avait vécu. Il s'apercevait qu'il ne contait, en quelque sorte, que l'histoire d'un étranger qui aurait pu être lui mais qui, vraisemblablement, ne l'était pas. Un certain détachement de son esprit le rendait extérieur à lui-même, et il avait la sensation de se découvrir, comme il aurait découvert son image dans un miroir.

Finalement, il se tut après avoir balbutié des mots selon un ordre incohérent ; et il baissa les yeux, comme pris en flagrant délit de mensonge.

L'hoplite le dévisagea.

« Je ne sais plus, » bredouilla le Terrien. « Je ne suis plus sûr de rien. Je crois me souvenir d'être entré dans la vallée par le défilé sud, et pourtant... »

— « Pourtant ? »

— « Non! Je ne sais pas. Ai-je bien rencontré la jeune fille là où, logiquement, j'étais censé me trouver ? Il me semble... »

— « Il vous semble... »

— « Pourrez-vous jamais comprendre ? J'ai comme l'impres-

sion d'avoir emprunté *deux* trajets pour atteindre la vallée. L'entrée nord ou l'entrée sud ? Tout est si semblable ici... Croyez-vous au dédoublement, Calther ? »

— « Je ne crois qu'aux Ecritures, » fit l'hoplite, mi-ironique, mi-sérieux. « Or il est dit : *Il vint quatre invités à la table céleste. Quatre élus qui pouvaient s'asseoir à n'importe laquelle des places. Et les élus étaient semblables, dans leur blancheur, à la nappe qui recouvrait la table.* »

— « Ce qui veut dire ? »

Calther le regarda avec des yeux ronds.

— « Mais... tous les linges blancs se ressemblent, étranger. Qu'est-ce qui ressemble plus à une nappe blanche qu'une autre nappe blanche ? »

Gilmar se refusa de méditer la parabole. L'effort soutenu qu'il avait dû fournir pour exposer à son interlocuteur un récit cohérent l'avait véritablement épuisé. A nouveau, la migraine vrillait ses tempes. Des lueurs folles dansaient devant ses yeux, déchirant par instants les murailles d'acier de la salle pour révéler un paysage de plus en plus cauchemardesque, inondé de soleil. Au loin, sur les monts, des coloris fugaces éclaboussaient l'azur.

Il se retint à une poutre. La voix mélodieuse du guerrier de Varlanghor le secoua comme une décharge électrique.

— « Donc, vous avez franchi les barrières d'Aolreb. Vous avez découvert la vallée aux quatre villes. La jeune fille était là, qui vous a montré la princesse. Et elle vous a envoyé ici... »

— « Oui !... Ou plutôt non !... Enfin, elle m'a indiqué cette ville... A moins que ce ne soit les autres. Je ne sais pas, vous ai-je dit, quel défilé j'ai emprunté. Ai-je choisi le septentrion ou l'autre côté de la plaine ? Et votre ville, Varlanghor, laquelle est-ce ? Et comment se nomment les autres cités ? »

Querzadac était à chaque instant plus troublé. Sa mémoire se heurtait à plusieurs hypothèses. A quatre possibilités. Nord, sud est, ouest...

— « Il est écrit, » répliqua l'hoplite, « *Ne te fie jamais à la parole donnée mais aux Ecritures.* Et l'on trouve encore : *Prends bien garde aux miroirs car ils ne livrent que des reflets.* »

Le sourire de pitié qu'esquissa Calther n'échappa pas au Terrien qui riposta violemment :

— « Je sais au moins une chose, guerrier : c'est que la prin-

cesse sera mienne. Je l'ai aperçue et je l'aime. Vous, qui êtes soldat, jamais vous ne pourrez comprendre tout ce que je ressens. Une tendresse indicible. Et je surmonterai vos prétendues épreuves et votre stupide bataille. Je serai le plus fort. Oui, le plus fort... parce que je l'aime ! »

Il avait achevé sa phrase dans un souffle, la gorge serrée, au bord de la crise de nerfs et de larmes.

Un cor sonna au loin.

— « Maintenant ! » fit simplement Calther.

4

LA nuit tombait. Sur la place, les dignitaires attendaient. L'archonte s'avança vers le Terrien, d'une démarche noble et sereine. Il lui tendit une main que Gilmar pressa sans passion. Puis il retourna vers l'assemblée pour entonner un chant aux onomatopées crispantes.

Un choéphore porta alors une arme inoffensive sur un vaste autel de pierre poreuse. Le chant à la mémoire de ceux qui allaient à la mort monta, aigu, tandis qu'un groupe de danseurs pénétrait sur la place.

Une étrange agitation secoua bientôt les participants de cette cérémonie funèbre. Les dignitaires eux-mêmes s'étaient donné la main et esquissaient quelques pas selon un rythme saccadé. Des paroles incohérentes jaillissaient des gorges, pareilles à des cris d'agoisse. Puis, peu à peu, une phrase, un vers, deux mots enfin persistèrent sur les lèvres : « *Or-gi-net... Por-gi-net... Or-gi-net... Porginet...* »

— « Orginet-Porginet, » murmura à son tour Gilmar. Où donc avait-il entendu ces mots, et que signifiaient-ils ?

Puis la foule s'engagea dans l'unique avenue.

Vers la porte de la cité. Vers le champ de bataille.

Une trompe sonna le début des hostilités.

L'aspect de la vallée s'était curieusement modifié. Au premier regard, il apparut à Gilmar que l'herbe n'était pas uniformément verte. Puis il constata que deux tons dominaient, découpant

l'espace en bandes qui se dirigeaient résolument vers la citadelle royale.

Etonné de cette bizarrerie végétale, il escalada un petit monticule qui s'appuyait à la muraille défendant la cité, et il découvrit mieux la vallée, à peine noyée par l'ombre. Au centre se dressait la forteresse d'Adalgénor, monumentale ziggourat rayonnant de la lumière du soleil couchant. Il distinguait fort bien les trois autres cités. Et, comme il l'avait deviné, les coloris de l'herbe façonnaient une multitude de secteurs circulaires à partir de la citadelle, accentuant ainsi son rayonnement propre.

— « La prairie a été préparée à l'intention des dignitaires, » fit Calther d'une voix douce. « Ainsi suivent-ils mieux le déroulement du Grand Jeu. »

Et, effectivement, Gilmar n'eut aucun mal à imaginer la marche des combattants vers la demeure princière... Des guerriers tout autour de la vallée, répartis dans les couloirs de végétation, qui se rapprochaient l'un de l'autre au fur et à mesure qu'ils étaient plus près des murailles...

La situation était donc claire. L'armée de Varlanghor était de force égale à celle de chacune des trois autres villes : trente-trois fantassins vélites en avant-garde, treize stradiots, les amazones sur les ailes, enfin et surtout les harpies qui formaient les effectifs aériens de cette armée particulièrement éclectique.

— « Calther ! »

L'hoplite s'approcha.

— « Nous attaquons ! » ricana Gilmar en crachant sur le sol.

Le guerrier le dévisagea, stupéfait. D'un mouvement d'épaules, il rejeta dans son dos la vaste cape blanche qui le protégeait du vent froid coulant des montagnes. Il hésita une seconde avant de répondre d'un air réprobateur :

— « Vous n'y pensez pas ! Nous ne sommes pas encore aux portes du palais. »

— « Justement, Calther. Justement. Il faut innover pour gagner des batailles. C'est bien joli, les coutumes, mais elles ont le désagréable avantage d'être connues de l'adversaire... Tu vas étaler les vélites sur le plus large front possible afin que tout éclaireur ennemi puisse déterminer aisément notre position. Nous garderons autour de nous les stradiots et les amazones... Quant aux harpies... »

— « Eh bien ? »

— « Elles vont nous quitter. »

— « Pure folie ! » explosa l'hoplite.

— « C'est un ordre. »

— « Nous allons perdre nos meilleures pièces. »

— « Que non pas. La nuit vient juste de tomber. La lune va bientôt se lever. En volant à basse altitude, elles passeront inaperçues dans la lueur mouvante du satellite. Et si les choses se déroulent comme je le pense, lorsque nous atteindrons le château, notre armée sera aussi puissante que les trois autres réunies. »

— « Vous mésestimez les impondérables. »

— « Quels impondérables ? »

— « Que sais-je ? On pourrait, malgré tout, les apercevoir... »

Gilmar sourit.

— « Impossible. Oubliez-vous les *coutumes* ? »

Calther ne répondit point.

« Il y a un jeu sur la Terre qui se joue depuis des millénaires. Ce jeu s'appelle échecs. La meilleure défense y est l'attaque. »

— « Nous ne jouons pas » fit lentement l'hoplite.

Et l'armée de Varlanghor s'ébranla.

Un page avait conduit jusque-là un sgrall caparaçonné. Il tendit les rênes au Terrien en disant :

— « Que cette monture vous conduise à la victoire, Votre Seigneurie ! »

Gilmar sourit tandis qu'une bouffée d'orgueil lui gonflait la poitrine. Longtemps il avait rêvé de monter à cheval en regrettant inconsciemment les époques ancestrales de tournois et de chevauchées. Ses vœux les plus secrets étaient comblés. Il flatta un instant le coursier, puis le jeune garçon l'aida à se mettre en selle. Au petit trot, Querzadac rejoignit ses troupes.

Le combat qui se précisait lui rappelait de plus en plus les anciens jeux sur damier, à la différence qu'ici il y avait, pour ainsi dire, quatre joueurs. Les pions pouvaient être représentés par les vélites ; les stradiots seraient les tours situées aux angles de l'échiquier, bien que leur nombre fût plus important ; les amazones, avec leur mobilité, étaient bien les cavaliers du jeu ; quant aux pièces les plus importantes, elles tenaient tous les autres rôles, excepté celui du roi : c'étaient les harpies guerrières, volantes, cuirassées, venimeuses, redoutables.

La lune rouge d'Octane monta soudain sur l'horizon, projetant dans la vallée, au travers des monts de cristal, des lueurs troubles

et sanguines. Gilmar leva un bras. Les guerrières du ciel s'élancèrent.

Elles avaient, malgré leur gracilité, l'allure caractéristique des aigles de la Terre, majestueuse et puissante. Pourtant, leurs ailes membraneuses et dépourvues de plumes les rapprochaient plus des reptiles du jurassique supérieur. D'une main, elles protégeaient leur ventre avec un bouclier et brandissaient, de l'autre, ces sortes de pistolets que Gilmar avait vus au poing du chevalier dans le désert. L'arme n'était pas précise, il le savait désormais, mais elle convenait fort bien à ces soldats de l'air dont le rôle consistait à faire pleuvoir les minuscules scies, enduites de poison. Nulle pièce ne pouvait échapper à l'action foudroyante du liquide toxique ou aux ravages de la lame.

Elles tournoyèrent plusieurs fois à la verticale de la phalange de Varlanghor, semblant flairer le vent, puis filèrent vers les villes ennemies.

Gilmar, qui n'avait pas manqué de les suivre des yeux, se demanda tout à coup pourquoi elles lui semblaient si familières. Il n'en existait pas sur Terre, à moins que... Mais il chassa cette pensée. Le combat commençait. Les dés étaient jetés.

— « Et maintenant ? » l'interrogea Calther qui caracolait à côté de lui.

— « Continuons notre route et attendons la fin de cette première offensive. Elle ne tardera guère, je présume. »

Elle ne tarda point, en effet. Moins d'un quart d'heure plus tard, l'une des harpies venait s'abattre devant les sabots de son sgrall, le corps déchiré, percé, couvert de sang.

Gilmar sauta de sa monture et se pencha sur l'étrange créature. L'hoplite avait, lui aussi, réagi très vite ; pas assez cependant pour entendre la mourante expirer en disant :

— « Elles sont venues à notre rencontre... Un massacre... Les quatre armées nous avaient toutes jetées dans la bataille... »

Gilmar Querzadac se redressa en serrant les mâchoires. Sa ruse avait donc été éventée. Comment ? Il lui était impossible de le savoir. C'était impensable, mais cela était. Les joueurs avaient prévu son coup. Que lui restait-il à faire ? Attaquer encore ? Peut-être. Et il saurait bien alors si les ennemis pouvaient prévoir une nouvelle fois ses intentions.

— « Calther, nous allons engager les stradiots. Ils vont vite et peuvent causer pas mal de pertes. En se rabattant à l'abri des murs de la forteresse, ils devraient avoir le temps de s'approcher très près de leurs adversaires avant d'être repérés. »

L'hoplite s'éloigna. Le Terrien le vit bientôt converser avec un cavalier. Lorsqu'il revint, le petit escadron se scindait en trois tronçons qui s'éloignèrent au galop.

« Regroupe tout le monde, » reprit Gilmar. « Nous allons forcer l'allure. Si nos stradiots retardent suffisamment l'avance des autres troupes, nous serons les premiers dans la place et le combat tournera en notre faveur. »

Calther poussa un long cri modulé. Silencieusement, les fantassins, puis les amazones, se rapprochèrent. Gilmar se mit en selle et donna l'ordre du départ.

Bientôt, le sol herbeux fit place à une étendue parsemée d'arbustes. Secoués par le vent froid, ils faisaient entendre un murmure monotone. Assez loin sur la droite, un ruisseau chantait avec des rires cristallins.

— « C'est là-bas que j'ai rencontré la jeune fille, » expliqua Gilmar en se tournant vers son compagnon. « Je m'étais assoupi. Quand j'ai ouvert les yeux, elle était près de moi. »

Il se tut un instant, comme pour mieux retrouver les détails de la scène, puis il reprit, se parlant à lui-même :

« Son visage est venu interrompre un rêve. Un rêve très important, à ce qu'il m'a semblé au moment du réveil. Un rêve épuisant et très désagréable. Je m'en souviens fort bien... Dans ce rêve il y avait un astronef — mon astronef, Calther ! Il s'approchait d'une planète désertique et gelée. J'étais aux commandes, m'efforçant de maintenir un équilibre compromis par une panne survenue à la rétrofusée de babord. Pas exactement une panne, du reste. Un défaut de synchronisme.

» Bien sûr, j'aurais pu continuer ma route jusqu'à la première station de guidage... Mais je ne tenais pas à perdre ainsi une part importante du profit de ma cargaison. Préférant effectuer le dépannage moi-même, je me suis donc efforcé de me poser aussi lentement que le permettait la poussée des réacteurs de freinage.

» Je savais Octane dangereuse. Tous les manuels l'enseignent. Ils disent qu'elle est une planète vierge, criblée des radiations d'un soleil trop jeune. Ils ajoutent que, suroxygénée, elle est irrespirable sans appareillage compensateur. Mes instruments indiquaient de surcroît la présence de nombreux gaz hallucinogènes.

» Je me munis donc d'un équipement approprié avant de quitter le bord pour effectuer le réglage qui devait permettre de synchroniser l'allumage de la fusée avec l'ordonnateur directionnel.

» Les combinaisons spatiales sont de moins en moins utilisées. Les incidents du genre de celui qui était survenu à mon appareil sont pour ainsi dire inexistants. Il n'y a guère que les vieux cargos qui soient encore susceptibles de causer des ennuis à leurs pilotes. Et, bien entendu, mon équipement était forcément désuet et aux limites de son utilisation.

» Je ne fus pas étonné quand la combinaison s'ouvrit sur un mouvement un peu brusque. Une large déchirure dans le dos. »

Gilmar se tut. Au loin, la forteresse apparaissait, illuminée de couleurs mouvantes par la lueur sang et or de la lune. Rien ne bougeait sur le singulier décor. Et le silence restait cotonneux.

« Au début, » reprit le Terrien, « je ne pris pas garde à ce nouvel incident. Plus exactement, je supposais avoir le temps d'achever mon travail avant que les effets nocifs de l'atmosphère se fissent sentir. Mon appareil respiratoire fonctionnant encore, il devait pratiquement annihiler la désastreuse influence des gaz dangereux. Toutefois, mes gestes devinrent bientôt comme aériens. Mon attitude ne laissait pas d'être inquiétante...

» Cette impression était tellement pénible que j'ai fini par m'éveiller. Et vous pouvez facilement comprendre quel effet la vue de la jeune suivante a produit sur moi... Mais... tonnerre ! Voilà quelques-uns des stradiots qui reviennent ! »

Ils revenaient, en effet, les guerriers stradiots, échevelés, hagards, blessés à mort. Et il n'en restait guère plus d'une demidouzaine.

— « Nous avons dû livrer bataille, » hoqueta l'un d'eux en se laissant tomber lourdement devant Gilmar, tandis que sa monture s'abattait quelques pas plus loin. « Nous pensions surprendre les troupes adverses, mais ce sont d'autres escadrons stradiots qui sont venus à notre rencontre. Les pertes sont très lourdes de chaque côté. »

Le soldat ne put rien ajouter. Ses lèvres s'entrouvrirent. Un flot de sang étouffa la phrase qu'il tentait désespérément de prononcer et il s'abattit la face contre terre. Une javeline était enfoncée entre ses omoplates.

— « Inutile de se leurrer, Calther. Par je ne sais quel sortilège, nos adversaires déjouent tous nos plans. Je vais tenter un

dernier stratagème, mais je doute fort que nous en tirions un succès... Tu vas lancer les fantassins vélites vers les entrées est et ouest. Soutiens-les avec quelques amazones. Je vais garder les autres pour forcer la porte nord. Et à la grâce de Dieu ! »

— « Et moi ? » interrogea l'hoplite.

— « Il reste quelques stradiots. Ils te serviront de liaison entre les deux troupes expédiées aux ailes. Conduis la bataille à ta guise. Pour moi, il me faut songer à entrer dans la place... et, si possible, avant les autres. »

Ils échangèrent un long regard où se lisait déjà une amitié qui resterait inavouée ; puis ils se séparèrent. Accompagné de quelques amazones en tête desquelles venait Mahaël, Gilmar prit au plus court dans la direction de la barbacane qui ouvrait vers lui l'entrée du palais de la princesse.

Il ne devait plus savoir ce qu'il advint des troupes détournées sur les flancs de la citadelle. Au reste, cela avait peu d'importance puisque seule la conquête d'Adalgénor comptait. D'ailleurs, lui avait-on dit, il y avait rarement des rescapés dans ces combats. Une victoire comme celle qu'il devait arracher ne se mesurait pas au nombre des vivants.

C'est lorsqu'il aperçut les premières fortifications que les troupes surgirent à droite et à gauche. Incontestablement, il s'agissait de guerriers des cités concurrentes.

Une volée de flèches s'abattit autour de lui. Il éperonna le sgrall et força l'allure. Que lui importaient ces traits ! Sa combinaison le protégeait amplement. Toutefois, mieux valait faire vite car sa monture pouvait être blessée, et le retard qui en résulterait pouvait lui coûter la main d'Adalgénor.

Il put voir quelques amazones s'écrouler près de lui, mais, déjà, il sautait à bas du coursier pour s'élancer vers la première porte.

Lorsqu'il atteignit le boyau qui conduisait à la cour intérieure, la lune avait dépassé le zénith et inondait le paysage de tons fauves meublés d'ombres mouvantes. Il s'arrêta quelques instants pour observer et put apercevoir avec satisfaction trois amazones de Varlanghor. Elles avaient pu, sans aucun doute, franchir les rangs de l'ennemi et il se dit qu'elles ne lui seraient pas inutiles pour l'aider à accomplir la longue montée vers le sommet de la tour.

Une fois atteinte l'aire découverte séparant les remparts de

l'imposante ziggourat, il s'arrêta. Le monstre architectural hissait ses cubes de pierre jusqu'à une hauteur vertigineuse. Placé comme il l'était, il ne parvenait pas à apercevoir les derniers étages en raison de la perspective. Il se demanda s'il parviendrait jamais jusqu'au faîte de l'édifice, d'une part en raison de son gigantisme, d'autre part à cause des obstacles qu'il ne manquerait pas de rencontrer et qui s'avéreraient, sans doute, plus subtils et étranges qu'il n'avait, jusque-là, voulu le supposer. Sa raison de Terrien était mise en échec par une civilisation trop différente et qu'une vie entière ne suffirait probablement pas à saisir complètement.

Après quelques instants de réflexion, Gilmar opta pour la prudence. Au fond, il lui restait encore trois guerrières disponibles et il aurait eu bien tort de se priver de leurs services. D'ailleurs, s'il pouvait supposer que l'ennemi n'était guère plus avancé que lui dans la conquête de la princesse, il ignorait malgré tout si l'un des représentants d'une autre ville ne se trouvait pas, déjà, dans la place.

Le boyau s'ouvrait en face d'une des façades de la ziggourat. Aucune porte ne s'y devinait et il ne tarda pas à comprendre que, pour pénétrer dans l'édifice, il lui faudrait gagner l'un des angles. Calther ne l'avait pas trompé lorsqu'il lui avait expliqué les risques à courir rien que pour atteindre l'une ou l'autre de ces entrées. Si quelqu'un d'autre se trouvait en face d'une des façades perpendiculaires, il serait vu immanquablement, avec tous les dangers que cela comportait. Et, tout en faisant confiance à son équipement d'astronaute, le Terrien ne pouvait s'empêcher de ressentir une inquiétude, vague certes, mais qui le rendait de plus en plus perplexe quant au résultat de la bataille.

L'ennemi, ou les ennemis, s'avéraient de plus en plus forts. Ils avaient prévu, jusque-là, toutes ses ruses. Ses échecs successifs allaient-ils se poursuivre longtemps ?

Il envoya deux amazones vers les ouvertures qu'il devinait depuis sa position. La première n'atteignit pas le petit perron qui précédait le porche. Il la vit qui tombait sans un cri, le corps traversé par une lance. Par contre, à l'autre extrémité de la muraille, sa jeune guerrière avait été plus prompte. Et elle faisait de grands signes à Gilmar pour indiquer que la voie était libre.

Il s'engouffra derrière elle dans l'imposante construction. La troisième amazone le suivait comme son ombre, le protégeant d'une éventuelle attaque par l'arrière.

Tout de suite, il se trouva plongé dans l'obscurité. Mais, par quelque enchantement, les murs se mirent soudain à luire, révélant un escalier qui montait tout droit devant eux.

Il ne fallait pas perdre la moindre seconde. La mort de la jeune femme indiquait bien la présence des adversaires dans la tour. Gilmar bouscula un peu celle qui le précédait et escalada la première rampe.

De mémoire, il savait comment se présentaient les lieux. L'escalier montait le long de la muraille, en rampes rectilignes qui tournaient à angle droit lorsqu'elles arrivaient à l'autre bout de la façade, et cela jusqu'au premier niveau, où l'escalier émergeait sur la terrasse avant de plonger, par un autre angle, à l'intérieur du second étage. Il y avait ainsi quatre escaliers symétriques qui progressaient depuis le bas de la ziggourat jusqu'à son faîte. Au pire, tous quatre étaient dans le même temps parcourus par les représentants des diverses cités. Les combats risquaient fort d'avoir lieu aux différents niveaux, puis peut-être au sommet même de la tour.

Gilmar était perplexe. L'égalité des forces, la simultanéité des actions surtout, avaient quelque chose d'étrange. Cela tenait d'une magie inadmissible. Et il y avait au-dessus de toute cette stratégie des relents de cauchemar. Les événements se succédaient *en dépit* de ses manœuvres et de sa volonté. Les forces se neutralisaient *pareillement*, dans de *mêmes* entreprises effectuées aux *mêmes* moments. Gilmar aurait juré que, s'il arrêtait son escalade, dans l'instant les trois autres représentants des cités s'immobiliseraient et, avec eux, les amazones qui les accompagnaient.

Pourtant, il n'était pas question de renoncer. Qui sait, du reste, si le maléfice n'était pas une création de sa propre imagination, ébranlée par l'accumulation de résultats négatifs ? Il serait toujours temps de se rendre compte du bien-fondé de ses suppositions à la porte de la chambre nuptiale.

La montée était dure. Les rampes se succédaient, semblait-il, indéfiniment. Et puis, enfin, la trappe par laquelle l'escalier surgissait à l'air libre, au niveau du premier étage, se découpa au-dessus de lui.

Gilmar immobilisa les deux guerrières. Comme il aurait dû s'y attendre, les marches s'arrêtaient à mi-distance des angles où devaient s'ouvrir les entrées permettant d'accéder à l'étage supérieur. A nouveau, il allait devoir faire preuve de prudence car l'un des

adversaires, au moins, pouvait surgir en même temps que lui vers la même porte. Le scénario qui s'était déroulé au pied de la ziggourat allait donc se reproduire avant l'escalade du second cube.

Les deux amazones s'avancèrent prudemment, chacune vers l'une des entrées visibles. Gilmar avait dégainé son arme. Il se préparait à bondir vers celle qui lui indiquerait que le passage était libre. Elles levèrent le bras en même temps pour frapper. Cette fois encore, l'une d'elles vainquit. L'autre, là-bas, vers la gauche, battit des bras avant de disparaître dans le vide.

Il courut sans perdre un instant vers l'entrée libérée et s'engouffra dans le nouvel escalier.

Le bâtiment était identique à chaque étage. C'était, là encore, la succession des rampes enchâssées dans la pierre millénaire, qui se coudaient à quatre-vingt-dix degrés en atteignant l'extrémité de la façade longée de bout en bout. L'escalier faisait exactement le tour de l'étage dont il épousait le périmètre : celui d'un carré parfait. Aucune meurtrière ne donnait de lumière, mais de la pierre suintait une humidité phosphorescente qui permettait de distinguer à quelques marches devant soi.

Et l'étage suivant apparut. Cette fois, il n'était plus question de rester en arrière. Gilmar devait passer lui-même à l'offensive. Il tira de l'étui son coagulateur, fit signe à celle qui l'accompagnait de partir vers la gauche et s'avança prudemment dans la direction de l'autre escalier.

S'il trouvait devant lui une guerrière ennemie, il n'aurait aucune difficulté à vaincre. Sinon...

Il tira dès qu'il l'aperçut. La jeune femme eut une rapide expression de surprise, puis elle bascula dans l'abîme. Un bref regard en arrière lui apprit qu'un même sort avait frappé sa dernière compagne. Il s'engouffra dans le nouveau cube.

Monter. Toujours monter. Combien d'étages lui avait dit Calther ? Gilmar Querzadac perdait la notion du temps et de l'escalade.

A l'étage suivant, sans réfléchir, il fonça vers la droite et eut la surprise de ne rencontrer personne.

Nouvel étage, nouvelle esplanade. Et toujours aucun adversaire. Une seule idée s'imposait à Gilmar : arriver le premier à la cime de la tour.

Grimpa-t-il plus vite qu'il ne l'escomptait ou Calther — l'hoplite — l'avait-il mal renseigné ? Toujours est-il qu'il fut sur la plate-forme terminale sans s'y être préparé. Il émergea par la trappe. Le dallage était inondé de la lumière trouble et sanguine déversée par la lune à présent au déclin. Au centre, la chambre de la princesse offrait un spectacle étourdissant.

Isolée par une paroi circulaire de cristal, elle étalait sous ses yeux un ameublement somptueux. Etendue sur une fourrure immaculée, Adalgénor reposait.

Elle était belle. Mieux, elle était irréelle, impossible à saisir, évanescente et sauvage.

Gilmar cherchait fébrilement dans sa mémoire une physionomie, une silhouette, un rêve même qui puissent approcher quelque peu la terrifiante féminité qu'il lui était donné de contempler avant le combat final. Vainement il explorait le souvenir des spectacles les plus affolants des meilleures planètes humaines. Mais nulle danseuse, aucune étoile, pas même les reines de beauté les plus célèbres, ne soutenait la comparaison. Au-delà de la beauté, voilà comment il se devait de qualifier Adalgénor.

Et puis un nom vint mourir sur ses lèvres. Puisé il ne savait où dans le plus secret de son subconscient, il s'imposait peu à peu pour devenir une évidence. Adalgénor n'était pas, ne pouvait pas être humaine et, partant, il eût été vain de chercher dans le monde de la Terre quelque femme qui puisse lui être opposée. Une *vana* ! Adalgénor était une vana. Il était arrivé sur Octane sans se douter qu'il atteignait là le monde d'origine des trop rares spécimens. Féminine, elle l'était un peu ; féline, elle l'était toute. Depuis les yeux largement fendus, aux cils agités par un souffle tranquille ; le nez palpitant semblant flairer sans trêve ; les mains aux doigts si longs posés négligemment sur la hanche pour finir au niveau de l'aine.

Pourtant, Querzadac ne put s'attarder sur cette vision. S'il voulait conserver la moindre chance, il devait, sans plus attendre, passer à l'offensive. Il ferma les yeux, les rouvrit, se fit violence pour détourner la tête.

Lorsque son champ de vision eut quitté la chambre nuptiale, il se sentit mieux. Comme dégagé d'une étreinte insupportable. Et il vit l'un de ses adversaires. Le suivant. Le troisième. Ils se trouvaient à égale distance les uns des autres, répartis tout autour de la pièce, sur la plate-forme.

D'où il se trouvait, Gilmar ne pouvait atteindre aucun des prétendants. Le mur circulaire de l'ultime demeure interdisait le tir. D'ailleurs, ainsi qu'il put s'en rendre compte, ils hésitaient tout autant que lui sur la conduite à suivre, d'une part à cause de la transparence des parois de la pièce qui leur permettait de s'épier mutuellement, d'autre part parce qu'ils portaient tous quatre des armes et une tenue identiques.

Gilmar Querzadac ne sut jamais lequel fit le premier pas. A moins qu'ils ne se soient décidés ensemble, à la seule vue de la princesse qui se redressait sur sa couche, comme pour s'inquiéter d'eux, sa nudité à peine voilée par une résille qui recouvrait son corps opalescent.

Il recula... *Ils* reculèrent.

En se rapprochant du bord de la tour — suffisamment — il devait être possible d'atteindre les deux adversaires les plus proches.

Il fit un autre pas en arrière.

A présent, il s'en fallait d'un rien que la ligne de tir soit tangente au mur de la chambre nuptiale. Il devait reculer. Encore. A peine. Et deux de ses ennemis disparaîtraient.

Il assura dans ses mains l'arme mortelle. Il devrait faire vite. Un mouvement rapide... appuyer sur la détente... pivoter légèrement et, aussi vite, atteindre le deuxième homme pour n'en pas être la victime. Mais il se sentait très fort, très sûr de lui. Sa ceinture de protection ne lui servirait à rien car — il l'avait bien vu — les *autres* étaient harnachés comme lui. Mais il serait le plus rapide.

Un dernier regard à la princesse qui ne paraissait pas se préoccuper de la scène. Dieu ! comme elle était belle... Trop belle !

Il recula encore... D'un rien...

... Mais il n'eut pas le temps de presser le bouton enchâssé dans la crosse.

Il tomba.

5

Octane est un monde étrange et indéfinissable, qui suit une révolution tourmentée autour d'un soleil jeune. Brûlé à son périhélie, glacé à son aphélie, il louvoie sans cesse au milieu de blocs sidéraux, exutoire d'anciennes novae. Une lune pour-

pre l'accompagne dans cette route incohérente en apparence, et sa lueur sinistre caresse la nuit des rochers trop aigus qui prennent des allures de glaives éclaboussés de sang. Et, quand les vents s'empoignent à partir des déserts, ils font curieusement chanter les massifs de cristal.

Quelque part, au flanc d'un pic, une épave se dissout en une masse informe sous l'action de l'oxydation foudroyante.

Sur l'autre versant dort Gilmar.

C'est là qu'il repose, blotti parmi les roches, sa longue chevelure agitée par la brise.

En face de lui, un à pic cristallin lui tient lieu de miroir pour l'éternité. Et, par le jeu de ses facettes, il y a trois reflets, et donc quatre Gilmar qui dorment en ce lieu.

On croirait qu'ils vont se lever ou bien qu'ils vont bondir...

Sur leurs lèvres persiste un ultime sourire, les restes d'un enchantement. Mais ils sont tombés de si haut... de si haut...

... Et une aiguille de pierre noire sort entre leurs épaules et les cloue à jamais en cette terre maudite.

POUL

ANDERSON

Une corde pour se pendre

La parution de cette nouvelle coïncide avec l'entrée au C.L.A. (réclamée depuis longtemps) de Poul Anderson, l'un des auteurs américains les plus populaires auprès des lecteurs de Fiction. *Il s'agit du volume intitulé* Agent de l'Empire Terrien, *qui rassemble la totalité des récits consacrés par Poul Anderson à son héros le capitaine Dominic Flandry, super-James Bond de l'ère galactique. A cette occasion, il n'est pas inutile de revenir en détail sur la personnalité de cet écrivain parfois décrié parce que mal compris.*

Poul Anderson, né en 1926, est trop jeune pour avoir été mobilisé lors de la deuxième guerre mondiale. Pourtant il n'est pas douteux qu'elle a pesé lourd dans la formation de sa personnalité.

D'abord il a grandi dans un univers divisé, où il fallait se battre pour survivre : aucune trace chez lui d'un idéal de paix et de sérénité comme chez Simak et d'autres grands anciens ; sa vision du monde est dramatique, déchirée, sans autre issue que la vigilance et le combat, tout comme chez ses contemporains Robert Sheckley et Philip K. Dick (tous deux nés en 1927), malgré les énormes différences qui les opposent par ailleurs.

La différence principale, c'est que Sheckley et Dick (avec bien d'autres) ont horreur de la guerre, alors que visiblement Anderson y a pris goût. On peut mettre ce penchant sur le compte des chaleurs de la jeunesse, des communiqués victorieux, des bandes dessinées bellicistes et de toute l'ambiance cocardière des années de guerre. Et certes la tendresse d'Anderson pour la guerre est parfaitement mythique : on trouverait peu de notations dans son œuvre sur la fatigue, la souffrance et la peur qu'il n'a pas connues, alors que ses guerres sont peuplées de défis insolents, de faits d'armes exécutés avec une aisance déconcertante, de colossales chopines vidées d'un trait et de magistrales claques flanquées avec entrain sur des luronnes aux larges fesses. Nul doute qu'il aurait changé d'avis sur les guerres s'il avait été assez grand pour les voir de près ; mais la deuxième guerre mondiale se termina avant ses dix-neuf ans et le Dumas père qui sommeillait en lui, frustré de son aventure, lui trouva un substitut dans le passé (il est l'auteur de nombreux romans historiques).

Son goût pour les Vikings date certainement de cette époque : il n'était que petit-fils d'émigrant scandinave et vivait dans un milieu familial déjà incorporé au célèbre melting pot, *malgré le prénom hérissé qui lui fut infligé à sa naissance ; simple prétexte à se rêver des ancêtres selon son cœur, non à courir à la recherche du temps perdu (car enfin, qu'a-t-il de commun avec Ibsen ? avec Strindberg ? ou, pour prendre un exemple plus récent, avec Ingmar Bergman ?). D'ailleurs le Pacifique de la deuxième guerre mondiale joue dans sa mythologie personnelle un rôle aussi grand (sinon plus) que les mers nordiques au temps des Vikings : témoin* Le peuple de la mer (Fiction *n*o 92).

Mais ce n'est pas lui rendre justice que de le limiter à ce matamore évanescent, toujours perdu dans des rêveries furieuses. De la condition de l'homme en guerre, un Dick retient la solitude et la peur, un Sheckley l'absurdité ; mais est-il certain que ces catégories soient absentes de l'œuvre d'Anderson ? En lisant la nouvelle ci-dessous, on verra un fou dangereux qui a toujours l'air de prendre des décisions rigoureusement logiques et qui n'est jamais en mal de justifications ; l'art d'Anderson ici ne se sépare de celui de Sheckley qu'en ce qu'il le laisse dire et attend la fin de la nouvelle pour le confondre. L'homme peut trouver son accomplissement en faisant la guerre, mais non en la voulant. La guerre est donc en un mal en soi ; simplement, elle est pour l'homme une occasion de mettre en œuvre ses plus hautes qualités.

Quelles sont donc les qualités les plus éminemment guerrières ? La discipline ? Certes non : les héros d'Anderson passent leur temps à désobéir et feraient de bien mauvais soldats. L'esprit d'initiative,

le goût du risque, la bravoure? Oui, mais avec une importante réserve: tous les personnages d'Anderson sont braves, ceux qu'il aime comme ceux qu'il n'aime pas; et bien peu hésitent à prendre des initiatives, même parmi les pires. Une corde pour se pendre, *après bien d'autres nouvelles, prouve qu'à ses yeux la qualité suprême est en fait l'intelligence; si le héros finit par gagner la partie, c'est parce qu'il est le seul à avoir su tenir compte de tout. La guerre (comme n'importe quelle situation historique) se présente un peu comme un jeu d'échecs où la plus grande partie de l'échiquier serait cachée aux joueurs, où l'adversaire aurait le droit de jouer un nombre illimité de coups à la file et où même des tierces personnes auraient le droit de poser des pièces sur l'échiquier quand elles veulent; dans cette situation affolante, il n'y a rien d'autre à faire qu'à jouer très vite et, si possible, bien. Au jeu de l'histoire, seuls les plus intelligents peuvent gagner.*

La pierre de touche, à ce stade, c'est l'intelligence de l'auteur lui-même. Nombre de savants fous du cinéma nous indisposent parce qu'ils sont aussi bêtes que leurs scénaristes. Mais, pour Anderson, il n'y a pas de problème: de ses études de physique à l'université de Minnesota, il a gardé une sûreté de raisonnement qui n'a d'égale que son extraordinaire aptitude à inventer, à partir d'une seule donnée, les conséquences les plus inattendues. En bref, il construit un modèle et s'amuse ensuite à en faire évoluer toutes les variables l'une après l'autre, ou ensemble. Pour réussir à ce jeu (le jeu de base de la science-fiction), il faut une intelligence d'ordinateur et, de préférence, une solide culture sociologique: Poul Anderson a l'une et l'autre.

Il n'est pas possible de comprendre aussi bien la guerre sans s'être demandé à quoi elle servait. La deuxième guerre mondiale a plongé les écrivains américains — et en particulier les écrivains de SF — dans une période de réflexions en chaîne qui est encore loin d'être terminée. En schématisant fortement, on pourrait dire qu'il s'est trouvé parmi eux deux écoles: celle pour laquelle le gagnant est toujours le mieux préparé (c'est le point de vue le plus typiquement américain aux yeux de beaucoup de Français, et aussi de certains Américains dégoûtés de l'Amérique, tels que Bradbury et Dick) et celle pour laquelle le gagnant est toujours celui qui a moralement raison. On pourrait croire que ce dernier point de vue émane de chrétiens convaincus; pas toujours: beaucoup d'auteurs de SF restent marqués par la vieille idée anglo-saxonne que l'ambition, la tyrannie et la démesure sont déraisonnables en soi et rendent déraisonnables ceux qui s'y abandonnent; au contraire, le juste est forcément intelligent (intelligent parce que juste et juste parce que intelligent) et peut gagner, à la limite, sans s'être préparé à la guerre, comme les non-A de van Vogt et les patrouilleurs d'Anderson. Dommage qu'Anderson n'ait pas été jusqu'au bout de ses idées et n'ait pas désapprouvé la guerre du Vietnam (Fiction *n°* 175)*: si son point de vue est le bon, et surtout si les hommes sont aussi malins qu'il les voit, les Américains pouvaient pratiquement gagner sans intervenir, dans une situation historique très voisine de celle de sa nouvelle.*

J.G.

HURULTA, l'Arkazhik d'Unzuvan, était physiquement conforme à sa propre personnalité. C'était un magnifique spécimen du genre masculin ulugani : deux mètres et demi de haut, et si large qu'il paraissait plus petit ; l'humain aux cheveux roux debout devant lui avait l'air d'un nain. La robe d'Hurulta hurlait de couleurs barbares, comme s'il se fût drapé de feu et d'arcs-en-ciel, et le volume de sa parole faisait tinter et chanter en sourdine les ornements de cristal de la salle d'audience. Mais les mots étaient fermes, durs, d'une extrême froideur.

— « Notre volonté est inébranlable sur ce point, » dit-il d'un ton sec. « Si la Ligue en fait un cas de guerre, eh bien, tant pis pour la Ligue. »

Wing Alak, de Sol III, appartenant à la Patrouille de la Ligue Galactique, leva les yeux sur le visage glabre et bleu et risqua un sourire avenant. Les Uluganis étaient des humanoïdes selon plusieurs éléments de classification... six doigts par main, des pieds préhensiles, des oreilles pointues. Le reste n'avait que peu d'importance en comparaison de la diversité fantastique des formes intelligentes de vie que regroupaient les compatriotes d'Alak. Cette race paraissait primitive — petite tête, arcades sourcilières proéminentes, nez épaté, mâchoire prognathe — mais, au fond, elle était tout aussi astucieuse que toute autre espèce connue.

Trop astucieuse !

— « Ce serait souligner l'évidence, Excellence, » dit Alak, « que de vous signaler que l'Empire d'Unzuvan ne compte qu'un seul système planétaire, dans lequel seule Ulugan est habitable, alors que la Ligue Galactique couvre un bon million d'étoiles. On ne saurait l'avoir omis dans les calculs. Mais je dois avouer que dans ces circonstances je suis intrigué ; peut-être Votre Excellence condescendrait-elle à m'éclairer quant à son opinion sur cette disproportion. »

Hurulta renifla, découvrant une formidable dentition. Durant les années où Alak, représentant principal de la Ligue et de sa Patrouille, avait visité Ulugan — à intervalles irréguliers — et notamment au cours des mois écoulés de tension croissante pendant lesquels Alak avait séjourné sur la planète en permanence, Hurulta en était venu à considérer le Solaire comme un maladroit, un faible, un bavard et un pédant. Son énorme poing bleu s'abattit dans la paume de son autre main et il esquissa un sourire de mépris.

— « Ne jouons pas avec les mots,» dit-il. « La plus voisine frontière de la Ligue est à peu près d'un millier d'années-lumière de

distance, ce qui étend au-delà du ridicule la longueur de vos lignes de communication au cas où vous attaqueriez. De plus, en dépit de la distance, nous avons depuis des années nos propres agents sur votre territoire. Nous savons que la nature des peuples de la Ligue est... eh bien, ne disons pas décadente, soyons aimables et disons pacifique. Elle ne réagirait pas favorablement devant un conflit qui ne saurait lui apporter que des dépenses et des peines. De plus, la Patrouille est une force minime, conçue uniquement pour maintenir l'ordre dans les limites mêmes de la Ligue. Une police, quoi ! Alors que nous avons construit une machine de *guerre.* »

Il haussa ses épaules massives. « Pourquoi poursuivre ? » grommela-t-il. « Notre seule intention est de réclamer les droits naturels d'Ulugan. Vous suivez votre chemin, nous suivrons le nôtre. Nous ne souhaitons pas vous combattre, mais nous ne nous sentons pas tenus de respecter les règles morales d'une civilisation fondamentalement différente. Au mieux, vous seriez pour nous une gêne, si vous vous mettiez en travers ; et si cette gêne devenait trop sensible, nous n'aurions pas peur d'entreprendre une guerre de mille ans pour l'éliminer. Nous sommes une race guerrière, vous pas ; voilà notre différence essentielle, et de simples statistiques n'y changeront rien. »

Il s'assit derrière son bureau et se mit à tripoter d'un air absent une dague incrustée de pierres. Sa voix devint lointaine, détachée. « Vous pouvez porter à la connaissance de votre gouvernement qu'Ulugan commence déjà à occuper Tukatan ainsi que les autres planètes de son système. C'est tout. Vous pouvez vous retirer. »

Renvoyer ainsi un ambassadeur équivalait à un soufflet. Alak dut faire effort pour retrouver son calme. Puis son visage maigre et long redevint impassible, son ton onctueux.

— « Qu'il en soit selon les vœux de Votre Excellence. Bonjour. »

Il s'inclina et quitta la magnifique salle.

La scène : un bureau des étages supérieurs du bâtiment des Renseignements de la Patrouille de la Ligue — Secteur Solaire — à Britn, sur Terre. Une pièce peu meublée, quelques fauteuils, une table, le tableau de commande aux multiples boutons d'un roboclasseur. Un mur transparent découvre un paisible paysage de collines onduleuses et boisées, quelques demeures privées, au loin

la masse d'une usine d'alimentation. Au-dessus, le ciel est rempli de nuages blancs et de soleil, par instants ponctué de l'éclat métallique d'un aéronef. L'endroit paraît à une incroyable distance du monde perturbé de la politique galactique.

Les personnages : Myrn Kaltro, chef de secteur, un homme de haute taille aux cheveux gris, vêtu de la petite tenue iridescente d'officier humain de la Patrouille. Jorel Meinz, directeur sociotechnique du Système Solaire, petit, les cheveux foncés, l'air tendu, vêtu selon la tradition d'or et d'écarlate. Wing Alak, agent détaché, assez élégant pour porter des vêtements civils à la mode la plus avancée, simplement gris et bleus. Il est vrai qu'il est resté loin de son monde depuis de nombreuses années.

La toile de fond : dans une civilisation groupant près d'un million de races intelligentes distinctes, dotées pour la plupart de gouvernements indépendants, une civilisation qui s'étend un peu plus chaque jour, il est impossible même à un administrateur bien informé de suivre tous les événements importants. Jorel Meinz n'a pour ainsi dire jamais entendu prononcer le nom « Ulugan » avant ce jour ; et voici qu'on lui demande d'autoriser une action qui pourrait transformer toute l'histoire de la Galaxie.

Il prit maladroitement un cigare et inspira pour l'allumer. Son débit était vif, haché, dur. « Qu'est-ce que Sol vient voir là-dedans ? La question relève du Conseil Général de la Ligue. »

— « Qui ne se réunira plus avant deux ans, » dit Kaltro. « Comme le sait très bien notre ami Hurulta. Il faudrait six mois rien que pour rassembler le *quorum* voulu pour une assemblée d'urgence. Oh ! ils ont bien choisi leur moment, les Uluganis ! »

— « En tout cas le haut commandement de la Patrouille dispose d'une large initiative, » observa Meinz en grimaçant. « Trop large. Je ne vous cache pas que je n'ai pas apprécié tous les comptes rendus qui me sont parvenus sur vos activités. Cependant, dans le cas présent... »

— « Le haut commandement est prêt à agir, » déclara Kaltro. « J'ai prévenu tous nos membres. Néanmoins, la situation reste sans précédent. La Patrouille a été créée pour faire régner la paix dans la Ligue. Il n'a jamais été question de tractations avec une puissance extérieure. Si nous prenons des mesures hostiles vis-à-vis d'Ulugan, nous serons légalement en terrain mouvant, et le jour des comptes à rendre pourrait bien arriver avec des séquel-

les douloureuses. Nombre de politiciens d'ici sont impatients de s'en prendre à la Patrouille, de faire adopter des modifications statuaires pour en réduire le champ d'activité... S'ils arrivent à persuader suffisamment d'êtres que ladite Patrouille est devenue un instrument anarchique capable de déclencher des guerres de sa propre initiative, ils risquent de réussir. »

— « Je vois. Mais qu'y puis-je ? »

— « Votre influence peut amener le Parlement Solaire à autoriser la Patrouille à agir contre Ulugan. En fait, Sol déclarera : « En ce qui nous concerne, la Patrouille se voit conférer des pouvoirs extraordinaires qu'elle peut appliquer sans délai. » A la suite de quoi nous nous chargerons du reste. »

— « Mais un seul système ne peut décréter cela ! La Patrouille appartient à toute la Ligue ! »

— « Je vous en prie ! » dit Kaltro, souriant, levant haut ses épais sourcils grisonnants, ce qui lui plissait tout le visage comme un tissu brun craquelé. « Vous êtes un praticien, un mécanicien de la politique. Vous savez et moi aussi que Sol est toujours le système-chef de la Ligue. S'il nous appuie, un assez grand nombre d'autres planètes suivront le mouvement pour assurer notre position quand la question sera soulevée devant le prochain Conseil. Du point de vue pratique, ce sera l'approbation a posteriori de ce que nous aurons déjà fait, mais cela suffira. Il le faudra bien ! »

— « Dans ce cas... » Meinz roulait son cigare entre ses doigts, le front soucieux. « Dans ce cas, d'accord, je saisis votre point de vue. Mais vous n'avez pas encore compris le mien. *Pourquoi* devrais-je vous aider à déclencher l'action contre Ulugan ? »

Il leva la main. « Non, attendez, que je termine. Si je comprends bien, Ulugan est un empire renfermant un système unique à un millier d'années-lumière en dehors de nos limites territoriales. Il désire s'incorporer un second système. Les indigènes de ce dernier soulèvent bien sûr des objections et font appel à notre aide... mais je suis certain que notre Patrouille de la Ligue, avec tous ses durs à cuire, est la dernière organisation dans l'univers qui s'intéresserait à une croisade pour une noble cause. Les opérations nécessaires pour écraser Ulugan seraient terriblement onéreuses. Les seules difficultés logistiques en feraient une entreprise de plusieurs années... même si nous devions réussir, ce qui n'est nullement sûr. Les Uluganis pourraient sans aucun doute

— et ils ne s'en priveraient pas — exercer des représailles par des raids sur notre territoire, peut-être même les pousser jusqu'à Sol. Après tout, l'espace interstellaire est tellement immense qu'il est absolument impossible d'y organiser un blocus ou une ligne de défense. Et vous savez les horreurs et les destructions qu'un raid peut entraîner, avec la puissance des armes modernes.

» La Ligue n'est ni une nation, ni un empire, ni une alliance. Elle a été constituée pour arbitrer les différends interstellaires et prévenir tout conflit futur. Les autres fonctions dont elle s'acquitte sont assez secondaires ; et ses systèmes sont, sur les plans politique et commercial, si mal unis qu'elle ne pourrait jamais se transformer en un vrai gouvernement fédéral. Bref, elle est absolument incapable de fournir un effort de guerre concerté. Si Ulugan est aussi décidé que le dit l'agent Alak, ce système pourrait être en mesure d'amener la Ligue à composer, même s'il ne s'agit que d'une seule planète contre un million d'autres. La Ligue risque de juger que le jeu ne vaut pas la chandelle, voyez-vous. Et le ressentiment causé par sa participation à une guerre dont quatre-vingt-dix pour cent de ses citoyens n'auraient jamais entendu parler avant que la mort leur pleuve du ciel sur la tête... un tel ressentiment pourrait briser la Ligue elle-même ! »

Il remit son cigare entre ses lèvres et souffla un gros nuage de fumée. « En résumé, messieurs, » acheva-t-il, « si vous souhaitez que j'appuie votre projet, vous devrez m'en fournir une raison bien fondée. »

Kaltro fit un clin d'œil à Wing Alak. L'agent acquiesça d'un signe de tête. Il alluma une cigarette. Puis il parla.

— « Permettez-moi de procéder à une petite récapitulation, monsieur le directeur. Ulugan est une planète métallique dense, dépendant d'un soleil nain rouge. Elle est terrestroïde, ce qui signifie qu'un humain peut y vivre, mais pas très à l'aise... une fois et demie la gravité de la Terre, pression atmosphérique élevée, du froid et des tempêtes. Les indigènes sont une espèce très douée, mais turbulente, pas très polie ni honnête, trop prête à suivre aveuglément son chef. Naturellement, ces traits sont d'ordre plutôt culturel que génétique, mais ils sont trop bien implantés à présent. L'histoire d'Ulugan est faite de guerres internationales d'importance sans cesse croissante, qui ont favorisé un progrès rapide de la technologie mais épuisé les ressources naturelles de

la planète. Bref, une histoire qui ne diffère pas tellement de la nôtre avant l'Unification ; mais ils n'ont jamais encore élaboré une véritable technologie psychologique, aussi leur société recèle-t-elle encore de nombreux archaïsmes.

» Il y a environ deux siècles qu'ils ont inventé un moyen de propulsion aux vitesses supérieures à la lumière et qu'ils ont commencé à explorer — et à exploiter sans pitié — les étoiles les plus voisines. Ils avaient encore des nations à cette époque et les querelles au sujet du partage des dépouilles ont conduit à une guerre internationale impitoyable. Une des nations, Unzuvan, a fini par conquérir toutes les autres et par les regrouper en un empire raciste. Cela remonte à une trentaine d'années environ. Peu après, un groupe d'exploration à grande distance, envoyé par la Ligue pour étudier les poussières d'étoiles proches du centre de la Galaxie, découvrait ce monde par hasard. Naturellement, bien que ces populations soient très éloignées de notre territoire intégré, elles ont été invitées à se joindre à nous, comme toutes les races de civilisation élevée et adaptable, dont jusqu'à présent aucune n'avait refusé. Les Uluganis, eux, ont refusé. Et tout à fait grossièrement, disant qu'ils étaient parfaitement capables d'obtenir par eux-mêmes ce que nous avions à leur offrir, et du diable s'ils allaient abandonner un atome de leur souveraineté. »

— « Hum... dans ce cas, c'est une civilisation paranoïde, » dit Meinz.

— « C'est évident. Alors la Ligue... ou plutôt son émanation, la Patrouille, a fait ce qu'elle a pu. Elle a envoyé des ambassades, des missions culturelles et ainsi de suite, dans l'espoir de les convertir peu à peu. C'est moi qui en étais plus ou moins chargé durant les quinze dernières années, mais je ne pouvais bien sûr m'y rendre que de temps à autre. Trop de choses différentes à faire. De toute façon, nous n'avons pas réussi... sauf... » Alak ébaucha un sourire « Eh bien, nous avons un service de renseignements efficace. »

— « Vous voulez dire d'espionnage ? » fit Meinz, impatienté.

— « Mais non, jamais ! Nous ne nous intéressions pas trop aux détails militaires et politiques d'Ulugan, » poursuivit l'agent, d'un ton énigmatique. « Nous nous occupions surtout des étoiles voisines. Personne ne peut objecter à l'examen scientifique de planètes primitives, n'est-ce pas ?

» Je vous ferai remettre notre dossier complet sur la sociodynamique d'Ulugan, mais la situation est relativement simple. Il

y a un empereur héréditaire et une aristocratie militaire qui dominent une classe inférieure de paysans et d'ouvriers. L'aristocratie marche la main dans la main avec les gros intérêts commerciaux... une sorte de capitalisme monopoliste, contrôlé en partie par l'Etat, mais contrôlant aussi l'Etat en partie. Non, ce n'est pas une bonne définition. Disons que les trusts industriels et la caste militaire réunis constituent l'Etat. A toutes fins utiles, le pouvoir suprême est aux mains de l'Arkazhik, une sorte de premier ministre nanti en outre du portefeuille de la Guerre. Pour le moment, c'est un certain Hurulta, un être doué, agressif, ambitieux, qui caresse des rêves de gloire.

» Bon. Ulugan, sous la conduite d'Hurulta, désire se conquérir un empire. Plus exactement, ils ont l'intention de s'annexer Tukatan, une planète fertile à la population arriérée. En fait, à présent, vu le temps qu'il m'a fallu pour rentrer ici, ils ont déjà dû commencer. Mais vous savez qu'ils ne s'en tiendront pas là. »

— « Non, j'imagine, » dit Meinz après un silence. Il reprit d'un ton plus animé : « Mais en définitive, en quoi cela nous concerne-t-il ? Un millier d'années-lumière de distance... »

— « Ce millier d'années-lumière se comprime, » dit Kaltro. « Le territoire de la Ligue s'étend grâce à l'exploration, à la colonisation, à l'adhésion de nouveaux systèmes. L'empire ulugani s'étendra aussi, dans notre direction. Nos analystes estiment que dans deux cents ans au plus nous serons en contact. Vous n'ignorez pas qu'une civilisation interstellaire ne doit pas se contenter de l'ampleur dans l'espace, elle doit aussi se développer dans le temps. Nous devons prévoir. »

— « Hum-hum, » marmonna Meinz en se frottant le menton.

— « A mon avis, si nous ne bloquons pas Ulugan dès maintenant, nous ne disposerons même pas de ces deux siècles, » dit Alak. « Ils cherchent la bagarre. Une vraie guerre donnerait plus de cohésion à leur empire encore jeune que toute autre circonstance. »

Meinz approuva de la tête. « Constatation valable. Mais êtes-vous en mesure de les bloquer ? Le tenter et ensuite échouer serait... catastrophique. »

— « Nous ne pouvons qu'en faire l'essai, » dit Kaltro avec gravité. « Je ne vous cache pas que la situation est pour le moins précaire. Mais je ne vois pas comment nous nous permettrions de ne pas bouger. »

— « Pourtant... la guerre... » Meinz fit la grimace comme s'il avait un mauvais goût dans la bouche. « La ruine de planètes entières, le massacre d'un milliard de civils innocents juste pour frapper quelques meneurs... un héritage de haine. Les effets de corruption de la victoire sur les prétendus vainqueurs... La Patrouille a toujours eu pour mission de prévenir la guerre. Si jamais elle en déclenchait une... »

— « Notre intention est de bloquer Ulugan sans déclencher de conflit, » intervint Kaltro.

— « Comment cela ? »

— « Je ne saurais vous le dire. Nous avons droit à nos petits secrets. »

— « Et si votre provocation les amenait à nous déclarer cette guerre ? »

Alak haussa les épaules. « C'est un risque que nous sommes dans l'obligation d'accepter. »

— « Je vous avertis que, si vous nous attirez des difficultés sérieuses, le Conseil s'en prendra à vous individuellement, » lança Meinz.

Ce à quoi ne répondit aucun des Patrouilleurs.

L'administrateur partit aussitôt. Il emportait un épais dossier de calculs sociodynamiques ; il n'avait pas fait de promesses bien définies. Mais Kaltro déclara sérieusement à son agent : « Il sera d'accord. »

— « Cela vaudra mieux, » opina Alak. « Je vous le répète, la situation est pire que je ne puis la décrire. Il faut être sur cette planète pour *sentir* la haine grandir et monter la tension. C'est comme... euh... si on se sentait englué. On éprouve le besoin d'aller se laver. »

— « Pouvez-vous vous charger de l'opération ? Il faudra que je reste ici pour tenir en haleine les citoyens indignés. »

— « J'essaierai toujours, » dit Alak, avec un morne sourire.

— « Ecoutez, Wing, » reprit Kaltro. « Le cas est sans précédent, je le sais. Nous agissons en dehors de la Ligue et vous pourriez vous croire libre, en cas de crise violente, de violer la Directive Suprême. N'en faites rien. »

— « D'accord, » convint Alak. « Tout Patrouilleur qui enfreint cette Directive a droit... au lavage total du cerveau, avec suppression de la mémoire et renvoi des services. Ni prétextes ni mê-

me raisons valables. On la respectera cette fois également. Même si cela nous fait perdre la guerre. »

Il s'en alla au bout d'un moment pour s'attaquer à la montagne de paperasserie qui constitue l'essence de toute mission de grande envergure. Non pas tant les tracasseries administratives que le détail indispensable de l'opération, et tout cela sans rien d'héroïque. Pas de héros à bottes vernies, d'astronefs grondant et crachant le feu.

D'ailleurs la Patrouille de la Ligue dédaignait plutôt ces méthodes. Ceux qui désirent mettre fin à la guerre ne sauraient y recourir eux-mêmes, sinon les injustices, les massacres et les pertes qui en résultent provoqueraient une haine qui finirait par les anéantir eux-mêmes. La Patrouille entretenait avec soin une réputation totalement injustifiée d'ennemi impitoyable, elle rédigeait des communiqués de presse sur ses combats et elle entretenait une quantité de vaisseaux de guerre impressionnants. Lorsque la douce raison ne suffisait pas à faire respecter l'arbitrage de la Ligue, la Patrouille recourait au bluff ; s'il échouait encore, elle passait à la concussion, au chantage, elle fomentait des révolutions, tous les moyens lui étaient bons. Mais toujours et à jamais elle appliquait la Directive Suprême, qui était le mieux gardé de ses propres secrets.

En aucune circonstance, et quoi qu'il advienne, la Patrouille ou ses membres ne tueront un être intelligent.

Un millier de vaisseaux de guerre sillonnaient la nuit interstellaire. Devant allaient les éclaireurs, sur les flancs évoluaient les croiseurs, au centre se groupaient avec majesté les cuirassés monstrueux dont un seul aurait suffi à éliminer toute vie d'une planète de dimensions moyennes. Ces astronefs convoyaient un autre millier de bâtiments non combattants : transports, ravitailleurs, ateliers volants. Derrière s'étalaient les étoiles de la Ligue, perdues dans la froide clarté des constellations ; devant, c'étaient les soleils grandissants de l'amas peu fourni où nichait Ulugan.

La force d'intervention repéra une certaine étoile qu'elle cherchait, une naine jaune à une dizaine d'années-lumière de Tumu — qui veut simplement dire « soleil » en unzuvani — et se mit en orbite autour de la seconde planète enveloppée de vapeurs. Les escorteurs descendirent dans l'atmosphère en balayant les brouillards et les pluies chaudes et épaisses de rayons infrarouges pour

tenter d'y voir. Les sondes géosoniques fouillèrent un millier de kilomètres carrés de marécages, de jungle et d'océan dépourvu de marées avant de pouvoir signaler une surface stable. Alors les grands vaisseaux-ateliers entreprirent de se poser.

Wing Alak, au crépuscule phosphorescent du sixième jour, contemplait les travaux qui s'effectuaient autour de lui. Les lance-flammes atomiques avaient repoussé la jungle, laissant une cicatrice rouge sang. Maintenant, dans l'éclat blanc des projecteurs, les robochenilles allaient lourdement de long en large, pour établir les fondations d'un terrain d'atterrissage. Dans la pénombre et les âcres brumes, Alak ne distinguait même pas les casernes préfabriquées abritant ses ouvriers.

La planète était habitable pour les humains... mais de justesse. Les vêtements d'Alak, chargés d'humidité, lui collaient au corps, ce qui lui arrachait des jurons épuisés et lui faisait déplorer que l'excès d'humidité l'empêche de transpirer. Le mince et incessant bourdonnement de l'assainisseur accroché à son cou pour détruire les moisissures et bactéries suspendues dans l'air et qui, non filtrées, l'eussent tué en un instant, commençait à lui faire perdre la tête. *Dire que j'aurais pu devenir technicien de l'alimentation dans une usine de ma propre planète !* songeait-il.

Les Patrouilleurs sarrushiens, couverts d'écailles, avec des tentacules en guise de membres, qui constituaient la majeure partie de son équipe, pataugeaient avec plaisir dans la boue. Ce trou infernal était presque comme leur propre monde. Pas tout à fait... il y avait quelques animaux dangereux dans le secteur et on les entendait frapper du pied et rugir dans les brouillards porteurs de fièvres. En outre une espèce étrange d'arbre, qui lançait des épines empoisonnées, lui avait déjà tué deux ouvriers.

Ces stupides Uluganis ne comprendront-ils donc jamais ?

Ce ne fut pas une coïncidence que le message lui arrive juste à ce moment, car Alak n'avait guère eu d'autres pensées depuis qu'il avait posé le pied sur le sol. Le maigre Karkarien au visage orné d'un bec qui était son premier assistant vint de l'abri des transmissions et le salua, maladroit dans le scaphandre spatial qui lui était nécessaire dans cette atmosphère. Son micro émit d'un ton morne : « Appel en sous-espace, chef. De Tumu. »

— « Ah ! bon. » Alak était trop épuisé pour parler. Mais il suivit la haute silhouette métallique dans un sursaut d'énergie. Il se mit à pleuvoir et il était trempé en arrivant à la cabane. Alak

n'offrait pas un spectacle très digne aux yeux de l'Ulugani qui s'encadrait sur l'écran.

Il s'assit et passa les doigts dans ses cheveux roux. Cette figure... Mais oui, bon sang ! C'était le général Sevulan, de l'état-major personnel d'Hurulta ; il l'avait rencontré plusieurs fois. Rassemblant tout son entrain, il lança : « Salut ! » ce qui, en soi, était déjà une insulte.

— « Etes-vous chargé de cette expédition ? » aboya Sevulan.

— « Plus ou moins, » dit Alak.

— « J'exige une explication officielle, immédiatement, » fit l'Ulugani. « Un de nos patrouilleurs a observé des radiations et a enquêté. Vous lui avez tiré dessus, mais il vous a échappé... »

— « Vraiment dommage, » avoua Alak, bien que le tir eût été mal dirigé sur son ordre exprès.

— « Cela constitue un acte de guerre, » ragea Sevulan.

— « Pas du tout, » rétorqua Alak. « Ceci est une réserve militaire. Votre éclaireur l'a sondée malgré les ordres de s'arrêter qui lui ont été transmis par radio. »

— « Mais vous êtes en train d'établir une base militaire... Sur Garvish II ! »

— « Exact. Et alors ? »

— « Garvish est... »

— « ... territoire sans propriétaire, » coupa froidement Alak. « Si Ulugan peut occuper Tukatan contre la volonté de ses habitants, la Ligue a certainement le droit d'annexer une planète inhabitée. »

— « Vous êtes à moins de dix années-lumière de Tumu. Mon gouvernement est dans l'obligation de considérer ceci comme un acte inamical. »

— « Eh bien, c'est que votre gouvernement ne se montre pas tellement amical envers nous, vous savez. Ce sont de simples précautions que nous prenons. »

— « Ceci est un ultimatum, » déclara Sevulan. « Si la radio portait à cette distance dans le subespace, nous appellerions directement le secrétariat de la Ligue pour le lui remettre. Dans les circonstances, c'est à vous que je le communique. Si vous n'évacuez pas Garvish sans délai, Ulugan considérera votre ingérence comme une cause de guerre. »

— « Ecoutez... » commença Alak.

— « Une force de frappe est en route pour vous obliger à

évacuer, si vous ne consentez pas à partir en paix. Vous avez le choix. »

La faiblesse se trahit brièvement sur les traits pourtant bien entraînés d'Alak. « Je... En réalité, on ne m'a pas confié de telles responsabilités, » dit-il lentement. « Il faut m'accorder le temps de me mettre en liaison avec mon gouvernement... »

— « Non ! »

— « Eh bien... »

— « Je vous ai transmis mon message ! » coupa Sevulan.

L'écran s'éteignit. Alak se leva, serra son assistant dans ses bras et se mit à danser à travers la baraque.

L'Arkazhik Hurulta se penchait sur son bureau comme s'il allait se précipiter sur Sevulan. Puis, peu à peu, ses gros poings se desserrèrent, et il se rassit.

— « Ils étaient partis, dites-vous ? » répéta-t-il.

— « Oui, Seigneur, » répondit le général. « Quand notre force de frappe a débarqué, la planète — et même tout le système — était abandonnée. Il est évident qu'ils ont pris peur en se rendant compte que nous étions décidés. »

— « Mais *où* sont-ils partis ? »

Sevulan se permit de hausser les épaules. « Une année-lumière, c'est trop vaste pour l'imagination, » dit-il. « Ils peuvent se trouver n'importe où, Seigneur. Mais je parierais qu'ils regagnent leurs quartiers, la queue entre les jambes. »

— « Quand même... abandonner une base qui dès le départ a dû leur coûter des frais et des efforts énormes... »

— « Oui, Seigneur, et c'était étonnant ce qu'ils avaient progressé. Ils ont dû employer comme ouvriers une forme de vie adaptée à Garvish II. Ils possèdent en fait cet avantage : parmi leurs citoyens, ils ont toujours la possibilité de trouver une race qui soit à l'aise sur un monde quelconque. » Sevulan sourit. « Je propose, Seigneur, que nous achevions la base nous-mêmes pour l'utiliser, puisqu'ils ont poussé l'obligeance jusqu'à nous épargner le plus dur du travail. »

Hurulta caressa son menton massif. « Nous n'avons pas le choix, » fit-il d'un ton sec. « Si nous n'occupons pas ce système, ils pourront y revenir n'importe quand... et il est dangereusement proche du nôtre. Et, comme vous le dites, leurs travailleurs y sont plus à l'aise que les nôtres. » Il marmonna une imprécation.

« C'est embêtant. Nous avons besoin de la plupart de nos forces pour terminer la conquête de Tukatan à bref délai et en bon ordre. Mais il n'y a pas d'autre solution. »

— « Nous devions prendre Garvish un jour ou l'autre, Seigneur, » rappela Sevulan, d'un ton respectueux.

— « Oui, oui, bien sûr. S'emparer de tout l'amas... et après cela, qui sait de quoi encore ? Pourtant... » De nature positive, Hurulta chassa ses propres soucis. « Vous l'avez compris, ceci va nous épargner du temps et de l'argent, à plus ou moins longue échéance. »

— « Je... »

Sevulan fut interrompu par le bourdonnement du télécran officiel. Hurulta l'activa. « Oui ? » grogna-t-il.

— « Général Ulanho au rapport. Service Central de Renseignements, Seigneur. »

— « Je sais qui vous êtes. Alors ? »

— « Un éclaireur vient de rentrer, Seigneur. La Patrouille est sur Shang V. Il semble qu'ils construisent une nouvelle base. »

— « Shang V... »

— « Douze virgule trois années-lumière d'ici, Seigneur. »

— « Je le sais ! Attendez ! » Hurulta éteignit.

Quand il pivota vers Sevulan, il le fit avec la violence d'une dynamo géante.

« Quel genre de planète est Shang V ? » gronda-t-il.

— « Elle est peu connue, Seigneur, » balbutia l'officier. « Un vaste monde, si je me souviens bien. Deux fois notre gravité, une atmosphère à dominance d'hydrogène... des tempêtes d'une brutalité sans égale, des soulèvements volcaniques, une planète d'enfer ! Je ne comprends pas qu'ils osent... »

— « Ils doivent compter sur l'effet de leur audace et rien de plus ! » aboya Hurulta. « Eh bien, ils ne s'en tireront pas ainsi ! Pas d'ultimatum, cette fois... aucun message d'aucune nature. Vous allez me mettre debout une force de frappe pour y partir tout de suite et me les désintégrer ! »

L'Arkazhik était de méchante humeur et ses subordonnés cherchaient à se rendre invisibles à son passage. D'ailleurs toute la planète était nerveuse et de mauvaise humeur. Les opérations sur Garvish et Shang avaient été — et étaient encore — des entreprises désordonnées et onéreuses qui avaient totalement bouleversé le calendrier d'occupation de Tukatan. Que la flotte de la

Patrouille se fût déjà retirée quand les Uluganis étaient arrivés sur Shang, leur évitant ainsi la bataille, n'était qu'une mince consolation, car cela signifiait que l'ennemi était encore libre de frapper n'importe où, à tout moment, surgissant des espaces infinis pour porter la mort et la ruine. Cela nécessitait un système compliqué de détection autour de Tumu, et par conséquent l'immobilisation de centaines de milliers de spationautes entraînés ; cela impliquait toutes les difficultés de la défense passive, des écrans de force au-dessus de toutes les villes, le ralentissement des transports, l'instruction contre les raids aériens, l'espionnite, l'inquiétude des petites gens qui étaient au bord de la panique. Cela signifiait aussi qu'il fallait placer une garnison dans le système improductif de Shang, de crainte que la Patrouille n'y revienne. Cela annonçait des frottements, des retards, des frais, et il en était déjà résulté une réunion tumultueuse du Cabinet où Hurulta avait dû faire appel à toute sa personnalité pour dominer les membres mécontents.

Il entra dans la cabine d'un conduit à gravité qui, de nombreux étages plus bas, le déposa devant un couloir creusé dans le roc sous le Capitole. Il s'y engagea, suivi de ses gardes dont les bottes éveillaient des échos rythmés, et se rendit jusqu'à une certaine porte. Il entra. Un colonel des Renseignements était assis parmi ses instruments. Le colonel s'inclina bien bas. Le petit être tassé dans un fauteuil se tassa plus encore.

— « De quelle planète provient cette créature ? » gronda Hurulta. « Personne ne me l'a dit. »

Le petit être parla d'une voix flûtée sans parvenir à dissimuler sa terreur. C'était une chose verdâtre, maigre, avec quatre bras et une tête aux yeux saillants qui paraissait trop grosse pour son corps. « S'il vous plaît, Seigneur, je suis de... »

— « Je ne te demande rien ! » aboya Hurulta, furieux. La tête démesurée bascula sur le cou mince et le prisonnier se mit à pleurer. « Alors ? »

— « Il est d'Aldébaran VIII, Seigneur, » dit le colonel. « Une planète de la Ligue. Il s'appelle Goln ; c'est un commerçant qui opère dans ce secteur depuis des années. Nous l'avons appréhendé ainsi que tous les autres étrangers, selon vos instructions, Seigneur, il y a deux jours de cela. Il n'a pas été nécessaire de recourir à des moyens de pression... Sous l'empire de la panique, il s'est soumis aux méthodes usuelles de découverte de la vérité. Il a avoué être un agent de la Patrouille. »

— « On m'en avait informé, » grommela Hurulta. « Et après ? En quoi cela devrait-il m'intéresser ? Il n'a rien appris d'utile, je suppose ? »

— « Non, Seigneur, pas à notre sujet. Et il était effectivement commerçant comme il le prétendait. Il rendait simplement compte à Alak de temps à autre, lui signalant tout ce qu'il glanait n'importe où. Sous interrogatoire, il a donné l'impression qu'Alak s'occupe d'Umung. »

— « Umung... voyons... ce sont les insectiles, n'est-ce pas ? A environ trente années-lumière en bordure de notre amas ? »

— « Oui, Seigneur. Il a commercé avec eux durant des années. C'est une race complètement organisée ; très peu de personnalité, mais le degré d'intelligence collective est élevé. Ce sont peut-être aussi les travailleurs les plus habiles de la Galaxie. »

— « Oui. Cela me revient à présent. Alak avait-il l'intention de les mobiliser contre nous ? »

— « Pas autant que ce Goln sache, Seigneur. Ils sont aussi peu guerriers que possible et manquent d'initiative pour faire de bons soldats. L'impression de Goln, c'est que la Patrouille aimerait traiter avec eux en secret pour se procurer des matières premières difficiles à obtenir sur d'autres mondes, en vue de diverses fabrications. Ce qui, évidemment, simplifierait les problèmes d'approvisionnement de l'ennemi. »

— « C'est... assez... exact. » Hurulta resta pensif un instant. Puis, se penchant brusquement sur Goln, il émit un véritable rugissement : « C'est bon, ordure ! Connais-tu bien Umung ? »

L'Aldébaranais poussa un cri de pure frayeur. Quand il eut retrouvé sa voix, il souffla : « Eh bien, très excellent Seigneur, je connais très bien ce monde... »

— « Tu vas nous obéir et tu seras récompensé... sinon on te démolira cellule par cellule. Que choisis-tu ? »

— « Je... j'obéirai, Seigneur. Les pppsssyyy... psycho-machines prouveront comme je suis prêt à obéir... »

— « Bon. Tu vas me préparer un dossier sur Umung. Sers-toi des ordinateurs pour t'aider à te souvenir de tout. Compare le tout avec les informations disponibles dans les dossiers des Renseignements. Tu me soumettras ton rapport complet dans huit jours. »

— « Je... je ferai... de mon mieux, Seigneur. »

Hurulta pivota vers la porte. Personne n'osa lui adresser la parole dans le couloir, mais son esprit s'activait.

Umung... oui. Il y avait là des possibilités d'avenir. D'après tout ce qu'il en savait, Umung était un trésor. Il fallait empêcher Alak de l'exploiter, bien entendu...

Mais la Patrouille ? Tant qu'elle restait dans le voisinage, il ne pouvait déclarer la guerre à la Ligue. Cela risquerait de leur fournir tout juste le prétexte qu'ils cherchaient. Il combattrait s'il les surprenait, mais, en attendant, mieux valait voir venir en consolidant ses victoires.

Toutefois, ce ne serait pas très difficile d'occuper Umung. Pas si les indigènes étaient aussi dociles que l'indiquaient les comptes rendus. Et alors il serait en mesure de montrer de réels progrès à tous ces gros magnats de la finance. La guerre commencerait à être payante et il aurait leur appui pour ses projets futurs ; ils le laisseraient grandir en puissance et en prestige jusqu'au jour où il se retournerait contre eux et les briserait.

Umung ? Oui, par tous les diables, oui !

Imaginez une créature ressemblant assez à une fourmi — du moins dans les grandes lignes. Un mètre de haut, sur deux pattes velues dont les poils, en se frottant, émettent des sons en guise de voix. Il y a une paire de tentacules terminés par des doigts souples, sans ossature ; au-dessus se trouvent les bras proprement dits, et sur chacun des deux poignets se dresse un pédoncule portant un œil doué de la vision microscopique. La tête ne présente pas de visage, mais deux mâchoires et une paire d'yeux sur pédoncules plus gros, pour la vision normale. La créature est totalement soumise à l'esprit collectif de sa communauté organisée en ruche ; c'est une ouvrière patiente, infatigable, adroite. Hormis l'alimentation et la reproduction, son seul besoin est le travail. Une fois que vous avez persuadé le cerveau collectif — incarné dans la reine — qu'il est de son avantage d'agir comme vous le dites, c'est cent mille petits artisans bruns qui sont prêts à devenir vos esclaves jusqu'à la mort incluse.

Umung n'est pas une grande planète. L'atmosphère en est raréfiée et sèche, le paysage composé surtout de mornes plaines. Les soldats uluganis qui y étaient en garnison se plaignaient de la monotonie. Mais il n'en fallait pas en grand nombre, et les soldats ont coutume de se plaindre ; c'est signe d'un bon moral.

Il fallait cependant beaucoup de techniciens pour enseigner aux Umungis l'emploi des machines-outils. Mais les habitants de

la ruche apprenaient vite. Goln, d'Aldabéran, était précieux car il connaissait à fond les coutumes des indigènes. Avant longtemps, une bonne partie de la planète fut prête à commencer la production au bénéfice d'Ulugan.

Et elle produisit !

— « C'est bon, colonel ! Ne restez pas planté là ! Donnez-moi ce rapport. »

— « A vos ordres, Seigneur. Mon escadron de reconnaissance enquêtait dans le système de Junnuzhik selon les ordres... »

— « Je sais ! Nous sommes obligés de surveiller toutes les planètes de l'amas, à présent que nous ne savons jamais où la Patrouille va se faufiler d'un jour à l'autre... Alors, qu'y a-t-il ? Ne me dites pas qu'ils tentent de construire encore une base ! »

— « Non, Seigneur. Notre unité de Renseignements a capturé quelques notables d'Ilwar aux fins d'interrogatoire... »

— « D'Ilwar ! De quoi s'agit-il encore ? Je ne peux tout de même pas me rappeler tous les idiots de noms indigènes de tous les coins perdus d'un millier de planètes inhabitées et sans valeur ! »

— « Ce monde est Junnuzhik III, Seigneur, le seul qui soit habité dans tout le système. Les indigènes sont des centauroïdes — de grands êtres écailleux, avec des becs et des crêtes... Ah ! Je vois que mon Seigneur se rappelle à présent. Bref, Ilwar est la nation dominante de la planète. Elle est arrivée au stade de la technologie pétrolière, ce sont d'assez bons métallurgistes, et ainsi de suite. En insistant un peu, on a appris que la Patrouille s'en était mêlée. Elle voudrait qu'ils lui fournissent sept millions de soldats, probablement pour l'invasion de notre planète. »

— « La patrouille a-t-elle réussi ? »

— « Eh bien, Seigneur, les indigènes sont tout à fait anti-Ulugan. Ils estiment que si on ne nous bloque pas, nous conquerrons leur monde. »

— « C'est assez vrai. Mais... oh ! par tous les diables ! Nous voici tout simplement obligés de la prendre, leur planète ! »

— « Ce sont de rudes guerriers, Seigneur. »

— « Je sais. Et occuper une planète en totalité est une opération de première grandeur. Mais nous ne pouvons nous contenter de la stériliser ; nous en aurons nous-mêmes besoin un de ces

jours. Et maintenant, c'est bien tout le système planétaire dont nous devons nous emparer, colonel. Au minimum, il nous faut placer des garnisons en des millions de points clé, sinon les bâtiments de la Patrouille s'infiltreront pour embarquer leurs recrues. Et dans un moment pareil, en plus ! »

— « Seigneur... »

— « Taisez-vous ! Etablissez un rapport complet. Et maintenant, filez ! Allô... allô... passez-moi l'Etat-Major Général... Commandant Tuac ? Préparez vos programmateurs, mon garçon. Nous allons encore envahir un monde. »

— « Tuac ? Ecoutez et obéissez. »

— « Oui, Seigneur. »

— « Vous connaissez la planète Yarnaz IV ?

— « Euh... permettez-moi de réfléchir, Seigneur. »

— « Inutile. Vous en êtes incapable. Vous et votre section des plans ! »

— « Seigneur, comment aurions-nous pu deviner que les Ilwaris se révéleraient si forts pour la guérilla ? Même devant d'extrêmes difficultés, nous poursuivons la conquête... elle va seulement moins vite que prévu. Si au moins nous avions plus de troupes, plus de ravitaillement... »

— « Taisez-vous, je vous dis ! Nous n'en avons même pas terminé avec Tukatan, à cause de cette fichue Patrouille. Il faudra se contenter de ce dont nous pouvons disposer pour Junnuzhik. Et maintenant, écoutez-moi bien ou je m'offrirai votre tête ! Yarnaz est une naine rouge à environ quinze années-lumière de Tumu. Sa quatrième planète est un désert sans pistes, avec un air empoisonné, une vie venimeuse. Néanmoins nos sondages démontrent que la Patrouille s'y est rendue. Pas pour une base. Ils ont creusé des mines près de l'équateur. Pourquoi ? »

— « Seigneur, je l'ignore. A moins qu'ils ne cherchent des approvisionnements... des matières fissiles, peut-être... »

— « Je m'en suis assuré, idiot ! Yarnaz est à peu près aussi pauvre en ressource que le vide spatial ! »

— « Pourrait-il s'agir d'un camouflage, Seigneur ? Une diversion pour détourner notre attention de leurs véritables intentions ? »

— « Très possible. Mais nous n'en *savons* rien. Il semble que la Patrouille ait mieux étudié les planètes primitives de notre

amas que nous-mêmes. En outre, ils peuvent choisir parmi les indigènes d'un million de mondes pour recruter leurs équipages. Sans nul doute il existe au moins une race dans la Ligue pour laquelle Yarnaz IV est un autre chez soi. Il nous est impossible de deviner en quoi consiste leur avantage le plus certain. »

— « Alors, Seigneur, il... il semble bien que nous devrons y poster des garnisons. »

— « Je suis heureux que vous ayez au moins compris cela. Quand pourrez-vous envoyer une force ? »

— « C'est la planification... Seigneur, nous nous enlisons. Il y a trop à faire à la fois. Même un monde unique pose des problèmes majeurs de stratégie, de tactique, de logistique... »

— « Néanmoins Yarnaz IV sera occupé dans le mois à venir. Ou préférez-vous que votre tête aille décorer un poteau de la Place du Marché ? »

La peur donnait froid dans le dos à Hurulta tandis qu'il regardait l'être à l'intérieur de la cage.

Il paraissait assez inoffensif... un petit mammifère semblable à un kangourou, avec de grandes oreilles sur sa tête ronde au museau aplati. Les mains sensibles, à quatre doigts, indiquaient l'intelligence, la capacité fondamentale de fabriquer des outils. Les yeux, bruns et doux, ne trahissaient aucune menace. Pourtant Hurulta avait peur. Il lui fallait toute sa volonté pour faire face à cette créature et rester impassible.

— « On l'a attrapé en bordure de la ville de Dengavash, Seigneur, juste après les émeutes, » expliqua l'officier de police. « De toute évidence, il est le responsable. Il crée une atmosphère de terreur. »

Hurulta se força à formuler une pensée cohérente : « D'où provient-il ? »

— « Nous avons exécuté des recherches, Seigneur. Il est originaire de Gyreion, comme l'appellent des explorateurs, une planète qui ne diffère pas trop de la nôtre, sur la frange de notre amas. C'est un des indigènes. On ne les a guère étudiés, mais ils paraissent être une race paléolithique timide. Toutefois, ils sont télépathes. »

— « Je... vois. Et quand ils sont effrayés, ce qui doit arriver asses souvent, ils irradient une impulsion de peur que nos esprits recueillent ? »

— « Oui, Seigneur. Nous pensons qu'un bâtiment-espion de la Patrouille en a attrapé quelques-uns et les a lâchés ici, sur Ulugan. Nous ne tarderons pas à capturer les autres, alors nous aurons une certitude. »

— « Ouais... » Le gros visage bleu de Hurulta se crispa. Il lui était difficile de penser clairement tout en luttant contre la panique naissante qui se manifestait au fond de lui-même. « Oui. Bonne idée. Mais insuffisante quantitativement. La Patrouille est incapable d'en infiltrer un nombre assez élevé pour nous causer de réelles difficultés. »

— « Non, Seigneur. Seulement de l'agacement. Comme tout ce qu'ils ont fait jusqu'à présent, n'est-ce pas ? Si j'ose m'exprimer... »

Hurulta pivota sur les talons et sortit de la pièce. Gyreion, hein ? Un sacré morceau à avaler, ce monde... mais qui valait la peine. S'il était possible de lâcher en assez grand nombre ces animaux sauteurs sur une planète ennemie... ce serait le summum de la guerre psychologique !

Les planètes de la Ligue ? Une bande de décadents. Qui ne supporteraient pas longtemps une telle frayeur. Ils seraient prêts à se rendre au premier bâtiment de guerre qui se montrerait.

En attendant, il était indispensable d'interdire à la Patrouille l'accès de Gyreion. Pas besoin d'une trop grande force pour une occupation efficace ; les indigènes n'étaient pas des combattants. Une fois leurs craintes apaisées, ils seraient tout à fait inoffensifs... pour Ulugan.

Cette fois, mes amis songeait-il avec une joie farouche, *cette fois vous avez fini par vouloir être trop malins !*

Wing Alak commençait à s'ennuyer. Il n'avait plus grand-chose à faire sinon rester à bord du vaisseau amiral pour lire les comptes rendus des éclaireurs et les données de la radio. Il fit bon accueil au nouveau venu qui apportait le courrier de la Terre... même s'il devait en résulter une querelle.

Jorel Meinz entra dans le bâtiment et suivit Alak dans une longue coursive. Son nez se plissait un peu en reniflant les nombreuses odeurs qui flottaient. Les membres de l'équipage du cuirassé provenaient tous de planètes terrestroïdes, mais ils avaient leurs relents caractéristiques comme aussi leurs propres façons de cuisiner. Le système de ventilation ne parvenait pas à purifier

totalement l'air. Il est vrai, se rappela-t-il, qu'un Terrestre ne devait guère sentir meilleur pour eux.

La chambre d'Alak était spacieuse et bien meublée. Un large hublot découvrait l'immensité effarante de l'espace. Le reste de la pièce semblait consacré à tout le confort possible pour compenser ce spectacle affligeant. Le Patrouilleur attendit d'être seul avec son visiteur pour verser à boire.

— « Du scotch, » dit-il. « Ce n'est peut-être que monnaie courante pour vous, mais ici c'est un véritable luxe. »

— « La Patrouille me paraît bien se soigner, » observa Meinz.

— « Certes, » acquiesça Alak. « Quand on est en croisière durant des mois ou des années, entouré par l'inconnu, le moindre confort prend sa valeur. C'est pure superstition que de croire que les êtres qui vivent le plus mal sont aussi les plus résistants. » Il leva son verre pour déguster une gorgée.

— « Etes-vous sûr qu'on ne vous dénichera pas ici ? » s'enquit Meinz. « J'imagine que l'ennemi déchire l'espace pour mettre la main sur vous. »

Alak sourit, ce qui lui conféra encore plus de ressemblance avec un renard. « Nul doute, » convint-il. « Plus ils se donnent de mal pour me retrouver, plus je suis satisfait, parce que cela entraîne pour eux un gaspillage de temps, d'hommes et de matériel. Plusieurs milliers d'années-lumière au cube, il y a de quoi se cacher, n'est-ce pas ? De toute façon, si par une chance extraordinaire ils nous tombaient dessus, nous n'aurions qu'à filer. »

Meinz fronça les sourcils. « C'est précisément pour cela que je suis ici, » dit-il, la voix brusque.

— « Ne sont-ils pas satisfaits sur Terre de ma manière de diriger les opérations ? »

— « Pour parler franc, non. Maintenant, je suis de votre côté, Alak. C'est moi qui ai poussé le Parlement à accepter. Mais cela remonte presque à un an et jusqu'à présent vous ne nous avez pas du tout communiqué de résultats. Vos dépêches n'étaient que verbiage dénué de portée. Enfin, certains groupements politiques ont loué les services d'une force d'enquête à leur propre usage. Ils ont envoyé des observateurs... »

— « Un miracle qu'ils ne se soient pas fait épingler. Hurulta a un service de renseignements et une police secrète efficaces. »

— « Eh bien, ils ont passé à travers. Ils en ont vu assez pour revenir dare-dare, et le tollé que cela a soulevé sur la Terre... »

— « Ah! Ah ! Cela explique tout. Hurulta a dû prévoir cette réaction et il a laissé les observateurs vagabonder à leur guise. C'est un malin, notre vieux visage bleu ! »

— « En tout cas, vous admettrez que les plaintes sont en partie justifiées, » déclara Meinz avec une trace d'amertume. « En premier lieu, l'autorisation accordée était peu fondée sur le plan juridique et ne pouvait se justifier devant le Conseil suivant que s'il y avait des résultats tangibles à montrer. Au lieu de quoi vous vous attardez ici, vous tirez votre flemme, oserai-je dire. Vous n'avez pas livré une seule bataille, pas même une escarmouche. Vous avez laissé Ulugan occuper non moins de sept planètes en plus de Tukatan... »

— « Aux dernières nouvelles, c'était une vingtaine, » fit remarquer Alak sans s'émouvoir. « Nous leur avons collé la frousse, vous ne voyez pas ? Ils s'emparent de tout ce qui pourrait présenter la moindre valeur à nos yeux. »

— « En d'autre termes, vous les aiguillonnez juste dans la direction où ils souhaitent aller. »

— « Exact ! »

— « Voyons, Alak, je suis venu moi-même — malgré la longueur et les ennuis du voyage — pour connaître votre point de vue. Il faudra que je leur raconte quelque chose à mon retour, ou ils passeront un ordre de rappel, quoi que je tente. Maintenant, je ne suis même plus certain que je résisterais à cette motion. »

— « Accordez-moi le crédit d'un peu de bon sens, » insista Alak. « Je ne suis pas en mesure de tout vous expliquer. La raison vraie de notre façon d'opérer constitue un secret particulier à la Patrouille. Contentons-nous de dire, et c'est la vérité, que la guerre ouverte est cruelle et onéreuse, et que je ne crois pas que nous pourrions la gagner. »

— « Mais enfin, que fabriquez-vous donc, mon vieux ? »

— « Je reste assis ici, » répondit Alak en riant. « A boire du scotch pendant que la nature suit son cours. »

L'officier du service de santé s'arrêta à l'entrée de la tente. La pluie régulière et sans fin lui dégoulinait des épaules et formait une mare autour de ses pieds. A la lumière de l'unique lampe éblouissante de l'intérieur, il remarqua que les champignons avaient aussi commencé de dévorer cette tente. Ce ne serait qu'une loque avant la fin de la semaine. Et on ne pouvait habiter les bara-

quements de métal abandonnés par les Patrouilleurs... c'étaient de véritables fours à pain ! Les appareils de climatisation se détérioraient et rouillaient trop vite pour assurer un service suivi.

Il salua d'un geste fatigué. Le commandant de la base de Garvish leva les yeux, délaissant sa réussite au *galanzu*.

— « Qu'y a-t-il ? » demanda-t-il, l'air lointain.

— « Quinze hommes de plus couchés avec la fièvre, commandant. Et dix des cas antérieurs ont succombé. »

Le commandant inclina la tête. La lumière mettait des reflets sur son crâne chauve et humide. Son visage bleu était hagard, d'une nuance malsaine, et son uniforme était en haillons. « Les épurateurs ne marchent pas, hein ? » fi-il.

— « Pas contre cette maladie, » répondit le médecin. « Il semble que le virus soit insensible aux vibrations, mais je n'ai pas encore réussi à l'isoler. »

— « Nous ne sommes pas faits pour ce climat, voilà tout. » Le commandant hocha la tête et tendit une main tremblante vers une bouteille. « Nous sommes natifs d'un monde froid. »

Une bête hurla dans la jungle.

— « Les plantes empoisonnées ont fait encore plusieurs victimes dans la semaine écoulée, » ajouta le docteur.

— « Je sais. J'ai prié et supplié le quartier général de nous envoyer des dômes de protection et des combinaisons spatiales. Mais ils prétendent en avoir besoin dans d'autres secteurs. »

Une vague lueur d'espoir passa dans les yeux de l'officier de santé. « Quand cette planète Umung sera en pleine production... »

— « Oui, oui. Mais nous serons probablement morts avant, vous et moi. » Il frissonna. « Je me sens glacé. » Sa voix devenait soudain ténue et aiguë.

— « Commandant... » Le médecin, inquiet, fit un pas en avant. « Commandant, laissez-vous examiner... »

Le commandant se leva. Il resta un instant appuyé à la table, puis quelque chose céda en lui et il s'écroula sur le sol.

Il y avait la forêt sans fin, et puis les plaines et les monts et la mer, et partout rôdait la mort.

La patrouille d'Uluganis serpentait lentement dans les bois. Tous les détecteurs dont elle était munie fonctionnaient au maximum... pulsations de métal, ondes mentales, radiations thermiques des corps animés. Néanmoins les yeux inquiets ne cessaient pas

de se mouvoir dans l'ombre des lourds casques carrés et les mains se portaient d'elles-mêmes à la crosse des armes.

Dans un véhicule blindé vers le centre de la colonne, le chef ulugani informait son aide de camp de ses sentiments. « Cela ne sert à rien. Ces Ilwaris sont tout simplement trop forts pour nous. »

— « Ils sont incapables de nous résister, commandant, » répondit l'aide. « Pas en bataille rangée. »

— « Aussi n'essaient-ils pas. Quelle ressource a-t-on devant un peuple prêt à brûler sa terre et à évacuer ses propres demeures avant que nous arrivions en vue ? A quoi bon ces activités de patrouille idiote comme la nôtre ? Aller mettre le feu à une ville par représailles, qu'est-ce que cela fait à l'ennemi ? Ce n'est pour lui qu'une bonne raison de plus de nous harceler. »

— « Nous allons leur donner une leçon, commandant, » répondit l'aide.

— « Oh ! bien sûr, avec le temps. Avec le temps... quand nous aurons sur place assez de troupes et d'approvisionnements. Mais du diable si j'en *obtiendrai* jamais assez ! »

Il y eut une explosion devant eux. Le chef vit trois hommes tomber en hurlant sous les éclats de la grenade. Une mitrailleuse se mit à crépiter.

— « Les guérillas ! » rugit-il.

Il aperçut les grandes silhouettes vertes qui se faufilaient dans le taillis. Ces démons galopaient comme le vent et portaient sur le dos autant d'armement qu'une camionnette ! Le cri de guerre qu'ils poussèrent lui fit passer une onde de terreur dans les nerfs. Les blindés entrèrent en action, crachant tonnerre et flamme contre l'ennemi. L'un des chars fut soudain enveloppé de fumée rouge... une bombe incendiaire. L'infanterie ulugani s'était plaquée au sol et tiraillait contre les centauroïdes vociférant et cavalcadant.

— « Repoussez-les ! Repoussez-les ! » s'époumonait le chef.

La patrouille y réussit après une courte période de férocité déchaînée. Mais pas avant qu'une bombe eût atteint le véhicule de commandement, le calcinant avec son contenu.

Le colonel regardait par le hublot de plastique épais et frissonnait. Le paysage n'était qu'une vaste pénombre. Des écharpes

de brouillard empoisonné ondulaient entre ses yeux et l'invisible horizon comme un mur mouvant. Il crut soudain distinguer l'éruption rouge d'un volcan, quelque part dans la brume. L'instant d'après le sol trembla sous ses pieds.

— « Espèce d'idiot ! » fulmina-t-il. « Imbécile ! »

Le géologue de la base resta ferme. « Nous avons fait de notre mieux, colonel, » répliqua-t-il. « Dans la mesure de nos connaissances, le terrain était stable dans ce secteur. »

— « Toute une base a déjà été anéantie par un séisme. Cela ne vous suffisait pas ? »

Le vent appliquait des gifles gigantesques au dôme. Jamais on n'avait connu de rafales aussi violentes que celles dont était sans cesse balayée Shang V. Un aveuglant tourbillon de neige à demi fondue — du gaz ammoniac presque solidifié — cacha la vue de l'extérieur.

— « Colonel, » reprit le géologue, « c'est une planète en folie. Les sondes donnent des chiffres qui sur tout monde normal indiqueraient un sol sûr, bien affermi. »

— « N'empêche qu'un de nos dômes vient tout juste de se fendre. Tous ceux qui s'y trouvaient sont morts instantanément. Vous et votre équipe passerez en conseil de guerre. »

Le géologue inclina la tête.

— « Comme le colonel voudra. Mais puis-je lui suggérer de choisir un autre emplacement ? Celui-ci se révèle dangereux, en définitive. »

— « Et vous rendez-vous compte de ce que cela représente d'efforts et de matériel, de lever le camp sur cette planète ? »

— « Je n'y peux rien, colonel. Je vous propose officiellement de nous déplacer. »

— « Et le GQG aura ma peau en plus, » déclara le colonel, d'un ton lugubre. Il reporta les yeux sur le sinistre pays. « Comment pouvions-nous deviner ? Qui aurait pu prévoir que cela se passerait ainsi ? »

La Patrouille le savait ! songeait-il avec une amère ironie. *Ils savaient ! Maintenant, je n'ai d'autre solution que de recommander qu'on nous évacue. Les autres commandants qui sont ici appuieront ma motion. Mais autant inviter l'ennemi à revenir.*

Le sol trembla. Il entendit le presse-papiers sauter sur sa table. Dehors, à moins de cinq mètres, un trou s'ouvrait dans la surface... lentement, comme une immense gueule, avec tout le

temps du cosmos pour accomplir son œuvre. Du feu en jaillit, la lave rampa vers le dôme.

La famille Elgash avait eu du mal à s'élever, partant d'une souche paysanne en pays conquis ; il n'y avait que cinquante ans qu'elle était anoblie. Pour cette raison et parce qu'elle était détentrice du Trust des Munitions, Hurulta la méprisait. Toutefois, il ne sous-estimait pas l'être assis en face de lui. L'actuel Elgash était gras, court de souffle, trop élégant, mais il était animé d'une rude ambition et son cerveau pesait froidement les choses.

— « Je parle au nom de plusieurs autres, Votre Excellence, » dit-il. « Inutile d'en mentionner les noms. »

— « Les magnats de la finance, » répliqua Hurulta, assombri. « Les industriels et les capitalistes. Et alors ? »

— « Puis-je parler franchement ? »

— « Allez-y, nous sommes seuls. »

— « Le groupe que je représente n'est pas du tout satisfait de la façon dont la guerre est menée. »

— « Tiens ? Et vous vous êtes constitués en un nouvel Etat-Major Général ? »

— « Epargnez-moi vos sarcasmes, Excellence. Il était entendu que Tukatan serait soumise en six mois. Maintenant, au bout de presque une année, les combats s'y poursuivent toujours. »

— « On pourrait les bombarder de l'espace, » dit Hurulta, « mais, comme vous le savez, ce serait ôter toute sa valeur à ce monde. Il nous faut procéder avec lenteur. En outre, il semble que la Patrouille nous ait compliqué la besogne. »

— « Je me rends compte de tout cela. » Le ton était devenu plus insolent que jamais. « Et plutôt que de concentrer ses efforts sur Tukatan et la Patrouille, pour se débarrasser de celle-ci, votre ministère a tenté de s'emparer de tout l'amas d'étoiles. Vous avez commis des erreurs désastreuses sur des planètes au sujet desquelles nous ne savions à peu près rien. »

— « Pour empêcher la Patrouille de s'en servir contre nous, oui. » Hurulta domina son emportement. « Bon. J'avoue que nous avons rencontré des difficultés. Mais nous progressons. Le calendrier général d'instauration de notre hégémonie a été considérablement avancé. A la longue, cela se traduira par des économies. »

— « Vraiment ? Même vos succès sont douteux ! Prenez cette misérable pilule de sable qu'est Yarnaz IV. Il n'a pas été difficile

de l'occuper. Mais les frais d'entretien des bases dans des conditions si invraisemblables sont fantastiques. Les gens du peuple sont imposés à l'extrême limite. Quant à votre nouvelle taxe sur les classes supérieures de la société, elle est exorbitante. »

— « C'était indispensable. Ou auriez-vous préféré que la Patrouille vienne nous gouverner ? »

— « Et bien sûr, » poursuivit froidement Elgash, « votre bêtise la plus inexcusable a été l'occupation d'Umung. »

— « *Quoi !* » Hurulta resta sans paroles un moment. Puis, lentement, il ravala sa fureur et, quand il parla, ce fut d'un ton posé. « C'est la seule opération qui ait marché comme sur des roulettes. Pour des pertes négligeables, à très peu de frais, nous avons déjà doublé notre production de guerre. Dans moins d'un an, nous pouvons espérer la quadrupler. »

— « Je vous croyais plutôt réaliste, Excellence, » objecta Elgash. « Je pensais que vous aviez compris sur quelles bases économiques repose l'empire. Ou cherchez-vous de propos délibéré à ruiner la classe à laquelle j'appartiens ? »

— « Etes-vous fou ? D'abord vous vous plaignez des impôts, puis quand je trouve le moyen d'augmenter la production, un moyen qui nous coûte une somme dérisoire, vous... »

— « Votre Excellence, nous n'avons qu'un certain nombre de soldats et il y a une limite à la quantité de matériel de guerre qu'ils peuvent utiliser. Quand Umung aura assumé la totalité de la production, *que deviendront les usines d'Ulugan* ? »

La peur.

Shamuvaz, soldat de l'empire, regardait autour de lui. Il bougeait la tête à petits coups, craignant à chaque instant d'apercevoir quelque chose derrière son dos. Il n'y avait que le paysage... des arbres tordus, l'herbe rousse qui bruissait, une lointaine chute d'eau en écho aux battements tumultueux de son cœur.

Il se sentait malade. Il avait envie de vomir. En examinant les visages de ses compagnons, il songeait qu'ils étaient terriblement étranges. Ils étaient mauvais. Ils étaient rendus mauvais par cette même horreur qui le travaillait, et dans leur panique il se pouvait qu'ils se retournent contre lui pour le mettre en pièces.

Shamuvaz gémit du fond de la gorge en évoquant sa femme et ses enfants. Ils étaient si loin, à tant de siècles de distance, qu'il

ne les reverrait plus. Il pourrirait sur Gyreion, le vent soufflerait à travers ses côtes et les petites bêtes des champs viendraient nicher dans son crâne vide.

Ils disaient que c'était sans danger. Ils disaient que c'était uniquement parce que les indigènes — si bien endoctrinés par la Patrouille qu'ils étaient intraitables... ou n'était-ce pas plutôt que, doués de la télépathie, ils savaient bien n'être pour Ulugan qu'autant de pions sur l'échiquier ? — parce que les indigènes étaient effrayés et qu'on percevait soi-même leur émotion. Ce n'est rien ! N'y pensez pas ! Vous êtes soldat de l'empire, et avoir peur de rien est indigne de vous.

Seulement les généraux n'étaient pas obligés de vivre en compagnie de la peur. Ils n'avaient pas à se torturer toutes les nuits pour rester éveillés, de crainte des cauchemars ; et quand ils s'endormaient, les généraux, ce n'était pas pour se réveiller en hurlant au bout de quelques minutes. Ils ne voyaient pas les camarades pris de démence l'un après l'autre et renvoyés dans leurs foyers en balbutiant des mots incohérents, idiots. Et ils ne se demandaient pas quand leur tour viendrait.

La peur, la panique, la terreur, l'horreur térébrante, aveugle. Shamuvaz geignait tout seul.

Au contact d'une main sur son épaule, il sursauta en jurant et pivota. Son pistolet était braqué avant qu'il ait vu que ce n'était qu'Armazan. Armazan avait été en un temps son meilleur ami. Mais on ne pouvait plus faire confiance à personne. Shamuvaz maintint le canon de son arme contre le ventre d'Armazan.

— « Ne recommence plus, » s'étrangla-t-il. « Ne refais jamais une chose pareille. »

— « Ecoute, » fit Armazan, à mots précipités, mais dans un souffle tremblant. « Ecoute, Sham, on se réunit après l'extinction des feux, près de la rivière. Glisse-toi hors du cantonnement et rejoins-nous. »

— « Comment, comment, comment ? Sortir dans la nuit ? Tu es cinglé ! Cette planète t'a rendu fou. »

— « Non, pas du tout, pas du tout. Ecoute, nous sommes un bon nombre à avoir décidé de ne plus encaisser tout cela. L'empire n'a pas le droit de l'exiger de nous. C'est trop. On ne peut pas avoir confiance dans les officiers. Il faut s'en débarrasser... une balle dans le dos. Facile, si on est tous unis, et alors on saisit le vaisseau de la base... »

Hurulta dormait mal depuis un mois. Les excitants ne paraissaient plus remonter sa vitalité. Serrant entre ses mains sa tête sonnante, il se penchait sur son bureau.

— « Ce n'est pas la peine, » déclara-t-il à voix haute. « Il va falloir nous retirer de Gyreion. Tous les régiments qui s'y trouvent sont désormais inutilisables pour le service. Il faudra des mois pour leur redonner leur moral. »

— « Mais la Patrouille, Seigneur... » marmonna Sevulan.

— « La Patrouille ! Nous maintiendrons une base sur la planète voisine et quelques bâtiments de reconnaissance en orbite autour de Gyreion. C'est ce qu'on aurait dû faire dès le début. »

— « Oui, mais ils pourraient lancer une attaque vigoureuse, balayer nos forces, s'emparer de tout le système... »

— « Je sais. Et après ? C'est un risque qu'il nous faut courir. Si seulement tous les bavards voulaient sortir de leurs repaires et se battre ! L'impression de lutter contre des ombres ! »

— « Seigneur, j'ai cru comprendre que l'Etat-Major Général envisage de vous renverser et d'ordonner l'évacuation de Garvish et de Shang. Ils disent que l'entretien des garnisons est trop onéreux, qu'on n'aboutit qu'à des pertes de forces dont on a bien besoin ailleurs... »

— « Ne me répétez pas ces sornettes! » s'écria Hurulta. « Je suis au courant, bougre d'idiot ! Je sais tout ! Les imbéciles aveugles et incorrigibles! Leur étroitesse de vues... bah ! » Il crispa les poings. « Mais par tous les diables nous nous cramponnerons sur Umung. Que les gros sacs de fric rouspètent ! Je les accuserai de trahison s'ils disent un mot de plus. »

Le télécran bourdonna. Hurulta actionna le commutateur, et une voix précipitée se fit entendre :

— « Seigneur, un compte rendu vient d'arriver de l'espace. Activité de la Patrouille autour d'Ustuban VII. Ils paraissent procéder à un rassemblement... »

— « Ustuban VII ! Ils ne peuvent pas ! C'est une planète géante. Elle est entourée d'une ceinture de météorites. C'est... Non ! »

— « Seigneur, le compte rendu dit... »

— « *Taisez-vous !* Envoyez-moi le compte rendu complet sur-le-champ. »

Hurulta se tourna vers le général, le regard fiévreux.

« Bataille ! » souffla-t-il. « Je pense que nous allons avoir du mouvement. La populace se plaint de nos retraites, pas vrai ? Son moral est en baisse, hein ? Bon. Nous allons leur donner de

quoi alimenter leurs conversations. Nous allons mettre la flotte en route et nous emparer d'Ustuban VII, et que la Patrouille essaie seulement de nous en empêcher ! »

— « Seigneur, c'est impossible, » murmura Sevulan. « Notre front est déjà tellement élargi, notre ligne de défense si mince, que nous ne serons jamais en mesure d'organiser une telle entreprise. C'est encore un de leurs tours pour nous attirer plus loin... »

— « Eh bien, leur tour va se retourner contre eux ! » rugit Hurulta, d'une voix à faire trembler les murs. « Je suis toujours le commandant suprême, ici ! »

Les yeux de Sevulan se rétrécirent tandis qu'il considérait son supérieur.

— « Bien entendu, nous avons inondé Ulugan de propagande, » dit Wing Alak. « Par radio, par robobombes bourrées de tracts, bref, par tous les moyens habituels. Je pense que nous avons réussi à leur faire comprendre que si l'adhésion à la Ligue entraîne une certaine perte de gloires impériales, elle apporte en retour des avantages en confort matériel et en sécurité. »

— « Pour le peuple, oui, » dit Jorel Meinz.

Il était contrarié. Les trois jours passés à bord du vaisseau, pendant qu'Alak dirigeait quelque obscure manœuvre et esquivait toute question importante quand ils se rencontraient lui avaient mis les nerfs à fleur de peau.

« Mais ce sont les aristocrates et les industriels qui tirent les ficelles, » acheva-t-il.

— « Certes. Toutefois, ils ne sont pas stupides. Il leur faut simplement une bonne leçon pour leur faire comprendre que l'impérialisme ne paie pas. »

— « Ils étaient tout prêts à le rendre payant. »

— « D'accord, jusqu'à notre intervention. Mais tant qu'il existera une Patrouille, les conquêtes se traduiront par des pertes de capitaux. Nous y veillerons ! Une fois convaincus qu'il est de leur intérêt de s'arranger avec nous, ils adhéreront. »

— « Je vois assez bien votre stratégie dans son ensemble, » dit Meinz. « Vous les avez incités à saisir planète inutile après planète inutile. Sauf pour Umung, cependant... là, je ne comprends pas comment cela n'aurait pas été payant. »

— « Mais c'est l'œuvre qui me rend le plus fier ! » fit Alak, d'un ton suffisant. « Il y a des années que j'avais préparé mon

coup. J'avais un agent timoré que j'employais de temps à autre, et qui avait une connaissance approfondie d'Umung. Je lui ai donné à entendre que j'avais l'intention d'utiliser ce monde au profit de la Patrouille. Les Uluganis l'ont capturé — comme je l'avais prévu — et ont été informés. Et, naturellement, il a fallu qu'Ulugan s'empare la première d'Umung.

» Seulement j'étudie leur économie depuis des années. C'est une forme archaïque de capitalisme, comme sur la Terre lors de la Première Révolution Industrielle. Elle consiste à acheter à bas pris pour revendre cher... et elle doit vendre des produits manufacturés. Bref, il lui est impossible d'avoir une colonie capable à la longue de produire mieux et moins cher que le pays colonisateur ; il faut donc l'abandonner ou la mettre en ruines, sinon c'est le système économique de la mère patrie qu'il faut changer. Au bout d'un temps, les financiers d'Ulugan s'en sont rendu compte. Et ils constituent une classe puissante. »

Il alluma une cigarette et se renversa dans son fauteuil.

« Si vous me permettez une petite généralisation, » reprit-il, « l'histoire démontre à l'évidence que tout empire doit constituer une unité socio-économique naturelle pour atteindre à la stabilité. La plupart des empires du temps passé ont grandi peu à peu, par agglutination ; ou si la conquête était rapide, ils nécessitaient une prompte réorganisation. Nous avons forcé les Uluganis à acquérir plus de territoire qu'ils ne pouvaient en administrer, et en majeure partie pire qu'inutilisable. Et nous les avons tenus en haleine, en déséquilibre, pour qu'ils n'aient pas le loisir d'organiser ce territoire de façon rationnelle. Résultat : une situation d'instabilité qui empire de plus en plus vite. »

— « Mais *avons-nous besoin* d'eux au sein de la Ligue ? » formula Meinz. « Ils me font l'effet de fauteurs de troubles. »

— « Ils le sont. Mais, à la longue, il s'intégreront. Les rapports avec les civilisations différentes fléchiront leur attitude paranoïde. Les empires interstellaires ne se justifient de toute façon pas sur le plan économique ; ils occasionnent plus de pertes que de gains. Quand on a atteint le stade des déplacements à une vitesse supraluminique, on est également en mesure de produire chez soi tout ce dont on a besoin et, pour le reste, de procéder à des échanges commerciaux. Ils finiront aussi par le comprendre. »

Il porta les yeux sur l'interphone. « J'attends une communication d'un moment à l'autre, » dit-il. « Mon dernier bâtiment de

reconnaissance m'a apporté des nouvelles politiques intéressantes d'Ulugan. »

— « Ah oui ? »

— « Faisons une partie d'échecs, s'il vous plaît ? J'adore entourer mes révélations d'un peu de sensationnel. Vous pouvez me permettre cette fantaisie. Je viens de passer une année plutôt morne. »

Ce ne fut qu'une demi-heure plus tard que le radio du bord annonça une émission subspatiale d'Ulugan au commandement de la Patrouille. Alak se rendit sans hâte dans la salle des transmissions, laissant Meinz le suivre, bouillant d'impatience.

Le visage bleu encadré dans l'écran s'efforçait de conserver l'arrogance de naguère, sans trop y réussir.

— « Salut, Sevulan, » dit Alak. « Quoi de neuf ? »

— « Il est intervenu un changement de gouvernement dans l'empire, » dit avec raideur l'Ulugani.

— « Et violent, j'imagine. Avez-vous fusillé Hurulta ou l'avez-vous simplement emprisonné ? »

— « L'Arkazhik est... très malade. Franchement, nous craignons qu'il n'ait perdu l'esprit. Ses imprudences ont entraîné de nombreux actes que les membres du nouveau cabinet n'ont jamais approuvés. »

— « Eh bien, » dit Alak d'un ton bienveillant, « si vous souhaitez entamer des négociations, voici mes conditions. »

Quand il eut terminé son exposé et dépêché un représentant à la rencontre de la délégation ulugani, il bâilla à se décrocher la mâchoire.

— « Je pense que la question est réglée, » dit-il. « Il y aura bien sûr pas mal de discussions, et le retrait des forces ennemies prendra du temps, ainsi que leur épuration, mais nous avons obtenu ce que nous voulions. »

— « Ce qui signifie... » Meinz émit un rire sec. Un pareil succès ne nuirait certes pas à sa propre carrière ! « Ce qui signifie que vous leur avez permis de vous offrir ce que vous désiriez. »

— « Oh ! non, » répondit Wing Alak. « C'est moi qui ai été le donateur, tout du long. J'ai donné à Hurulta toute la corde qu'il lui fallait... pour se pendre. »

Traduit par Bruno Martin.
Titre original : Enough rope.

DEAN

R. KOONTZ

Quand viennent les dragons

Voici la première nouvelle qu'écrivit Dean Koontz, alors âgé de 20 ans. Tous les défauts de l'inexpérience — mais aussi un lyrisme évocateur et l'acuité d'un regard tourné vers l'intérieur. Nous avons récemment publié à plusieurs reprises ce jeune auteur, en soulignant son intérêt. Ce texte, même étant celui d'un débutant, nous semble mériter lui aussi d'être lu.

P.H.

« ET que ferez-vous lorsque soufflera la brise légère et qu'apparaîtront les dragons pour répandre la mort ? »

Marshall s'agita sur son siège et étendit la main pour prendre un autre morceau de sucre qu'il mit dans sa tasse de café.

« Je vais vous dire ce que vous ferez, » reprit son interlocuteur. « Vous vous lèverez dès que retentira le signal d'alarme, vous revêtirez votre uniforme et vous descendrez dans l'abri, comme une taupe aveugle fuyant sa propre frayeur. Quand sonnera l'alarme, vous vous lèverez, vous vérifierez comme d'habitude que tout est bien en ordre, et vous irez vous cacher jusqu'à ce que les dragons aient repris leur vol et se soient éloignés. »

— « Et que devrais-je donc faire d'autre ? » demanda Marshall. « Les caresser et leur donner du lait à boire ? »

— « Vous ne les caresseriez pas : vous les frapperiez à coups de massue, et il y aurait du cyanure dans le lait que vous leur verseriez. »

Marshall frappa du poing sur la table en s'écriant : « Vous semblez oublier, Dante, que c'est moi qui commande ici, et que vous n'êtes qu'un officier subalterne ! »

Avec un ricanement de mépris, Mario Alexander Dante prit sa serviette de cuir et quitta la pièce. Il emprunta l'escalier en colimaçon pour se rendre au troisième étage, arriva sur un palier étroit et sombre, et se dirigea d'un pas tranquille vers la grande salle d'observation vitrée qui dominait la plage comme un patio.

La mer, très basse, s'étendait jusqu'à l'horizon comme du verre coulé, étincelante comme un joyau ou les débris d'un vitrail d'église. Seules de petites vagues venaient battre le rivage, y déposant de minuscules quantités de sable et creusant de microscopiques rigoles sur la plage orange en se retirant.

Il semblait à Mario Dante que l'océan était le même dans tous les univers : le sein maternel dans lequel tout homme venait, tel un lemming, au moins une fois dans sa vie chercher refuge. Parfois, la nuit, Dante se promenait au bord de l'océan dans l'espoir de voir un visage...

Juste au-dessus de l'horizon flottaient les deux lunes jumelles dont le reflet s'étendait très loin sur l'océan, couronnant chaque petite vague d'une crête d'écume dorée.

L'ennui avec Marshall, se disait Dante, c'était qu'il manquait d'imagination : il prenait tout pour argent comptant — sauf lorsque ses instruments l'incitaient à se méfier. Mais, pour être sin-

cère, Mario Dante devait reconnaître qu'il voyait dans le commandant l'image de ce qu'il avait été lui-même autrefois, et que c'était la raison pour laquelle le personnage lui déplaisait. L'ancien Mario Dante — celui d'avant l'accident de voiture qui avait coûté la vie à Ellen (dont le corps déchiqueté avait été projeté dans l'océan) et à la suite duquel lui-même avait dû passer sept mois à l'hôpital, pour tenter de recouvrer sa raison ébranlée par le choc — cet ancien Mario Dante était dépourvu de sensibilité et d'imagination. En débloquant son cerveau de façon à lui faire accepter la mort d'Ellen, le psychiatre avait retiré d'autres choses au passage, ouvrant ainsi toute une nouvelle portion de son esprit.

Quoi qu'il en fût, Mario éprouvait de l'antipathie envers Marshall et il était certain que le talon d'Achille du commandant serait facilement atteint par une flèche tirée du carquois des dragons — ces dragons qui venaient chaque jour lorsque la brise soufflait de la mer.

Les dragons sur les écailles desquels se mêlaient l'émeraude et le vermillon, le jaune et le blanc immaculé, mais qui pouvaient aussi être noirs comme le diable ou orangés comme des feux follets.

Les dragons-papillons, qui mesuraient vingt mètres de large et soixante-cinq mètres de long, mais ne pesaient que deux ou trois cents livres. Les dragons inconsistants, arachnéens.

Les dragons de beauté.

Les dragons qui tuaient avec leurs yeux.

Mario soupira, quitta l'appui de la fenêtre et alla s'asseoir dans l'un des fauteuils de cuir noir. Il alluma la petite lampe de travail placée sur le bras du fauteuil, prit une cigarette et se mit à examiner ses tout derniers poèmes.

Il jeta les trois premiers dans la corbeille à papiers sans même y adresser un coup d'œil. Mais il lut et relut le quatrième, d'abord tout bas, puis à voix haute, pour mieux juger de l'effet.

« DÉCOUVERTE AU SUJET DE LA MORT »

Chers humains,
Je vous écris du purgatoire
Pour vous dire ma découverte,
Et j'espère que vous en ferez part
Là-bas tout autour de vous.
Dieu — écoutez-moi bien, humains ! —
Dieu n'est rien d'autre qu'un ordinateur
Qui fut mal programmé...

— « Pas mal ! » dit une voix sortie de l'obscurité. Et Abner fit un pas en avant, ce qui l'amena dans le petit cercle de lumière entourant le fauteuil. « Mais, » reprit-il, « ne me dites pas que le Pionnier des Poètes a des doutes au sujet de la vie ? »

— « Je vous en prie, » dit Dante, « mon nom est Mario. »

Pionnier des Poètes ! C'était le nom que la revue *Life* lui avait attribué à la publication de son premier recueil de poèmes, qui avait aussitôt fait l'objet d'une critique élogieuse. Il fallait bien reconnaître que, pour un ingénieur interplanétaire détaché pour trois ans dans l'espace, le fait d'écrire des poèmes dans un univers étranger, situé dans un système planétaire inconnu, était assez romantique. Mais pourquoi ce nom de Pionnier des Poètes ?

— « J'ai entendu parler de votre bagarre avec Marshall, » poursuivit Abner.

— « Ce n'était pas une bagarre. »

— « C'est pourtant ainsi qu'il y a été fait allusion. Qu'est-ce qui vous déplaît chez le commandant, Mario ? »

— « Il ne comprend pas certaines choses. »

— « C'est notre cas à tous, » fit remarquer Abner.

— « Mettons qu'il soit un miroir dans lequel je vois se refléter mon image, » dit Dante. « Et cette image n'est pas agréable à voir. »

Ils restèrent un moment silencieux, puis Abner demanda :

— « Avez-vous l'intention de rester debout toute la nuit ? »

— « Non, Pionnier des Médecins, certainement pas. »

— « L'alerte aux dragons devrait sonner dans six heures, » reprit Abner avec un sourire torve. « D'ici là, vous devriez prendre un peu de repos. »

Dante rangea ses poèmes dans sa serviette, se leva et éteignit la lampe en disant : « C'est vrai. Mais allons d'abord jeter un coup d'œil sur l'océan, voulez-vous ? »

Les serpents sortaient du crâne de la jeune femme en sifflant et en découvrant leurs dents.

Le sang chaud dégouttait de la main de l'homme à l'endroit où ces dents pointues avaient pénétré dans sa chair.

Lentement, elle se retourna, et sur son visage il découvrit la beauté — et découvrit aussi l'horreur.

Dans ses yeux.

Et les muscles de l'homme, peu à peu, inexorablement, devinrent durs comme le granit.

— « *Non !* » *cria-t-il avec effroi.* « *Il me semble que je commence seulement à voir...* »

Ses cheveux se transformèrent en rubans de pierre. Chaque cellule de son visage se figea, devint partie d'un ensemble pétrifié sur lequel la mort n'aurait plus de prise, et que seuls le vent et la pluie pourraient parvenir à ronger.

Enfin, ses yeux dont le regard plongeait dans celui de la jeune femme devinrent deux morceaux de cristal.

Et il s'éveilla en entendant des cris résonner à ses oreilles.

Avant même d'ouvrir les yeux, il la vit, coincée derrière le volant, la bouche tordue par la souffrance.

Au moment où lui-même réussissait à se libérer, les flammes vinrent lécher le visage de la jeune femme, et la voiture en feu, culbutant par-dessus la falaise, alla s'abîmer dans l'océan.

Mais, même lorsque son rêve éveillé eut prit fin, il continua d'entendre les cris. Il chercha à tâtons sa lampe de chevet, l'alluma, et la clarté soudaine le fit cligner des yeux. Il regarda sa montre. Cinq heures du matin, évaluées en temps terrestre.

L'alerte aux dragons était donnée. Ce n'étaient pas des cris qu'il entendait, mais les gémissements de voix mécaniques qui semblaient murmurer : « Prends garde et file ! »

Prends garde et file, prends garde et file, prends garde et file...

Il s'était endormi vêtu de son uniforme, un costume de tissu synthétique d'une couleur pourpre chatoyante. Sa manche droite s'ornait de l'emblème des Peuples Terrestres Unis : une colombe perchée sur un globe vert. C'était un symbole qui l'avait toujours dégoûté, car il se représentait la colombe libérant ses intestins.

Traversant la pièce d'un pas chancelant, il ouvrit la porte et sortit dans le couloir, en se secouant pour chasser de son cerveau les restes de sommeil.

Holden Twain passa près de lui en courant, serrant autour de sa taille sa ceinture de nylon. « J'aurai des vers à vous faire lire quand nous serons dans l'abri, » cria-t-il, tout essoufflé, en s'arrêtant un peu plus loin.

Mario Dante aimait beaucoup le jeune homme. Celui-ci n'était que de cinq ans son cadet, mais son innocence et son manque de maturité lui donnaient un charme enfantin. Il n'avait pas encore abordé *La découverte du mal* d'Hemingway, et n'avait rien com-

pris aux *Tueurs* lorsqu'il avait lu cette nouvelle. Dante l'obligeait de temps en temps à se replonger dans cette lecture, dans l'espoir de voir jaillir en lui la petite étincelle qui lui permettrait de comprendre.

— « Très bien, » dit Mario quand le jeune homme l'interpella. « Cela nous aidera à faire passer le temps dans cet affreux trou. »

Tous deux parcoururent au pas de course le couloir, passant devant les hautes fenêtres qui s'ouvraient sur le paysage étranger.

Arrivé en haut de l'escalier, Mario laissa descendre Twain et attendit ses autres compagnons qui se hâtaient le long du couloir. En tant que capitaine de l'équipe, il devait être le dernier à se rendre dans l'abri par cette voie d'accès.

Il jeta un coup d'œil par la fenêtre la plus proche. Un vent violent devait souffler dehors, car les hauts palmiers pointus oscillaient en tous sens et certains même, ployant sous le fouet de la tempête, semblaient sur le point de se rompre. Mario savait que ce n'était là que la première rafale des vents amenés par la marée, et que ceux-ci seraient bientôt suivis d'une brise légère annonçant l'arrivée des dragons.

Les dragons, si beaux représentés sur les livres d'images, mais qui tuaient quiconque les regardait dans les yeux.

Les dragons qui semblaient vivre en permanence dans l'air, sans jamais absorber de nourriture.

Les dragons qui tuaient de leurs yeux...

Il revit en pensée les premières victimes de ces monstres — leurs yeux cristallisés enfoncés dans les orbites noircies, leur cerveau desséché à l'intérieur du crâne. Et, à ce souvenir, il frissonna.

Cependant, il lui semblait répréhensible de se cacher à leur approche.

Bien que tous les verres spécialement conçus pour protéger la vue se fussent révélés inefficaces, bien que des dizaines de savants eussent péri en tentant de prouver que les yeux des hommes pouvaient être protégés contre la mortelle atteinte des dragons, il ne lui semblait pas juste de se dissimuler.

Bien qu'aucun officier d'artillerie n'eût réussi à les abattre (un seul coup de feu tiré dans l'œil d'un de ces monstres aurait, disait-on, suffi à le tuer, mais il était impossible de viser ces yeux glauques et sans pupille), Mario trouvait que ce n'était pas bien d'aller se terrer pour les fuir.

Comme le dernier homme de son équipe venait de descendre bruyamment l'escalier, Dante, qui le suivait, claqua la porte, y mit le cadenas, puis tira les volets qui protégeaient partiellement les fenêtres.

L'abri était rempli d'hommes. L'effectif de la base était de soixante-huit hommes prêts à attendre en silence, dans cette cave, le passage des dragons.

Dante trouvait l'affaire de jour en jour plus ridicule. A première vue, la planète ne semblait pas valoir la peine d'être protégée. Pourtant, il savait bien que si, à cause des dépôts de bakium. La planète elle-même formait le centre de cette galaxie et, un jour, elle serait aussi peuplée que la Terre.

Certes, elle compterait infiniment plus d'habitants que les soixante-huit actuels...

— « Soixante-sept ! » cria le secrétaire sur un ton aigu.

— « Impossible ! » répondit Marshall d'une voix forte.

— « Menchen... Menchen n'est pas là ! »

— « Qui a la charge de ce couloir ? » demanda Marshall.

— « C'est moi, commandant. »

— « Vous, Anamaxender ? Comment diable n'avez-vous pas remarqué qu'un de nos hommes manquait ? »

— « Je regrette, commandant. »

— « Vous aurez l'occasion de le regretter davantage encore avant que cette affaire soit terminée! Qui a vu Menchen le dernier ? » ajouta-t-il en se tournant vers les autres.

— « Je crois bien que tout le monde dormait, commandant, » intervint Dante d'un ton calme. Marshall ouvrit la bouche pour répliquer vertement, mais il se ravisa et demanda en se tournant vers Twain : « Vous connaissez le couloir F ? »

— « Oui, commandant. »

Chaque homme était tenu d'apprendre par cœur le plan de toute l'installation et de le conserver au plus profond de sa mémoire. La question du commandant était donc superflue.

— « Partez à la recherche de Menchen, » reprit-il. « Allez dans sa chambre voir s'il a besoin d'aide. Et ramenez-le ici coûte que coûte. »

— « Mais les dragons... » commença l'un des hommes.

— « Ils ne sont pas encore sortis, et il s'écoulera bien une demi-heure avant qu'ils atteignent les étages supérieurs. »

Twain s'était passé autour de l'épaule un appareil radio. Il s'ap-

procha de Dante, lui tendit en souriant quelques feuillets de papier jaune et quitta la pièce.

En haut de l'escalier, une porte s'ouvrit, puis se referma avec un chuintement derrière Holden Twain.

Mario Dante n'avait rien à faire. Il aurait pu rester là à ruminer ses soucis ; mais le commandant avait raison : les dragons ne feraient pas leur apparition aux étages supérieurs avant un moment encore. Il n'y avait donc pas de raison de s'inquiéter avant que cela se produise.

Mario s'assit, déplia les feuillets de papier jaune et lut :

L'homme n'a-t-il point d'yeux ?
Ne ressent-il pas la douleur ?
L'herbe ne reverdit-elle pas ?
La pluie est-elle le sang de Dieu ?
Ainsi en est-il.
Ainsi en va-t-il.
L'âme existe-t-elle ?
Et si elle existe,
Où donc se trouve-t-elle ?

Mario Dante ressentit un petit pincement de jalousie. Analysant ce sentiment et en découvrant la source, il se rendit compte que la poésie de Twain s'était beaucoup améliorée. Ce n'était plus ce que Dante appelait « de la poésie à l'eau de rose ». Il y avait, dans ces trois derniers vers, une note de philosophie teintée de pessimisme.

Or, Dante considérait que pessimisme et réalisme ne faisaient qu'un.

Soudain, il éprouva une vive inquiétude au sujet du garçon — de l'homme — qui venait de monter à l'étage supérieur. Il se leva et s'approcha de Marshall en disant : « Commandant, je... »

Marshall se retourna, aussitôt sur la défensive, et demanda, les dents serrées : « Qu'y a-t-il, Dante ? Voulez-vous prendre la direction des opérations ? Avez-vous l'intention de ?... »

— « Oh ! taisez-vous ! » interrompit brutalement Mario en posant les feuillets jaunes sur l'appareil récepteur qui devait leur transmettre ce que Twain aurait à leur dire. « Je ne suis pas votre ennemi, » poursuivit-il. « Je désapprouve vos méthodes, mais ja-

mais je ne m'abaisserais jusqu'à vous manifester une hostilité personnelle. »

— « Ecoutez... » dit quelqu'un.

L'appareil fit entendre un grincement, coupant cours à l'accès de rage auquel Marshall semblait vouloir céder. « Ici Twain, » dit une voix dans le récepteur. « Menchen est dans sa chambre. Il est malade. Je vais essayer de le faire descendre. »

— « Et les dragons ? » lança Marshall dans l'appareil.

— « Je les entends frapper doucement contre les volets. Ils cherchent à entrer. C'est à vous donner la chair de poule ! »

— « Il n'y en a pas encore dans les couloirs ? »

— « Non. Je vais descendre. Terminé. »

Les dragons qui tuaient avec leurs yeux ! Ces dragons si beaux sur les images, mais que nul homme ne pouvait regarder face à face...

Cependant, se disait Dante, *les hommes devraient être capables de voir... Il y a les photographies...* Son esprit fertile était à la recherche d'une inspiration.

Quand Twain revint, Mario en éprouva un tel soulagement qu'il oublia le commandant et goûta quelques moments agréables auprès du jeune poète, lisant et commentant ses vers.

— « Pourquoi écrivez-vous ? » lui demanda-t-il.

Twain réfléchit un moment avant de répondre : « Pour faire connaître la Vérité. »

— « Avec un V majuscule ? »

— « Oui. »

— « Cela n'existe pas, » reprit Dante. « Non, ne m'interrompez pas. Il n'y a pas de Vérité, pas de pureté dissimulée pudiquement sous un voile. Pas de blancheur, mais une teinte grisâtre, entre le noir et le blanc. La vérité est une chose pour l'esclave, une autre pour le monarque, une autre encore pour le moine qui égrène son chapelet entre les murs de sa cellule. Il n'appartient à aucun homme de la définir, non plus que de critiquer la conception que s'en font les autres. La vérité, mon cher, est relative. Plus que relative, elle est inexistante : c'est une pure entité. »

— « Mais, » objecta Twain, « au collège on nous disait de rechercher la vérité. Les manuels de littérature nous apprenaient qu'il fallait écrire pour la découvrir. »

Les soixante et quelques hommes bavardaient entre eux à voix basse, tandis que le commandant observait ses gyroscopes, ses cadrans, ses infaillibles instruments de mesure destinés à justifier aux yeux des humains l'ordre existant des choses.

— « C'est ce qu'on vous enseigne, mon cher Twain, » répondit Mario, « et c'est aussi ce que je vous dirai : il faut écrire pour définir la vérité. Et, tout en vous avertissant que la vérité n'existe pas, je vous conseille de ne jamais vous lasser de la poursuivre, de ne jamais abandonner vos recherches. Aurez-vous suffisamment de courage pour continuer à chercher indéfiniment, Holden Twain ? »

Twain le regarda puis, en silence, sentant que toute explication serait superflue, il s'éloigna et alla s'asseoir dans un coin de la pièce, le visage tourné vers le mur.

Dante passa le reste de la journée en allées et venues entre sa chambre et la clinique d'Abner, pour s'informer de la santé de Menchen.

Les murs bleus de la salle d'opération lui donnaient l'impression qu'il était suspendu au centre du ciel et s'y balançait dangereusement. Les fins instruments d'acier posés sur la table, le mobilier sévère et fonctionnel, les diplômes universitaires pendus aux murs, la planche d'anatomie placée au-dessus de la table d'opération, comme pour permettre au chirurgien de suivre un graphique numéroté afin d'enlever un appendice — tout cet ensemble évoquait des épaves tourbillonnant dans le ciel de cristal ou les vestiges de réalisations humaines qu'un Dieu en colère eût, de sa main puissante, lancés dans la stratosphère.

— « Qu'est-ce qu'il a ? » demanda Dante en désignant le malade.

— « Peut-être une tumeur, » répondit Abner en regardant le diagnostic fourni par la machine.

— « Peut-être ? »

— « Cela pourrait être aussi bien une demi-douzaine d'autres choses, » reprit le médecin. « Le mal est dissimulé dans l'enchevêtrement des tissus de l'intestin. Peut-être l'ai-je découvert... peut-être pas. »

— « Que pouvez-vous faire ? »

— « Rien. »

— « Il va mourir ? »

— « Nous n'avons pas à notre disposition un hôpital des plus modernes, » répliqua Abner avec amertume.

— « Je ne vous fais pas de reproche, Abe. »

— « Moi, si. »

— « Alors, il va mourir ? »

— « Oui. Et cela parce que je ne comprends pas... Je ne comprends pas, » répéta le médecin avec accablement.

Dans la nuit, pendant que tout le monde dormait, Menchen mourut. Mais les autres ne l'apprirent que le lendemain matin, et personne ne fut dérangé dans son sommeil. Un millier de passereaux auraient pu tomber du ciel en même temps...

Un millier de passereaux, un million de passereaux, tombèrent du ciel parmi les flocons de neige. Ils s'écrasèrent silencieusement sur le trottoir. Ils s'accrochèrent aux fils téléphoniques, et en les voyant on aurait dit des notes disposées sur une portée de cuivre et séparées par des poteaux servant de barres de mesure.

Après leur chute, l'homme resta un moment immobile, le col de son pardessus remonté pour se protéger du froid, à regarder leurs corps brisés et ensanglantés. Et il ne comprit pas.

Levant les yeux vers le ciel gris d'où venait ce tourbillon de neige, ces flocons semblables à des milliers de boules de pissenlit sur lesquelles soufflent les enfants, il s'efforça de découvrir d'où venait le froid.

Dans le lointain, il perçut un bruit de pneus qui grinçaient...

Un cliquetis de métal...

Et, dans la nuit, les cris déchirants d'une femme en proie à une douleur atroce...

Si je pouvais regarder dans un miroir, se dit-il, peut-être verrais-je et comprendrais-je. Peut-être le monde a-t-il un sens lorsqu'on regarde tout à l'envers. Peut-être que, si nous changions de perspective...

— « Oui, » dit une voix.

Il se retourna et vit les serpents qui sortaient du crâne de la jeune femme, et il ne put détourner son regard du sien. Et lentement, progressivement et à jamais, tout son être se changea en pierre, cependant qu'il criait : « Vue sous un autre aspect, tu pourrais être amour et non pas haine ! »

« Oui, » répondit-elle en souriant.

En s'éveillant, couvert de sueur, il connut la réponse à la question qu'il se posait. Et cette réponse était juste assez folle pour

qu'il pût s'y fier. Mais il n'en devrait rien dire à personne, car le commandant ne verrait dans son initiative qu'un désir de prendre la direction des opérations. Il fallait absolument que son projet reste secret.

Il alluma sa lampe de chevet, se secoua pour s'éveiller entièrement et se mit en devoir de démonter la glace de sa table de toilette.

Il fut le dernier descendre l'escalier quand retentit l'alerte aux dragons.

— « Avez-vous entendu la nouvelle ? » lui demanda Twain.

— « Quelle nouvelle ? »

— « Menchen est mort cette nuit. »

— « Là pourrait bien être votre seule vérité, » dit Dante. « La mort. »

— « Comment ? »

— « Elle est indiscutable, inévitable, et ne peut donner lieu à aucune fausse interprétation. »

S'éloignant de Twain, il alla se réfugier dans un coin de la salle, près de l'escalier, avec l'espoir de se faire oublier. Il fut procédé à l'appel et chacun fut déclaré présent. Alors — environ une heure après le début de l'alerte — Mario se leva, se fraya un chemin parmi les groupes d'hommes disséminés dans la salle et s'enfuit aussi brusquement qu'aurait pu le faire une apparition.

Arrivé en haut de l'escalier, il ouvrit la porte, fit un pas dans le couloir, puis referma soigneusement la porte derrière lui. Avec précaution, il tira de sa poche des lunettes qu'il avait confectionnées tant bien que mal à l'aide des morceaux de sa glace de toilette et de tiges de fil de fer doré, et qui faisaient un peu office de périscope, de telle sorte que celui qui les portait voyait ce qui se trouvait devant lui s'y refléter comme dans un miroir.

Retenant son souffle, Mario ouvrit la porte d'entrée d'un coup sec et se mit en marche sur le sol noir.

Au-dessus de lui se faisait entendre le vrombissement d'énormes ailes.

Lentement, il leva les yeux vers le ciel.

Au-dessus de sa tête l'air était rempli de fées et de génies. Ils étaient de couleur orange et cramoisie, et de toutes les nuances du brun, et de toutes les nuances du jaune.

Ils étaient fins et légers et, par endroits, à travers leurs ailes soyeuses, Mario apercevait le soleil. « Dédale, » dit-il à voix haute, « ton labyrinthe n'était pas plus inextricable à suivre que le dessin d'une de ces ailes. Et toi, Icare, détourne-toi du soleil car là n'est pas la beauté. Baisse les yeux et regarde ! »

C'étaient les dragons du vent.

Et, grâce aux verres que portait Mario, leurs yeux ne le consumaient pas.

Il fit un pas en avant, bouche bée, et une phrase de Whitman lui revint en mémoire : *Du haut du pont j'observais l'étrange paysage, le ciel pur, le sable s'étendant à perte de vue...*

En vérité, il y avait dans ce paysage étrange quelque chose qui lui paraissait nouveau. A la lueur du soleil filtrant à travers les ailes légères, il lui semblait découvrir des détails qu'il n'avait pas encore remarqués : l'étrange façon dont la chlorophylle se transformait en substance cristalline à l'intérieur des feuilles d'un vert jaunâtre, les dessins dans le sable qu'il avait cru d'abord dus au hasard... Il regarda autour de lui. Partout des motifs se formaient. Le ciel avait une teinte délicate et toute la nature se fondait en un mélange de couleurs qu'il n'avait encore jamais vu.

Les rayons du soleil lui apparaissaient comme des ruisseaux dorés éclairant toutes choses, tombant en pluie lorsque la lumière se réfléchissait, disparaissant lorsqu'elle se réfractait. Le monde était plus réel...

Les gigantesques machines à draguer...

Il voyait les puits de mine et les grues, qu'il reconnaissait pour des dragues, qui aspiraient les scories d'une planète et chargeaient le minerai sur d'énormes bateaux-citernes, pour l'envoyer faire marcher de grandes usines noircies par la fumée, sur une Terre surpeuplée, où certains vivaient dans la pauvreté et d'autres dans l'opulence. Et ce n'étaient plus de simples outils d'extraction...

J'entends l'écho se répercuter à travers le décor le plus grandiose du monde...

Dans l'air il sentait vibrer toutes les molécules de son être, de telle sorte qu'il entendait aussi bien avec ses yeux qu'avec ses oreilles, ou sa bouche, ou son nez ; qu'il goûtait les notes, les gémissements aigus de mélancolie et de joie. Et la joie était douce, et la mélancolie douce-amère.

Les dragons s'attroupaient au-dessus de sa tête et chantaient.

La musique était à la fois silencieuse et sonore. Les trompettes

des morts en marche se mêlaient aux flûtes des anges. C'étaient d'étranges chansons que chantaient les dragons.

En traversant le vaste désert et les plaines alcalines, je contemplais des mirages enchanteurs, faits d'eaux et de prairies...

Dante trébuchait sur le sable, marchant sans se soucier de l'endroit où il allait. Tout était nouveau pour lui : maintes et maintes fois il avait regardé ce paysage, mais il ne l'avait encore jamais vu.

Les dragons chantaient le paysage : ils chantaient sa raison d'être, le pourquoi des choses.

Dante avançait, chancelant comme un homme ivre, en direction des mirages. Il plongea sa main dans l'eau froide et les mirages disparurent. Les prairies avaient une odeur d'herbe humide et fraîche. Elles étaient réelles.

Une étincelle se ralluma dans l'esprit de Dante ; ses recherches avaient pris fin.

Trébuchant, riant, regardant et écoutant les dragons légers et inconsistants comme des papillons, il atteignit le bâtiment où se trouvaient ses camarades, entra et se dirigea vers la porte de l'abri.

Ils étaient tous là, debout, et levèrent les yeux vers lui lorsqu'il pénétra dans la pièce. Il jeta les lunettes à leurs pieds en riant très haut.

— « Il est fou ! » dit quelqu'un.

— « Non ! » cria Mario Dante. « C'est vous qui êtes fous, vous tous ! Complètement fous ! Vous vous cachez alors que la vie vous attend dehors, avec les Dieux. »

— « Les dragons ? »

— « Les dragons... les Dieux... je ne sais plus ! »

— « Saisissez-vous de lui ! » ordonna Marshall en s'approchant.

— « Et vous, » reprit Mario, « vous êtes faux comme un jeton. Vous ne tenez même pas à être commandant : la responsabilité vous fait peur. Mais vous voulez vous affirmer. Vous êtes un impuissant... »

— « Taisez-vous ! » hurla Marshall, le visage blême.

— « ... impuissant, » poursuivit Dante, « parce qu'un jour, quand vous aviez huit ans, votre tante... »

— « Je vous ordonne de vous taire ! »

— « Je ne peux pas : je le lis dans vos yeux. Grands dieux, ne le voyez-vous pas, vous autres, que c'est écrit dans ses yeux ? »

— « Comment avez-vous pu regarder les dragons ? » demanda l'un des hommes.

— « A travers un miroir. »

— « Mais tant d'autres ont eu les yeux brûlés... »

— « Parce qu'ils n'ont pas pu affronter ce qu'ils ont vu dans les yeux transparents des dragons. Ce ne sont pas d'étranges et brûlants rayons qui les ont tués : ils se sont simplement effondrés et ont perdu leur âme. Mais ce qu'il y a à voir est magnifique. Si vous l'avez toujours cherché avec sincérité, vous le trouverez dans leurs yeux. »

— « Que diable voulez-vous dire ? » demanda Abe.

— « Les dragons ne sont pas constitués de matière. »

— « Je vous en prie, » dit Abe en s'avançant vers lui, « exprimez-vous de façon sensée ! »

— « Quand Menchen est mort, Abe, » reprit Mario, « vous m'avez dit que vous ne compreniez pas. Mais vous pouvez comprendre si vous vous en donnez la peine. Votre estimation du poids des dragons est fausse. Les dragons n'ont pas de poids : ils sont inconsistants car ils ne sont pas faits de matière. Les formes de vie, sur cette planète, sont constituées de ce que nous appelons des idées abstraites. Les dragons représentent la Vérité — avec un V majuscule — la Vérité personnifiée. Par leur intermédiaire, vous pouvez comprendre le pourquoi des choses. »

— « Il est fou ! » répéta quelqu'un.

— « Et il existe d'autres formes de vie que nous n'avons pas encore vues, » poursuivit Mario sans lui prêter attention. « Les dragons ont été les seuls, jusqu'ici, à essayer de prendre contact avec nous et de démolir notre abri. Mais il y a des êtres dont la forme de vie est opposée à la leur et qui vivent sous terre. Nous pensions que ces trous que l'on voit dans le sable du désert étaient des cavernes, mais nous nous trompions. Ce sont des vers géants qui vivent là, enfouis à des kilomètres sous terre, et qui y pourrissent. Les vers représentent la Haine... la Haine personnifiée. »

Quelqu'un étendit la main pour l'empoigner, mais il se débattit et tomba à terre.

A des kilomètres sous le sable, une longue bête à l'aspect d'énorme chenille se mit à luire un instant d'un vif éclat. Puis elle s'éteignit.

Le sol trembla. Presque joyeusement, la foule descendit et entoura Mario Dante jusqu'à ce que les ténèbres l'engloutissent, tandis qu'il murmurait une dernière fois : « Ellen... »

En haut, les lunettes abandonnées par Dante sur ses yeux, une lampe de poche à sa ceinture, Holden Twain partit à la découverte du monde extérieur, bien résolu à explorer la moindre caverne, le moindre trou de ver...

Traduit par Denise Hersant.
Titre original : Soft come the dragons.

GABRIEL

DEBLANDER

Mater dolorosa

Au moment où, s'appuyant maladroitement au mur de briques rouges des mangeoires, le poulain tentait de se mettre debout, sa mère, la jument Lira, eut un long frisson. Aux flancs et au poitrail, au ras de la croupe, dans la crinière et dans les fanons ; partout... On l'eût dit saisie par une nuée de taons. Elle frissonna et, en même temps, ses yeux qu'elle avait tirant sur le noir s'emplirent de longues lueurs de détresse.

Sur le seuil de l'écurie, une main posée sur la lourde porte d'érable qu'il avait déjà fait glisser plus qu'à demi, Le Bosque se mit à rire.

— « Hé ! les autres, » appela-t-il sans se détourner et presque à mi-voix. « Vous ne venez pas voir comment se portent la mère et l'enfant ? »

Les autres ne répondirent pas.

Les autres — Tienen, sa femme ; Carle et Paulo, ses deux garçons — il les trouva au milieu de la cour. Silencieux, immobiles ou presque ; remuant seulement, dans un geste qui leur était familier à tous les trois, les mains de part et d'autre du corps, à hauteur des hanches. Ils avaient la bouche légèrement entrouverte. Leurs dents brillaient au travers de l'ombre. Ils regardaient droit devant eux... A même l'herbe de la prairie, un isthme dont on ne voyait point les attaches masquées qu'elles étaient, d'un côté par la meule, de l'autre par l'écurie — un isthme, une langue de brume derrière laquelle on devinait la masse sombre et énorme du vieux cerisier. Tienen et les deux garçons écoutaient aussi — feutraient leur souffle pour mieux écouter... Il n'y avait pas de vent. Rien dans l'air. Le silence. A l'exception cependant d'un léger craquement provenait du cerisier.

Craquement comme une plainte...

Un coq, quelque part derrière un mur, chanta.

— « C'est une belle nuit, » dit Le Bosque avec lenteur.

— « Oui, » firent les autres, comme à regret.

Ensemble, ils allèrent à la pompe à eau de pluie qui se trouvait adossée au mur des étables. D'avoir tiré le poulain hors du corps de sa mère, de l'avoir épongé avec de la paille fraîche, bouchonné, étrillé doucement, de lui avoir mis dans la bouche, comme le voulait la coutume, une poignée de gros sel, ils avaient eu les mains poisseuses. Elles avaient séché ; elles étaient rêches maintenant, écailleuses... Ils les lavèrent longuement, soigneusement, puis ensemble encore ils marchèrent vers la porte de la cuisine.

Ils entrèrent et ils *le* virent.

C'était un tout jeune homme. Il devait avoir l'âge de Paulo : quinze ? seize ans ? Il était assis auprès de la table, une main accrochée à l'osier rouge du siège qu'il s'était choisi, l'autre, comme morte, sur la toile cirée... Le Bosque et les siens firent un pas, un tout petit pas. Ils se rapprochèrent les uns des autres — instinctivement. Le tout jeune homme se leva et ils virent mieux la pâleur crayeuse de son visage que marquaient à la tempe gauche et au menton, juste sous la lèvre, deux larges éraflures sèches, grises, presque noires. Ils virent sa maigreur — la grande, presque effrayante maigreur de son long corps qu'il tenait fortement de biais.

Ils virent ses vêtements couleur de chanvre... Sorte de lévite déchirée à une épaule et criblée ailleurs, en mille endroits par la poussière blonde qui était celle des chemins autour de la

ferme ; maillot de torse où se dessinaient, aux aisselles surtout, les taches d'une ancienne transpiration ; pantalon informe...

Son visage se détendit...

— « Blaise... » murmura-t-il, ses regards allant de l'un à l'autre. « Disons que je m'appelle Blaise. »

Il parut frissonner. Il resserra autour de lui, sur ses flancs profonds, sa lévite. Puis, pareil à un homme ivre qui craint de s'effondrer, à la hâte il se rassit.

Le Bosque s'avança.

— « Qu'est-ce que vous faites ici ? » demanda-t-il, jetant en avant sa grosse tête brune.

Celui qui disait s'appeler Blaise sourit avant de répondre. Sourire mince qui bleuissait ses lèvres et ne montrait rien de l'intérieur de sa bouche. Il ramena encore ses deux mains près de sa poitrine ; les joignit ; les regarda là où les ongles brillaient d'un éclat de pierre usée ; se racla la gorge...

— « Vous devez me pardonner, » dit-il enfin d'une voix très humble. « C'est que je me suis, pour ainsi dire, égaré. J'étais là, tout à l'heure, sur le chemin avec, devant moi, le commencement de trois autres chemins et tout autour des prairies, des champs, la nuit... Il n'y avait que votre ferme, votre maison. J'ai frappé à votre porte. A celle qui donne là sur le chemin. J'ai frappé plusieurs fois, longtemps... Je voyais de la lumière, la lumière de cette pièce-ci, sans doute... Comme on ne venait pas ouvrir (je me disais : ces gens-là dorment, ils ne m'entendent pas et hier au soir, avant d'aller se coucher, ils ont dû oublier d'éteindre), je me suis éloigné. C'est en longeant la haie que j'ai entendu des voix montant de je ne sais où. De la cour peut-être... Dans la haie du jardin, j'ai vu une barrière en bois ; j'en ai soulevé le loquet ; je l'ai poussée ; je suis arrivé dans la cour ; personne... »

— « On était tous les quatre dans l'écurie ! » coupa Le Bosque en s'avançant encore. « La jument était en train de donner son poulain, ça vient juste de se terminer. »

Une libellule — comment se trouvait-elle là ? on n'en voyait jamais qu'auprès des étangs du Beaulibran, à une lieue de là... — une libellule, autour de la lampe, sciait l'air, heurtait parfois du nez ou des ailes l'abat-jour de porcelaine blanche.

Et alors, de grands oiseaux d'ombre gesticulaient sur les murs, titubaient.

Le jeune inconnu continua de s'expliquer :

— « J'ai vu la porte de cette pièce-ci entrouverte. J'ai frappé...

On n'est pas venu. Alors, je suis entré. Vous devez me pardonner si... »

Tienen s'agita entre les deux garçons.

Elle vint près de la machine à coudre, la frôla de sa chair drue. Vint près du poêle éteint, s'y appuya...

— « Quand même... » s'exclama-t-elle.

— « Comprenez-moi... » reprit le tout jeune homme avec hâte. « J'étais perdu, égaré : la nuit, les prairies, les champs. Et puis... »

— « Et puis ?... » Tienen faisait cliqueter le couvercle du poêle.

— « J'ai eu comme un étourdissement ; j'avais le cœur tout... C'était comme si j'avais été réveillé en sursaut. »

— « Fallait vous asseoir ! » jeta encore Tienen. « Dans l'herbe, sur la terre, sur la pierre du seuil... Là où vous vous sentiez mal ! »

— « C'est vrai, mais puisque... » Sa voix se durcit soudain. Et se durcit également le visage de ceux qui l'écoutaient. Il se contint, fit une pause... Puis, sourdement, venant de très loin : « Comment vous expliquer ? Oui ! Comment vous expliquer ?... »

Le Bosque haussa les épaules.

— « Ouais ! Peut-être bien que vous étiez malade tout à l'heure, là sur le chemin, mais pour rentrer comme ça dans la maison des autres, faut quand même un sacré os dans la botte ! »

— « C'est vrai, » répéta l'autre en inclinant la tête.

Son visage était toujours aussi pâle. De cette pâleur qui est celle de la très grande fatigue. Des cheveux châtains à reflets blonds, un front haut... Sous ses yeux, des cernes noirâtres qu'un tic agitait parfois.

— « Au fait... » fit Le Bosque, imprécis.

Le jeune homme, enhardi, se redressa :

— « J'étais là devant votre maison... »

— « Vous l'avez déjà dit ! »

— « J'étais là devant le commencement de trois autres chemins. Que faire ? L'un de ces trois-là devait être le mien. *Doit* être le mien, je le sens... Oui, mais lequel ? Peut-être que vous me le diriez, vous ? »

Il y eut un bref silence... silence de la libellule, silence de la nuit qui blanchissait à la fenêtre.

Puis :

— « Vous allez où ? » Le Bosque s'était approché jusqu'à toucher la table de son grand corps osseux. Derrière lui, les deux garçons avaient quitté le seuil. Ils rejoignaient leur mère toute

à la cendre froide du poêle qu'elle extrayait maintenant à pleines mains.

— « Voilà la question !... » dit le tout jeune homme dans un petit rire. « C'est que, justement, j'ai oublié... »

— « Oublié ? » Le mot sauta de la bouche des autres, pareil à un hoquet.

— « Oui. J'ai tant de choses dans la tête... » Il fit un geste vague des deux mains et rit encore. « Et puis, ça fait si longtemps maintenant que je marche... Des heures et des heures : la fatigue, à la fin... »

— « Quand même ! » fit Tienen.

Et elle se mit à citer rapidement des noms de hameaux ou de lieux-dits. Le Rotrou ? Broherville ? La Magnane ? Voithuy ? Herbes-aux-Laids ? Charvois ? Millefoins ?

A chaque fois, il fit « non » de la tête.

Elle se tut, un peu essoufflée.

— « Me souvenir ! » dit-il alors avec un peu d'emphase. « Me souvenir ! Voilà toute l'affaire... Cela peut être un de ces noms-là comme cela peut être un autre... »

— « Evidemment ! » fit l'un des garçons, mi-railleur, mi-agacé.

Le tout jeune homme se leva. Il étira son long corps que l'on eût dit fait de paille ou de papier. Son regard flamba.

— « Marcher, voilà ce que je vais faire, » dit-il d'un ton presque ferme. « Marcher... »

— « Oui, » dit Le Bosque.

— « ...marcher encore, me laisser pousser par le hasard... Je finirai bien par trouver ! »

— « Oui, » dirent Tienen et les garçons.

Dans la cour, des oies cacardaient. Partout courait une grande lueur bleuâtre et chevelue — il paraissait ne rien voir, ne rien entendre.

Ou plutôt : il paraissait n'entendre rien d'autre que le craquement léger du vieux cerisier vers lequel il se dirigeait. Plainte, eût-on dit, de quelque rongeur pris dans un piège.

Plainte plus aiguë tout à coup.

Il marchait.

Quelque gros rongeur ? rat d'eau ? rat d'herbes ? putois ? Le Bosque et les siens oublièrent le bruit pour le regarder marcher. Il les avait laissés sur le seuil ; il avait traversé la cour ; il avait longé le mur des étables...

Le bruit l'attirait — cela ne faisait aucun doute !

Lorsqu'il eut dépassé l'écurie, Le Bosque cria :

— « Holà ! jeune homme, vous vous trompez ! »

Sa tête vacilla. Il se retourna, s'immobilisa. Il avait derrière lui la langue de brume, la prairie, le vieux cerisier au milieu de la prairie.

« Le hasard, c'est bien, » continua Le Bosque, « on vous a laissé faire mais on doit quand même vous dire une chose : c'est que vous ne trouverez pas un seul chemin dans la prairie. Diable... ça ne ferait pas l'affaire des bêtes à lait ! »

Les garçons, à ces mots, ricanèrent.

— « Mais alors ? » demanda-t-il d'une voix qui se brisait.

— « Rappelez-vous ! » cria encore Le Bosque. « Le chemin que vous avez quitté tout à l'heure — et qui vous mènera bien quelque part — longe le jardin, la haie du jardin... »

— « Pourtant, je *croyais* bien... » commença-t-il lorsqu'il fut auprès d'eux.

Il avait le visage noyé de larmes.

Tienen achevait de verser le café et le lait dans les tasses lorsqu'on frappa à la porte qui donnait sur le chemin.

Ils sursautèrent.

Au-dehors, le jour prenait tournure. Jour d'été, jour de juillet aux approches des moissons... Une lumière grise baignait la table avec, de temps en temps, la brisant, quelque rai jaune ou rougeâtre — signe avant-coureur du soleil.

Le pain était découpé.

— « Qu'est-ce que c'est encore ? » fit Le Bosque.

— « C'est peut-être le gars de tout à l'heure qui nous revient, » avança Paulo.

— « On va bien voir. »

Le Bosque se leva. Il attendit... Ça cancanait ferme dans la cour. Tout près, sous la cafetière et le poêlon à lait, le feu chantait.

On frappa de nouveau.

— « Va voir, Le Bosque ! » commanda Tienen.

Il obéit. Il alla ouvrir, laissant les autres dans l'ombre moite du corridor.

La femme avait un pied posé sur la pierre du seuil.

Son poing était encore là, dans l'air, prêt à heurter encore le bois de la porte.

Elle parla :

— « Pardonnez-moi de vous déranger à pareille heure... »

Le Bosque balaya d'un geste léger.

La femme avait les yeux gris. De ce gris, pensa-t-il, lui, Le Bosque, qui est celui de l'acier lorsqu'il sort de l'étang de la forge. Son teint était pâle, à peine rosé. Et blonds et fins, ses cheveux qui s'animaient à tout moment sur ses épaules.

Sa bouche ressemblait à une vieille plaie.

« Je cherche quelqu'un... » continua-t-elle dans une hésitation.

Elle devait avoir un peu moins de quarante ans — l'âge de Tienen. Une de ses mains allait et venait sur la peau grenue de son visage. Une main de vieille. Une main sèche comme tout le reste du corps. Elle était vêtue d'un court manteau noir élimé s'ouvrant à la poitrine sur une blouse jaunâtre.

On eût dit qu'elle n'avait point de seins.

Mais, au mouvement des étoffes, on voyait battre son cœur.

Sous le manteau, les jambes étaient nues et très blanches.

« Je cherche un enfant ! » dit-elle d'une voix plus ferme.

— « Un enfant ? » s'étonna Tienen, bousculant Le Bosque.

— « Un garçon, le mien ! » précisa-t-elle. « Il a seize ans, presque dix-sept... Il est grand et maigre. Un malheur a dû lui arriver. »

Il se fit un long silence... Long silence entamé seulement par le bruit de rouet d'un vol de perdrix rasant les champs et les prairies. Une grosse mouche bleuâtre — de ces mouches qui sucent les viandes — vint danser dans l'air parmi Le Bosque, Tienen, les deux garçons et l'étrangère.

Une vague odeur de sang paraissait la suivre.

Personne ne fit un geste pour l'écarter.

La grosse mouche bleuâtre dansa encore.

« Un bien grand malheur, sûrement... » Avançant un menton qu'elle avait saillant et ferme, elle se mit à parler. C'était d'une petite voix humble et lisse que soulevait pourtant, de temps à autre, un sanglot rond, mécanique ; un petit cri ; un petit rire... A dix mois, peut-être onze ou douze, ça lui paraissait si loin maintenant et, au fond, cela n'avait pas tellement d'importance, il disait ses premiers mots. Il l'appelait de dessous l'arbre du jardin, là où elle allait s'asseoir lorsque le temps était doux. Il disait : « Petite mère ! » et elle sortait alors de sa maison qui était aussi celle de sa mère et de sa grand-mère à elle... Et elle venait auprès de lui. Il lui montrait un insecte courant à l'inté-

rieur de sa main, parmi ses doigts, sur son poignet. Il lui montrait un oiseau ; une pierre ronde ; une feuille sèche, morte avant l'hiver...

« C'était au printemps, fermiers... Son premier printemps à lui ; notre premier printemps avec lui : fallait nous voir ! Nous étions folles ; folles à murer ! »

Pendant la nuit, elles allaient, la plus jeune comme la plus vieille, les rides ne comptaient pas, voler du sable au faiseur de routes. C'était du beau sable blond, presque blanc... Elle lui en mettaient un peu partout dans la chevelure. Ça lui plaisait : il riait, il criait, on voyait ses premières dents — dents de chat, dents de rat... Pendant la nuit encore, elles allaient à l'église voler de l'encens et au matin, quand il se levait, sur les premières braises retirées du fourneau... Fameux printemps que celui-là !

Quand il avait fait ses premiers pas, elle s'en souvenait — et pourtant, depuis ce temps-là, quinze ans avaient passé ! — il leur avait bien donné envie de rire. Il s'entrechoquait les genoux, l'os saillant des chevilles... Il se cognait partout pareil à un ivrogne. Il tombait. Pour se relever, il s'appuyait au vaisselier ; n'importe où... Ah ! le fier soûlaud : il ne voulait point qu'on le suive ; il ne voulait point qu'on lui vienne en aide... Il voulait être seul, tout seul.

Cela s'était passé il y avait maintenant une pleine semaine — puisqu'il fallait bien qu'elle le leur dise, à Le Bosque et aux siens. Un jour, un fameux jour d'été. Il faisait chaud, en son pays qu'elle appelait Longuebranne. Très chaud : l'air vibrait comme une vitre ; les moineaux, dans les chemins, couraient la poussière...

« On avait ouvert toutes grandes les portes ; on cherchait le vent mais du vent il n'y en avait point. C'était l'après-midi, vers les trois heures. Comme quand il était tout petit, il était assis sous l'arbre. Il avait un air bizarre. Immobile et silencieux, il écoutait je ne sais quoi. Nous autres, les femmes, de la plus jeune à la plus vieille, aller et venir dans la maison, c'était notre plus grande besogne. Jusqu'au soir, cela pouvait être ainsi. Mais vers les cinq heures, alors que le soleil avait un peu bougé... »

Longuebranne, son pays à elle — il fallait bien qu'elle le leur dise aussi — n'était pas un pays à paons. On n'en voyait jamais, sinon au cloître... Mais encore fallait-il en passer les murs ou la grande porte cloutée.

Celle-là, on avait dû la laisser ouverte... Quatre, ils étaient quatre devant la maison, à marcher dans la poussière ; à lisser

tout doux, tout doux, la poussière de leurs longues plumes. Elles avaient crié toutes les trois. Et il était accouru de dessous son arbre. Il s'était mis tout d'abord à la fenêtre, puis il était sorti... Il voulait les toucher, leur parler. Les paons s'écartaient, il les suivait. Les paons fredonnaient un peu, il criait. Quelle belle vie ils lui faisaient, à leur grand garçon !

Quand les jardiniers du cloître, ces galapiats, arrivèrent, un bâton dans chaque main et leurs grands bras tout grands ouverts, il leur fallut bien, elles et lui, se retirer.

Leur petit — car il était bien entendu resté leur tout petit bien qu'il ait été aussi grand que l'homme le plus grand de Longuebranne — leur petit était triste. Il avait quelques larmes dans les yeux.

Les paons s'éloignaient, suivis des jardiniers.

Ceux-là étaient trois. L'un d'eux restait un peu en arrière. Un petit rougeaud et chauve. Lorsque les deux autres eurent disparu au détour du chemin, il revint sur ses pas.

Il regarda un peu le garçon. Et puis, tout de suite, il s'approche d'elle qui leur parlait en ce moment... — à Le Bosque et aux siens.

« Un petit homme rougeaud et chauve, d'aspect tranquille... Un galapiat, oui ! »

Il la regarde des pieds à la tête. Il a un grand sourire, des dents jaunes qui ne doivent pas sentir bon. Il la regarde longtemps.

Ensuite :

— « Faudrait lui faire plaisir, à votre gars, » dit-il doucement en s'approchant encore.

— « Qu'est-ce que vous voulez dire ? »

— « Il aime bien les paons, pas vrai ? Ça lui ferait plaisir, à coup sûr, d'en avoir un pour lui tout seul... »

Elle hausse les épaules, ne sachant trop que dire. Elle n'est pas riche — sa mère et sa grand-mère le sont encore moins. Comment pourrait-elle acheter un de ces oiseaux qui, dit-on, coûtent si cher ?

— « Ça peut s'arranger, grâce à moi, » proclame le jardinier. « Au cloître, c'est moi le maître des paons. Je les soigne, les aide à naître, à mourir lorsqu'ils sont devenus trop vieux... Personne d'autre que moi ne s'en occupe. Et si j'en sortais un du cloître, personne n'y verrait... »

— « Alors ? » Elle était impatiente de savoir.

Il parut embarrassé.

— « Ça peut s'arranger, je vous dis ! Moi, je vous apporte l'oiseau tout de suite et vous, la belle, à la nuit tombée... »

Il s'interrompit pour libérer un mince éclat de rire.

Et, en même temps, il allait de l'un de ses bâtons lisser sa robe à elle, toucher maladroitement ses jambes nues sous sa robe.

« Et vous, la belle... » répétait-il tandis que sa gorge se nouait.

Bien entendu, elle avait dit « non » — Le Bosque et les siens devaient la croire !

Elle avait eu tort cependant. Qu'ils la comprennent bien : ce n'était pas pour le jardinier, cette bête puante, mais pour le paon. Pour son petit !

Les paons, tout le monde le sait, qu'ils soient seuls ou en groupes, perçoivent l'approche du malheur. C'est en eux, dans chaque grain de leur chair... Ils crient, ils vous entraînent loin de lui avant même que ses griffes lui sortent. Les paons, vers les cinq heures, sur la route auprès de leur maison, c'était un signe. Le petit était sorti du jardin — là où s'éveillait le malheur ! Il les avait suivis ; il les aurait suivis jusqu'au bout du monde si les jardiniers n'étaient survenus avec leurs bâtons et leurs grands bras.

Elle avait eu tort. Elle aurait dû dire « oui » au petit rougeaud lorsqu'il lui avait demandé... Elle aurait été le retrouver quelque part dans l'herbe autour du cloître ; elle aurait regardé le ciel ou fermé les yeux et mis la tête de côté loin de ses dents jaunes.

— « Je ne comprends pas ! » jeta Tienen sur un ton aigre.

L'étrangère hocha doucement la tête :

— « Mon petit aurait eu un paon... Et ce paon, j'en suis sûre, aurait fait en sorte qu'il ne soit pas dans le jardin lorsque l'arbre... »

— « Quel arbre ? »

— « L'arbre sous lequel il avait l'habitude d'aller s'asseoir depuis toujours. Un vieil arbre, un très vieil arbre. Plusieurs printemps déjà qu'il ne reverdissait plus qu'à moitié. Ce jour-là, dans l'après-midi, peut-être bien qu'il s'est mis à craquer doucement ; peut-être bien que c'étaient ces craquements-là que notre petit écoutait si attentivement. Le bruit du malheur ! Après le départ

du jardinier, il est allé se rasseoir dans le jardin et un peu plus tard... »

— « Un peu plus tard ? »

— « Nous étions toutes les trois dans la maison... Nous avons entendu tout à coup un grand bruit. Comme un nuage de grêle qui crève. Nous sommes restées un long moment sans bouger. Un trop long moment ! Nous sommes sorties : l'arbre était brisé, brisé net au ras du sol, et couché de tout son long dans le jardin. »

— « Et votre petit ? On veut dire : votre garçon... »

— « Nulle part ! »

— « Nulle part ? »

— « Il y avait bien un peu de sang sur quelques branches, un bout de son vêtement, quelques cheveux... Mais lui ! »

Un large silence tomba à nouveau.

Le vent avait des gestes de chat. Il apportait le goût de sable des seigles mûrs, l'odeur des trèfles. Un oiseau noir et blanc, au ras du toit de la ferme, passait et repassait.

« Les autres m'ont dit de partir à sa recherche, » reprit la femme. « Ma mère, ma grand-mère... Dans la poussière du chemin, il leur avait semblé voir la trace de ses pas. »

— « Nous avons eu quelqu'un ici tout à l'heure ! » dit vivement Le Bosque.

— « Mon petit ? » Au fur et à mesure qu'avait passé son récit, elle s'était tassée... Elle se redressait à présent, tendant le menton, le visage tout entier.

— « Un jeune homme, » dit Le Bosque. « Un tout jeune homme. Quinze ? seize ans ? Ça se peut que c'était votre enfant. Il est entré pour demander son chemin ; il est reparti... Nous, on ne savait pas le renseigner vu qu'il ne savait pas très bien lui-même ce qu'il... »

— « Est-ce qu'il vous a dit son nom ? »

— « Oui, » dit Tienen. « Il nous a dit s'appeler Blaise. »

Elle se mit à pleurer soudain :

— « Partout où je m'arrête, on me dit les mêmes mots ! »

— « Il voulait aller dans la prairie, » fit un des garçons.

Mais elle ne l'entendait pas sous ses pleurs :

— « Savez-vous que je ne suis pas la seule mère à courir ainsi après son enfant. J'en ai vu beaucoup d'autres sur les routes qui couraient elles aussi... Je leur ai parlé quand, bien sûr, elles voulaient m'écouter. Toutes la même histoire : l'arbre, le vieil arbre

qui se brise net tout à coup ; quelques gouttes de sang, un bout de vêtement, quelques cheveux parmi les branches... Dix, vingt, trente ! A courir chacune après un fantôme. » Elle sanglota plus fort. « Qu'avons-nous donc fait pour être ainsi torturées ? »

— « Peut-être que si vous vous mettiez en route tout de suite, sans plus traîner... » avança Tienen. « Peut-être que vous finiriez par le rattraper. »

Elle s'essuya le visage de la manche de son manteau noir élimé et fit « oui » de la tête.

« Que le ciel vous aide... » dit encore Tienen.

Elle leur sourit comme pour les remercier puis elle s'en alla.

Elle prit le chemin qui conduisait à La Magnane, celui-là même que le tout jeune homme avait pris une heure plus tôt.

Le Bosque et les siens s'avancèrent un peu pour la regarder s'éloigner. Sa démarche avait quelque chose d'irréel. Des moineaux et des roitelets se levaient à son approche.

Lorsqu'elle eut disparu dans l'ombre des talus, ils revinrent sur le seuil. Ils rentrèrent dans la cuisine. Ils mangèrent.

Le pain avait perdu de son odeur, le café et le lait étaient froids.

Le Bosque dit tout à coup entre deux bouchées :

— « Peut-être que si *elle* avait pu parler comme nous, tout à l'heure... »

— « De qui veux-tu parler ? » coupa Tienen en se levant et en allant à l'armoire. « De cette femme ? Ou bien... »

— « De Lira, la jument, » fit Le Bosque d'une voix d'enfant.

— « De Lira ? » Tienen eut un bref rictus.

— « Oui, » dit Le Bosque. Il souriait, tout humble... « Fameux, le poulain qu'elle nous a fait, tout à l'heure. Au moment où je m'en allais, elle s'est mise à trembler en le regardant, vous auriez dû la voir ! Faudrait pas, maintenant que... »

— « Et pourquoi nous sors-tu ça ? » demanda encore Tienen de sa voix sèche.

Il haussa les épaules, sans répondre.

Tienen s'en alla la première dans la cour. Elle avait, dans les deux mains, quelques bouts de pain rassis ; elle les jeta à la volaille puis, pour la volaille encore, elle vint prendre, dans la remise tout près du tarare, des graines...

Tienen cria en voyant Lira la jument, toute seule, dans l'écurie.

Le Bosque et les deux garçons accoururent.

Le Bosque dit :

— « Est-ce que j'aurais laissé la porte entrouverte ? »

Paulo commença :

— « Elle l'était ! Je me souviens, quand le gars a traversé la cour tout à l'heure, je l'ai vue... »

— « Cherchons ! » cria méchamment Tienen.

Le poulain, ils pensèrent le trouver tout de suite dans la prairie là où, après la brume, il faisait grand soleil... Mais de lui, ils ne trouvèrent — dans le vieux cerisier, brisé net au ras du sol, couché de tout son long dans l'herbe — que quelques poils roux, un peu de sang et de bave.

— « Ah ! malheur... » s'exclama Le Bosque, « pourquoi est-ce que je n'ai pas refermé cette porte tout à fait ? »

— « Oui, pourquoi ? » répéta Carle.

— « L'arbre était vieux, » dit Paulo, vaguement agacé. « Très vieux. On aurait dû se méfier... »

Dans l'écurie, Lira la jument hennissait d'impatience.

Tienen alla lui ôter son licou et ensemble ils la regardèrent choisir son chemin dans l'herbe et s'éloigner.

Au prochain sommaire de «Galaxie»

CORDWAINER SMITH nous reviendra avec **Sur la planète des tempêtes,** où l'on retrouve son héros Casher O'Neill. Les amateurs de **POUL ANDERSON** le retrouveront exceptionnellement pour un « doublé ». En effet, le Club du Livre d'Anticipation publie ce mois-ci **Agent de L'Empire Terrien,** recueil de nouvelles ayant pour héros Dominic Flandry, de la Flotte Impériale Terrienne. **POUL ANDERSON,** devant le succès de son personnage, a récemment entreprit d'en retracer toute la carrière. Ainsi donc, avec **La guerre du roi blanc,** vous découvrirez le **jeune** Dominic Flandry alors qu'il n'était encore qu'un bouillant sous-lieutenant au service de l'Empire. Dans ce même numéro, sans doute, **ANNE McCAFFREY** avec un nouveau récit du cycle des astronefs vivants, et **FRITZ LEIBER** avec une nouvelle au titre énigmatique : **Le mia des miennes...**

Revue des livres

LE VAGABOND par Fritz Leiber

Fritz Leiber est un auteur déroutant ; son œuvre est semblable à une immense forêt vierge où pousseraient toutes les plantes de la Galaxie. Malheur à l'explorateur peu entraîné qui s'aventure dans cette jungle traîtresse ! Quelques minutes suffisent pour se perdre dans un paysage luxuriant qui offre au cortex visuel des informations d'une confusion extrême.

Avant de commencer à lire une nouvelle de Fredric Brown, le lecteur sait toujours plus ou moins à quoi s'attendre : toute l'œuvre de Brown possède une coloration bien particulière et une unité de ton qui garantissent à ses admirateurs une lecture toujours pleine d'agréments. Rien de tel avec Fritz Leiber : si l'on excepte un humour grinçant, qui se retrouve à travers toute son œuvre, et quelques thèmes récurrents dont nous aurons l'occasion de parler un peu plus loin, il y a autant de rapport entre deux récits de Leiber qu'entre *La cité et les astres* (Clarke) et *Le chemin de la Lune* (Kazantzev). Nous nous souvenons d'une nouvelle comme *Les lendemains qui chantent* (*Galaxie* n° 44) : la mémoire est encombrée par bien des détritus ; nous nous souvenons aussi, mais cette fois avec délice, de petites merveilles appelées *Les Pieds et les Roues (Galaxie* n° 2) ou *L'infra-monde (Fiction* n° 171). C'est pourquoi notre admiration pour Leiber a toujours navigué dans des eaux tièdes. Aussi nous n'en avons que plus de joie devant la parution en France d'une œuvre majeure de Fritz Leiber : *Le Vagabond* (Hugo 1964 du meilleur roman de l'année aux Etats-Unis), dans la nouvelle collection *Ailleurs et Demain,* dirigée par Gérard Klein aux éditions Robert Laffont.

Fritz Leiber, qui est licencié en psychologie, a sans doute gardé assez d'intérêt envers les sciences humaines pour connaître le livre de Festinger, Riecken et Schachter, *When prophecy fails,* qui rapporte une étude de ces mêmes auteurs sur la psychologie d'un groupe de mystiques qui vivaient près de Sait Lake City. Contrairement à ce que vous pourriez croire, ce n'était pas des mormons mais une secte qui se figurait que la fin du monde était proche et que, seuls d'entre les hommes, ses fidèles seraient sauvés du désastre par une soucoupe volante qui les emmènerait dans son univers. Ces braves gens croyaient vivre dans un monde de science-fiction. Et si ce monde devenait réalité ? Si un thème traité, traité à nouveau et traité encore jusqu'à la nausée par des dizaines d'auteurs envahissait le réel, quelles seraient nos réactions à nous, lecteurs de *Fiction* ? Comment réagirions nous à « *une situation où la science-fiction serait notre seul guide* » ? C'est un peu ce que Fritz Leiber a essayé de décrire dans *Le Vagabond.*

Tout commence dans un futur indéterminé, assez proche pour que rien ne semble avoir changé dans la vie quotidienne du Terrien moyen, assez lointain pour que les Etats-Unis aient cinquante et un Etats. Du fond de l'hyper espace surgit une planète artificielle, aussi grosse que la Terre, que les humains baptisent Vagabond. Quelques heures après son arrivée les catastrophes ne se comptent même plus ; la Lune s'est brisée en une infinité de morceaux disparates ; sur Terre la hauteur des marées est multipliée par quatre-vingts, les volcans explosent, le monde se coupe une nouvelle vêture. Ces événements sont l'occasion de quelques belles descriptions dont voici un exemple : « *Du-*

rant un long moment, ils eurent l'impression que l'océan, tout noir, s'avançait dans Olive Street. (...) Puis la foule dut se rendre à l'évidence : les vagues étaient faites, non pas d'eau noire, mais d'asphalte. Sous l'action de violentes secousses sismiques, la chaussée se soulevait. (...) La marée de bitume engloutit la foule, et les maisons s'écroulèrent comme un château de cartes, en une vague de pierre et de béton. Pendant une seconde, une sinistre lueur violette parut jaillir des orbites profondes du grand Beethoven métallique, tandis qu'il basculait lentement à la renverse. »

La surface du Vagabond est cachée par un écran qui lui prête un aspect fort peu planétaire : « *Le Vagabond était là, ruisselant de lumière sang et or. (...) Sa surface, seize fois plus vaste que celle de la Lune, comportait deux moitiés, l'une dorée, l'autre marron, qu'une ligne irrégulière séparait, en forme de S renversé.* » En tournant sur elle-même, la planète artificielle présente différents visages, suivant la manière dont se placent les couleurs. Elle devient ainsi, en quelque sorte, une planche d'un test projectif, un croisement du Rorschach et du T.A.T. de Murray. Quand un personnage croit voir dans la configuration du jaune et du marron la représentation d'un « *morceau de gâteau glacé* », il interprète, il donne à l'objet une signification qu'il prend en lui-même et il exprime tout simplement qu'il a faim. Dans l'absolu, on devrait pouvoir avoir une idée de la personnalité des individus qui peuplent le livre en étudiant la manière dont ils perçoivent le Vagabond ; mais, bien évidemment, il faudrait tout d'abord que Fritz Leiber ait eu la patience d'attribuer un type de réponse bien déterminé à chacun de ses personnages.

Des personnages qui sont très nombreux. L'action est surtout centrée sur un groupe de soucoupomanes : particulièrement Margo Gelhorn et sa chatte Miaou, ainsi que sur un journaliste, Paul Hagbolt, qui sera enlevé par une soucoupe volante. Autour d'eux gravitent une multitude de gens dont les aventures nous sont contées par bribes, le point de vue passant sans cesse de l'un à l'autre, un peu à la manière de Philip K. Dick dans ses derniers romans. Nous avons ainsi droit à deux pages sur Sally Harris et son amoureux ; puis à deux autres sur Barbara Katz et son milliardaire Knolls Kelsey Kettering III qui est, bien sûr, un des chefs du Klu Klux Klan ; les paragraphes suivant braquent le projecteur sur quelque autre personnage qui hante l'imagination de Leiber, et leur liste est impressionnante. Ce procédé, qui pourrait mener rapidement à la confusion, procure dans *Le Vagabond* une impression de vie grouillante, et pour ainsi dire de *vérité*, qu'un récit plus linéaire ne donnerait certainement pas. Comme disait le roi Priam en entendant Cassandre se lamenter : « *On y croirait presque !* »

Dans les profondeurs du Vagabond coexistent une multitude d'espèces ; nous avons l'occasion d'en entrapercevoir quelques-unes, au cours d'une longue scène que nous trouvons pour notre part magnifiquement évocatrice. En voici un échantillon : « *Si les félinoïdes ou les félidés (...) formaient une importante minorité dans la population du Vagabond, (...) elle comportait des créatures qui semblaient être les dérivés de presque toutes les espèces ayant existé au cours de l'évolution terrestre, ainsi que d'autres espèces inconnues sur la Terre : des chevaux à grande tête, dotés d'organes de manipulation blottis dans leurs sabots ; des araignées géantes aux yeux tranquilles, dont la puissante circulation artérielle se devinait aux pulsations de leurs articulations ; (...) des créatures en forme de roue épaisse et qui se déplaçaient comme telle, mais dont le cerveau et le système sensoriel central tournaient en sens inverse...* » Parmi ces êtres plus bizarres les uns que les autres vit Tigrishka, magnifique créature qui a l'aspect d'un félin : « *Elle ressemblait davantage par sa carrure à un guépard qu'à tout autre chat terrestre, quoique en beaucoup plus grand. (...) Elle avait la tête aux oreilles pointues de tous les chats, mais avec un front plus haut et plus large, qui accentuait la forme triangulaire du visage. (...) La queue, verte et zébrée de violet, se balançait gracieusement au-dessus d'une patte arrière à demi repliée.* » Tigrishka, qui est une des plus charmantes (et dangereuses) héroïnes d'une œuvre de science-fiction depuis qu'Arcadia Darell a découvert la seconde Fonda-

tion, enlève Paul Hagbolt, la chatte Miaou et... Mais nous nous refusons à en dire plus ; sachez que la suite du roman fera ressortir la personnalité bien particulière des extra-terrestres qui habitent le Vagabond, en même temps que nous verrons les Terriens s'adapter plus ou moins bien à l'état de catastrophe permanente où se trouve leur planète, que nous partagerons les espoirs et les craintes des nomades de l'univers et que nous assisterons même à une bataille entre planètes artificielles digne du créateur du space-opera, Edward Elmer Smith.

Le Vagabond est d'ailleurs un livre où les auteurs de science-fiction, et leurs lecteurs, tiennent la vedette. En effet les personnages ne cessent de rappeler qu'ils sont des amateurs de science-fiction et citent leurs auteurs préférés à la moindre occasion : « *Enfant, Don Merriam avait lu* Les Dieux de Mars, *d'Edgar Rice Burroughs. Dans cette épopée spatiale, John Carter, le plus grand guerrier des deux planètes, s'évade avec ses camarades de l'immense empire volcanique, souterrain, des pirates noirs de Barsoom...* » Nous entendons ainsi parler de Arthur Clarke, Don A. Stuart (John W. Campbell), Robert Heinlein... Leiber, qui a mis près d'un an pour écrire ce roman, y intègre un nombre impressionnant d'éléments pris ici et là. Par exemple, l'erreur que fait Tigrishka quand elle pense que Miaou est l'être intelligent et Paul Hagbolt l'animal domestique, prend sa source dans la belle novelette de Ross Rocklynne : *Quietus (Astounding SF,* septembre 1940), où des extra-terrestres à forme d'oiseau découvrent que la vie sur notre planète est pratiquement éteinte ; après bien des recherches, ils tombent sur deux créatures qui leur semblent engagées dans une lutte à mort. L'une d'entre elles est une bête repoussante, avec sa peau blafarde où ne pousse aucune des jolies plumes aux couleurs chatoyantes qui caractérisent l'autre créature dont les ailes déployées sont un plaisir de la vue. On comprend aisément que les extra-terrestres n'auront aucune peine à désigner l'être intelligent et à éliminer son adversaire... et la race humaine du même coup. Dans un même ordre d'idées, le « voyage mental » de l'astronaute Don Merrian à l'intérieur du Vagabond doit être rattaché à l'œuvre d'Olaf Stapledon, *Créateur d'étoiles,* où le narrateur visite l'univers à l'état de « corps astral ».

On peut dire que le roman de Leiber est plus qu'un livre de science-fiction, c'est tout autant un livre sur la science-fiction : il met en scène des amateurs du genre confrontés à des événements qu'ils vivent quotidiennement en imagination. Le thème de la « planète-qui-entre-dans-le-système-solaire-et-menace-la-Terre », cent fois rabâché dans des œuvrettes comme ce faux chef-d'œuvre : *Le choc des mondes* de Balmer et Wylie (Rayon Fantastique), reçoit enfin son traitement définitif (et nous espérons en être définitivement débarrassés). Quand tout a été dit, il est temps de passer à autre chose, et avec *Le Vagabond* le point final est mis. Au lieu d'essayer de renouveler un sujet qui tombe en lambeaux, Leiber prend l'attitude inverse et accumule de multiples réminiscences. Son livre devient un « vagabondage » à travers un esprit qui fait ressurgir tour à tour les souvenirs de ses meilleures lectures et de ses thèmes préférés. Car Leiber ne s'est pas oublié dans le décompte des auteurs dont il pille les idées : *Le Vagabond* peut aussi être reçu comme résumé de l'œuvre de Fritz Leiber. On retrouve ainsi sa passion pour le théâtre : « *...Cette idée, purement théâtrale, avait été une fâcheuse improvisation, digne d'un troisième acte et décidée en désespoir de cause. Ainsi, lors de la création de* La décision d'Alger, *on s'était imaginé que l'apparition de Jeanne en scène, nue sous un déshabillé transparent, sauverait la pièce, et cela ne l'avait pas empêchée d'être un four* » ; la drogue sous toutes ses formes (vous rappelez-vous *Chants secrets* dans *Fiction* n° 109 ?) ; etc. etc., sans oublier l'animal préféré des auteurs de science-fiction : le chat, que Leiber avait déjà célébré dans *L'univers est à eux* (*Fiction* Spécial n° 3).

Le Vagabond est alors un ouvrage qui s'adresse autant à ceux pour qui science-fiction est un mot plus ou moins obscène qu'aux fanatiques du genre. D'un côté de la barrière on sera attiré par le sujet (les anti-utopies sont bien vues par l'inteligentzia) ; on louera les « qualités d'imagination » de Leiber et

la psychologie des personnages (« enfin un livre de science-fiction qui s'intéresse aux hommes »). De l'autre côté, on appréciera les nombreuses allusions et l'inhabituelle sensation que « les choses se passeraient bien ainsi », due sans doute à ce que la plupart des héros sont des amateurs de science-fiction. Ceci n'empêchera pas de savourer quelques pages remarquables.

Un critique américain a dit, parlant du *Vagabond*, avoir été déçu par tout ce qui se passe en dehors de la Terre, car il *« se croyait revenu en 1930 »*, ce qui est bien évident quand on sait que la partie du roman qui se rapproche le plus du space-opera rend hommage à E.E. Smith et Olaf Stapledon, deux auteurs qui appartiennent à la préhistoire de la science-fiction. Pourtant nous pensons que les pages les plus intellectuellement excitantes ne doivent pas être cherchées ailleurs ; d'une part, elles aident à changer le rythme d'un roman qui tendrait, sinon, à devenir un peu monocorde et, d'autre part, elles répondent au besoin de merveilleux que ressent tout amateur de science-fiction. Nous trouvons particulièrement fascinant le passage où Tigrishka spécule sur l'hyperespace, *« un grouillement noir et venimeux, qui est à l'espace ce que l'inconscient est au conscient » : « Nous pensons que d'innombrables cosmos, en plus du nôtre, tourbillonnent dans le vide de l'hyperespace. (...) Des mondes de solidité ou de vide. Des mondes sans lumière. Des mondes dans lesquels la lumière pourrait se déplacer aussi lentement que des mots prononcés ou aussi vite que la pensée. Des mondes où la matière pousse sur la pensée, comme ici la pensée semble croître à partir des molécules. »*

« Des mondes sans parois séparant un esprit d'un autre. (...) Un univers fluide — ses planètes étant des bulles — et des mondes qui se ramifient dans le temps, comme de puissants sarments. Des mondes dans lesquels l'espace est traversé de toiles d'araignées, au lieu d'être parsemé d'étoiles — des cosmos de lianes et de routes... » Nous pourrions continuer à citer Leiber pendant des pages et des pages. Nous pourrions même dégager cent autres aspects de son livre, tant celui-ci est riche : on apprend que des êtres qui ont des milliards d'années d'évolution de plus que nous ne se sont pas débarrassés d'un défaut tel que l'anthropocentrisme ; que la peur du néant ne les a pas quittés ; que la lutte entre le conservatisme et le changement fait toujours rage et que certains préfèrent encore fuir une société qui leur semble sclérosée. *« Plus ça change et plus c'est la même chose »* — doux et cruels, aventureux et pleins de crainte, ces êtres ultra-civilisés ne nous ressemblent que trop... si ce n'est que leurs problèmes ont évolué dans le sens de la complication.

Nous pourrions encore dire que, contrairement à ce qui est sinistrement habituel en science-fiction, les personnages confrontés à une catastrophe ne se divisent pas immédiatement en « héros » et « bêtes humaines » ; il faut en féliciter Fritz Leiber. Mais il faut bien conclure ; aussi dirons-nous que la collection *Ailleurs et Demain* débute sous d'heureux auspices. Espérons que son succès provoquera le réveil d'une certaine collection *Présence du Futur* qui joue, depuis bien longtemps, à l'homme-montagne de *La planète Shayol*, endormi dans son sommeil éternel. Souhaitons qu'il incite aussi les éditeurs pusillanimes à se lancer dans la plus grande aventure qui soit : éditer de la science-fiction !

Marcel THAON

Le Vagabond (The Wanderer) par Fritz Leiber : éditions Robert Laffont, collection « Ailleurs et Demain ».

LES SOLARIENS par Norman Spinrad

Nous considérons Norman Spinrad comme l'un des grands espoirs d'une science-fiction américaine qui en a bien besoin. Sa nouvelle *En terrain neutre* (*Fiction* n° 166) contenait plus que des promesses : la marque d'un talent qui

ne demandait qu'à s'affirmer. Les autres récits de lui que nous avons pu lire en français, quoique d'un niveau plus faible, n'apportaient pas d'élément susceptible de nous faire changer d'avis. Les éditions Marabout publient aujourd'hui le premier roman qu'ait écrit Spinrad : *Les Solariens* (1966) et, si nous nous tenons toujours à notre première opinion, c'est comme le naufragé s'agrippant à son épave.

Ne croyez tout de même pas que *Les Solariens* soit un mauvais livre, mais n'imaginez pas non plus qu'il en soit un bon. Dorénavant, lorsque quelqu'un cherchera à qualifier un roman anodin, sans grand défaut ni qualité, vacciné au corrector comme dirait Daninos, la comparaison avec *Les Solariens* s'imposera immédiatement à son esprit.

Voici, en quelques mots, la trame du récit. Il s'agit une fois de plus d'une guerre galactique : dans leur expansion, les Terriens rencontrent une race d'extra-terrestres, les Duglaari ; la compréhension mutuelle est immédiate et, quand le livre débute, une guerre totale fait donc rage depuis des siècles. Les Duglaari sont commandés par un gigantesque ordinateur ; en conséquence toutes leurs actions sont régies par une logique implacable et les pauvres humains sont peu à peu repoussés. (Si cette histoire vous apporte une impression de déjà vu, cessez de vous inquiéter ; ce n'est pas une impression.) Les hommes ont bien tenté de répondre avec les mêmes armes et d'utiliser l'électronique pour se défendre, mais ce sont des êtres trop profondément illogiques et la défaite, c'est à dire l'extermination totale, semble inéluctable. Ils espèrent tout de même qu'un secours viendra du coin le plus reculé de leur empire : le système solaire. Quelle sera la nature de ce secours ? C'est le sujet du livre. L'idée de Spinrad est intéressante, et même assez originale, sinon très convaincante, mais qu'elle suffise à former la matière d'un récit de deux cent quarante pages semble douteux. Nous pensons que Spinrad a commis là une erreur qui n'est que trop fréquente, surtout chez les jeunes auteurs : confondre un sujet de nouvelle ou même de novelette avec celui d'un roman. Il est donc obligé de délayer, d'ajouter des développements inutiles, de ralentir l'action au maximum en écrivant des dialogues du type *Je vais vous expliquer...* En conséquence, *Les Solariens* distillent un ennui de bonne compagnie coupé par quelques sursauts d'intérêt : le premier chapitre, par exemple, est parfaitement bien construit. Il s'agit d'une bataille spatiale inspirée manifestement de *Fool's mate* de Robert Sheckley (*Astounding S F*, mars 1953). Cet épisode, à peu près inutile pour la progression harmonieuse du roman, nous semble remarquable par son utilisation systématique de données mathématiques dans un contexte dramatique.

Les Solariens présentent encore d'autres éléments intéressants, la notion de Groupe Organique entre autres : « *C'est la nouvelle unité de base, s'appuyant non plus sur la similitude de ses membres, mais sur leurs dissemblances (...) Des personnes de nature et de talents très divers se groupent dans l'unité de base.* » Le Groupe Organique est donc une nouvelle conception de la famille qui n'est plus considérée comme un groupe comprenant le mari, la femme et les enfants, mais comme une assemblée d'êtres aux qualités complémentaires. Ce qui nous gêne un peu, c'est que le Groupe Organique puisse être considéré comme une nouveauté dans un lointain avenir, alors que les signes avant-coureurs d'un changement dans les structures familliales peuvent être observés de nos jours, et même dans des films aussi commerciaux que *Bob et Carol et Ted et Alice*.

En résumé, ce livre, malgré quelques pages bien venues, doit être classé dans la catégorie « œuvre de débutant doué, capable de mieux faire ». Norman Spinrad a d'ailleurs écrit depuis un roman très controversé, *Bug Jack Barron*, que l'on peut aimer ou non, mais qui possède le rare mérite d'être un ouvrage-pont susceptible d'attirer ceux qui se croient trop intelligents pour lire ces gamineries que l'on appelle science-fiction.

Nous voudrions maintenant dire quelques mots sur la collection Marabout, ses traducteurs et ses présentateurs. Plusieurs éléments parlent en faveur de la série belge : la présentation est pratique, l'illustration de couverture pas

trop repoussante et le « Dossier Marabout » en fin de volume part d'une bonne intention (on y rencontre par exemple les avis du « comité de lecture » sur le livre qu'il a choisi et, comme ses participants sont identifiés par leurs initiales, il est possible d'instaurer un petit jeu de société qu'on pourrait appeler « Trouvez les coupables ! »). On y rencontre aussi une liste des *meilleurs titres de science-fiction de ces dernières années* ; on ne sait trop pourquoi les éditions Marabout on cru devoir ajouter *de ces dernières années*, puisqu'un livre comme *Les Humanoïdes* de Jack Williamson est cité, mais leur petite liste est très bien agencée, si on veut bien lui pardonner de nombreux oublis (inévitables) et quelques choix bizarres : qui oserait dire que *Les océans du ciel* est le meilleur roman de Kurt Steiner et *L'orphelin de Perdide* le plus beau Wul ?

Mais il y a des éléments négatifs dont il nous faut parler. D'une part, la traduction des *Solariens* laisse pour le moins à désirer. Maladroite, pleine d'impropriétés, elle laisse transparaître l'américain sous toutes les phrases et ferait le bonheur des étudiants anglicistes, si on leur en donnait un passage comme thème. Nous avons même vu un mot courant laissé en anglais par la traductrice. Si on ajoute que les fautes d'impression sont multiples, tout sera dit sur le sujet. D'autre part, voici une phrase tirée de la présentation qui se trouve à la fin du volume : « *Les habitants du soleil, les Solariens, dont l'arme souveraine, l' « absolute Space Time sense », devrait faire la loi.* » Bien ! Tout d'abord, de quel droit appelle-t-on des êtres venus du système solaire des habitants du soleil ? Nous savons que, dans le roman, les humains emploient ces termes mais, s'il est normal que nos descendants forgent des sens nouveaux aux mots, un présentateur se doit d'employer le langage de son temps et de savoir que l'« habitant du Soleil » (avec une majuscule), pour un homme vivant sur la Terre, serait un être qui vit *sur* cette étoile. La même faute est répétée sur la couverture. Ensuite, qu'est-ce que c'est que cet *absolute Space Time sense* ? Etant donné que ce « nom » n'est pas écrit une seule fois dans le livre, nous sommes devant deux hypothèses : ou le présentateur a emprunté son *Paris-Hollywood* à Jacques Goimard (pour les non-initiés, voir le courrier des lecteurs du *Fiction* n° 144) ; ou le roman a été coupé et, dans ce cas, que penser de la mention « texte intégral » sur la couverture ? Et, dans les deux cas, de qui se moque-t-on ?

Marcel THAON

Les Solariens (The Solarians) par Norman Spinrad : éditions Gérard, collection Marabout.

LE TROU DANS LE ZERO par M.K. Joseph

Oh ! cette double mer du temps et de l'espace, dont la vitesse, multipliée par la durée, indique le chemin parcouru, se retrouve dans les dernières œuvres de Botticelli, où la fréquente utilisation de thèmes de la cosmogonie polynésienne traduit en outre une constante préoccupation du chimiste envers les idées théâtrales de Stanislavski et de ses continuateurs, principalement Saint Augustin.

Il existe un rapport entre les lignes ci-dessus et le roman de M. K. Joseph. Celui-ci et celles-là procèdent en effet de la même logique. Ce roman illustre avec une cruelle clarté les risques auxquels s'expose un romancier médiocre qui ouvre devant son imagination un champ trop vaste, que celle-ci n'est manifestement pas capable de parcourir.

Ecrit avec cohérence mais aussi avec une plate application, le début du roman explique la signification du titre. L'action commence au quarantième siècle, alors que l'exploration spatiale a permis de connaître une partie de l'univers. A certains endroits, l'homme est ainsi arrivé à la fin de cet univers :

au-delà, pour s'en référer aux éclaircissements (?) donnés par le plus compétent des personnages, « *c'est le non-espace, le non-temps, les non-lois et les non-probabilités* » (p. 18) «... *tout est probable et tout est possible. Le temps n'existe plus... et pourtant il y a tout.* » (p. 16) Dans cet au-delà, dans ce « zéro », les personnages vont donc pénétrer comme à travers un trou. Le plus novice des lecteurs a compris à ce point que l'auteur voudrait jongler avec les époques, les actions et les protagonistes, qu'il indique que les règles du jeu ne sont pas connues afin de laisser libre cours à son imagination. Malheureusement, le moins attentif des lecteurs ne peut s'empêcher de remarquer que cette imagination ne parvient à créer que des personnages désespérément conventionnels : un milliardaire dur et véreux, sa fille-enfant-trop-gâtée, son futur gendre pusillanime et dégénéré et leur guide, héros-au-regard-franc-et-aux-muscles-d'acier.

Voilà donc ces quatre voyageurs si fortement typés lancés dans le non-espace. Le jeune dégénéré provoque un accident à la suite duquel les quatre personnages doivent affronter directement l'univers-zéro. On en est à la fin du chapitre II. Dans le chapitre III, l'auteur semble vouloir représenter les consciences des quatre personnages aux prises avec des existences autres que celles qu'ils ont connues. Ce chapitre peut être sauté sans inconvénient (et, à dire vrai, *tous* les chapitres du livre peuvent être sautés sans inconvénient). C'est peut-être le chapitre IV qui a coûté le plus d'efforts à l'auteur ; c'est en tout cas celui qui se rapproche le plus d'un récit presque acceptable de science-fiction. M. K. Joseph imagine ici les existences possibles d'un de ses personnages à travers une succession d'alternatives, et il esquisse chaque fois la suite des événements dans l'une et l'autre des deux possibilités : à un moment, l'intéressé se trompe dans une analyse boursière, et le lecteur apprend ce qui en découle ; mais il apprend aussi ce qui est arrivé, dans un univers parallèle peut-être, lorsque l'analyse boursière a été effectuée correctement ; et ainsi de suite. Epuisé peut-être par cet effort d'imagination, l'auteur abandonne là ce mode de narration.

Et il se lance, à partir du chapitre V, dans une succession de scènes sans queue ni tête, dont quelques-unes se déroulent dans le passé, d'autres dans l'avenir, et qui ont pour trait commun la réapparition de personnages qui portent les mêmes noms que ceux que le lecteur connaît déjà (les personnalités elles-mêmes étant arbitrairement différentes chaque fois). De temps à autre, le décor change, et le même personnage se trouve plongé au milieu d'un épisode tout différent. Cela va du carnaval de Nice à une légende médiévale, de façon parfaitement décousue. Il n'y a en vérité aucune raison pour que les « décrochements » se produisent à un instant plutôt qu'à un autre, ni pour qu'ils soient individuellement cohérents. Ils ne le sont d'ailleurs pas.

Il serait possible de rechercher les symboles auxquels l'auteur se réfère ici et là. On pourrait aussi s'interroger sur les apparitions occasionnelles d'êtres dont chacun porte le nom de *Gespenster*, ce qui est le pluriel du mot allemand signifiant fantômes, mais on n'en a guère envie. Il est en effet évident que d'autres épisodes eussent pu s'ajouter à ceux du livre, ou qu'on pourrait au contraire en retrancher quelques-uns, sans compromettre le moins du monde la cohésion du récit, celle-ci ayant été nulle depuis le début du chapitre V.

L'auteur devrait recevoir un prix de vertu pour avoir tout de même interrompu (on n'ose écrire *terminé*) son récit. La traductrice, un prix de persévérance, pour avoir vaillamment accompli son travail. Et le chroniqueur, pour sa part, mérite au moins un prix de consolation, pour le temps qu'il a perdu à lire les quelque 220 pages de cette affligeante calembredaine.

Demètre IOAKIMIDIS

Le trou dans le zéro (The hole in the zero) par M.K. Joseph : Denoël, collection « Présence du Futur ».

Courrier des lecteurs

On doit acclamer, toute réflexion faite, la disparition du référendum. La brièveté avec laquelle on devait, en trois lignes, classer un texte, une couverture, fait partie typiquement des questions préorientées. Le commentaire ne pouvait qu'être laudateur ou destructeur, la possibilité de nuancer un jugement étant fort limitée en si peu d'espace.

Ajoutons que, dans ses derniers mois, l'ancien **Fiction** faisait montre d'un touchant conformisme, chaque numéro semblant mettre un point d'honneur à être le décalque un peu plus affadi du précédent, cependant que la disparition progressive du fantastique, loin de combler un vide par l'accroissement rendu possible des textes de SF, ne faisait que laisser place à des nouvelles copies conformes. On sentait visiblement qu'il fallait meubler et qu'on ne remplissait pas toujours avec des fonds de tiroir certes, mais le plus souvent avec des textes affadis.

De sorte que, sur les 3 F de la revue, on avait nettement l'impression qu'au moins 2 F sinon 2,50 auraient pu plus abondamment et utilement nourrir les rééditions du C.L.A. Rééditions, qui, soit dit au passage, comblent un peu la lacune que fait ressentir la quasi-disparition du fantastique de **Fiction** et qui comblent aussi les vœux les plus délirants des amateurs de SF.

Ceci dit, ce serait une considérable erreur de laisser tomber les auteurs français (ce que M. Jean Dion suggère dans sa charmante missive publiée dans le numéro 193). N'en déplaise à d'aucuns — et **Comme un oiseau blessé** dans le numéro 193 le prouve — des écoles de SF non anglo-saxonnes peuvent produire des œuvres plus qu'honorables. On retrouve le même danger dans la SF que dans la recherche fondamentale, par exemple, où les Anglo-Saxons nous dépassent de loin, ce dont certains tirent argument pour liquider en France toutes les potentialités pourtant non négligeables. Mais ceci nous éloigne du courrier des lecteurs. Il est vrai que ce « chancre putride » est pourtant bien utile, puisqu'il permet à MM. Dernoncourt et Dion de se livrer chacun à leurs élucubrations. De l'un, retenons le rejet de toute technologie avancée comme obligatoirement avilissante et une condamnation d'un simplisme si désarmant du mode de vie U.S. que M. Dion croit bon de hausser haut le pavillon pour charger de bien frêles moulins à vent.

Véritable matamore, M. Dion utilise le ton du « civilisé regardant un indigène demeuré au paléothique », ton qui, à lui seul, suffit à faire écrouler son argumentation.

Observons qu'il est amusant de voir que la condamnation du mode de vie U.S. signifie obligatoirement pour notre Québécois, « préférer tout faire sauter » ou « nourrir une haine sérieuse pour tout ce qui est U.S. ».

Il ne vient pas à l'idée de ce preux chevalier offensé que l'on puisse trouver que « l'économie américaine n'est pas non plus ce qu'elle devrait être », avec son complexe militaro-industriel, ses 50 millions de pauvres et, oui, l'automatisation de la consommation. Car, pardon, c'est bien **Kodak** qui nous a fait le coup magistral des caméras et projecteurs super 8. C'est bien **R.C.A.** qui sort des cassettes 8 pistes puis des cassettes 4 pistes. C'est bien **Ford** et **General Motors** qui calculent leurs voitures pour ne pas durer plus de 60 000 kms. C'est bien **Bell** qui consacre une fortune à **réduire** la vie des lampes à incandescence.

M. Dion, manifestement Américain moyen avec sa Cadillac, sa TV couleur, sa stéréo dans la voiture, à l'époque où **Life** publie l'article « Everybody is angry about the money », où **Time** s'interroge sur l'endettement de l'Américain moyen, où **Entreprise** se demande si 1929 ne va pas se renouveler, doit trouver cela normal.

Il n'a pas l'idée qu'on puisse refuser qu'Apollo 11 masque la guerre du Vietnam, trouver étonnant que Kubrick fasse de la publicité pour IBM à l'heure où celle-ci étudie les « mégamorts » à la Rand Corporation. De même, d'ailleurs, qu'on refuse que Spoutnik et Soyouz camouflent Prague, Varsovie, Berlin Est.

Voyez-vous, cher frère de langue, chez nous l'imagination a été en instance de prendre le pouvoir... ce qui nous permet de penser à un monde où la technologie sera utilisée de façon bien différente des USA... ou de cette Suède où l'on s'ennuie. Ou de cette URSS où cette lettre ne paraîtrait jamais. Et, voyez-vous, c'est parce que l'école anglo-saxonne, de **The space merchants** aux nouvelles de Dick, critique à fond, consciemment ou inconsciemment, le faux choix qui nous est offert entre civilisation de consommation et caricature de socialisme, que nous y trouvons tant de chefs-d'œuvre. Allant à fond, nous dirons que la floraison dans le policier et la SF, genres marginaux, de nouvelles à sens éminemment critique (au cinéma, au théâtre, dans les écrits) est un événement d'importance. De même, pour tout individu un peu (très peu) freudien, la SF ne signifie-t-elle pas souvent la recherche d' « autre chose » que ce qu'offre la société actuelle ? De même, d'ailleurs, que le fantastique.

Oui, le monde de demain sera merveilleux **et** technologique. Oui, la science appliquée et l'intelligence y feront de nouveau bon ménage. Mais, pour cela, il ne ressemblera ni au passé où se réfugie M. Dernoncourt, ni à une de ces deux pseudo-solutions où se réfugie M. Dion. Ledit monde, d'ailleurs, ne naîtra pas tout seul. Mai 68 a montré qu'il ne suffit pas de passer près de la prise du pouvoir. L'imagination doit se doter des moyens matériels de réaliser ses rêves... malgré diverses difficultés telle une certaine mi-novembre. Mais pour cela, hélas, il faut qu'elle impose de temps en temps une pause à ses divagations... Cette lettre prend donc fin.

La civilisation qui-n'est-pas-encore-née salue « la civilisation des machines à tout nettoyer », car elle y trouve ses germes. Non en M. Dion mais en d'autres, infiniment plus sympathiques, qu'elle espère voir triompher avant que notre monde subisse le sort d'une ville aussi pédante que M. Dion, qui un jour, fière d'elle-même, s'est retrouvée en flammes et s'est réveillée toute surprise que la parole d'un agitateur juif ait pu porter en elle les germes de sa succession.

Et, parce que nous préférons l'avenir à la drogue, au crime, aux ghettos, etc. nous concluerons sur cet ironique salut... si cette lettre a sa place dans votre courrier.

G. CHAOUAT
Paris

⁂

Pardonnez-moi, monsieur Dion, si j'ose avancer quelques réfutations à votre lettre parue dans **Fiction** n° 193. Si votre lettre évoque par sa verve le langage des poissonniers, elle n'en présente pas moins certains côtés intéressants. Il est par exemple intéressant de voir que le « jugement de beaucoup de lecteurs laisse à désirer », et nous attendons vos leçons. Si les auteurs français vous gênent achetez donc l'édition américaine qui vous parviendra trois mois plus tôt. Nous avons aussi appris avec intérêt que le continent américain était devenu inaccessible et attendons avec anxiété l'ouverture de ce nouveau rideau de fer. Bien que nous nourrissions en France comme ailleurs une grande admiration pour les réalisations américaines, il serait un peu simpliste de croire, comme vous semblez le faire, que ce soit la civilisation du presse-bouton et le confort dont jouissent les Américains qui nous rebutent dans leur manière de vivre. Si nous sommes frappés par ce qui est une sorte de réaction contre l'héritage anglo-saxon de l'époque victorienne, nous ne nous reconnaissons aucun droit de parrainage sur cette culture. Le continent nord-américain suit son évolution qui lui est propre et le potentiel européen, à population sensiblement égale, n'a rien à lui envier. Quant au cinéma américain, personne ne doute de son authenticité et de sa valeur puisque le cinéma est pratiquement né dans ce pays. Quant aux femmes américaines, on se demande absolument comment d'autres pays osent aligner des candidates dans des concours de beauté. Permettez-moi de vous dire pour finir, même si cela ne vous plaît pas, que cinquante pour cent de vos entreprises sont américaines (pourquoi pas toutes ou aucune ?), que vous n'avez pas assimilé la culture américaine ainsi qu'en témoigne, excusez-moi de vous le dire, votre parler qui n'est pas toujours gracieux et que cela prête souvent à ridicule que de se vouloir plus royaliste que le roi.

M.F.
Toulouse

⁂

Tout à fait d'accord avec la critique de Marcel Thaon sur **Eterna** et **Les trois solutions**. Après la parution de **Au carrefour des étoiles**, j'avais envoyé une lettre de félicitations aux éditions Albin Michel (les collections de SF sont assez rares pour que l'on encourage les tentatives). J'avais cité quelques auteurs que j'aimerais voir édités ou réédités : Dick, Russell, Asimov, Clarke, van Vogt, Sturgeon et bien d'autres... Cruelle déception !...

Passons à un autre sujet ; je ne retiendrai qu'un seul point de l'ineffable lettre de M. Jean Dion : sa **haine** des auteurs français, **haine** qu'il a l'aplomb de généraliser en l'attribuer à tous les lecteurs de **Fiction** : « ... Donnez-nous plutôt... » etc., etc. Personnellement, j'ai le mauvais goût de beaucoup apprécier certaines nouvelles « made in France » et je dois avouer que je lis **Fiction** pour les auteurs français, les Anglo-Saxons étant fort bien représentés par **Galaxie** Si ces nègres qui écrivent pour de l'argent (contrairement aux Américains qui refusent toute rétribution, n'en doutons pas) déplaisent à M. Dion, qu'il se rabatte sur l'impressionnante production américaine de **Galaxy**, **Amazing**, etc.

Permettez-moi enfin de féliciter **Fiction** pour sa qualité excellente. Je ne prétends pas aimer toutes ses nouvelles mais il en faut pour tous les goûts. Chacun peut exprimer son désaccord mais il est stupide d'être intransigeant ou même grossier. Les lecteurs de **Galaxie** sauront de qui je parle.

P.S. - Tous les Français n'utilisent pas le métro ou le vélo, il existe aussi

d'excellentes voitures... Si, si, M. Dion, vous pouvez me croire !...

P. GILBET
Paris

⁂

Excusez-moi de vous écrire si tard, mais je ne lis jamais tout de suite les nouvelles de **Fiction**, dont le niveau s'est remonté dans l'ensemble. Mais je vous en prie : plus d'horreurs comme **L'hosite.** « Un tempérament brutal, tel qu'on n'en rencontre pas souvent », tels sont vos termes au sujet de Serge Nigon. Peut-être ! Mais ce n'est pas une raison pour faire paraître une telle sottise. **Fiction** n'est pas une revue d'érotisme... Car, ni plus ni moins, c'est une histoire érotique, avec peut-être un petit fond de fiction. A moi aussi ce texte m'a fait l'effet d'un coup de poing en pleine figure ; c'est forcé, il est si grotesque, dégoûtant et bête. Je ne comprends pas comment un journal comme le vôtre peut faire paraître cela. Il faut que vraiment vous n'ayez rien d'autre à mettre dans le journal ? Pour ceux qui aiment les cochonneries comme celle-là, je leur dis bravo et je leur conseille d'acheter **Play boy** ou autre revue d'érotisme, et d'abandonner **Fiction.** A côté du titre de **Fiction**, je vois **science-fiction, insolite, fantastique.** Mais je ne vois nullement érotisme ? A moins que votre dessein n'ait changé ? **Fiction** n'est pas un journal pour des lecteurs de San-Antonio ou autres. De toute façon, chacun a ses opinions et lit ce qu'il lui plaît : je suis d'accord, mais moi, j'ai choisi la science-fiction et le fantastique, pas l'érotisme. En tout cas, n'essayez plus de nous secouer en nous servant de telles cochonneries, mais donnez-nous des bons auteurs tels que Dick, Sturgeon, Scheckley, Padgett, Kuttner ou bien encore Eric Frank Russell (qui côtoie d'ailleurs Serge Nigon dans ce numéro de décembre !). Mais ne faites plus jamais paraître de textes pareils à celui-là, qui a fait descendre très bas l'estime dans laquelle je vous tenais...

P.S. - Ayez l'honnêteté de faire paraître ma lettre. Elle ne vous fera pas grand tort... Je serai certainement contredit par des lecteurs aimant l'érotisme, mais qu'au moins on sache qu'il y a des lecteurs contre.

A. MONSART
Paris

RAYON LIBRAIRIE

Rappelons à nos lecteurs parisiens que nous avons ouvert à notre boutique de vente, 24, rue de Mogador - Paris 9e, un rayon général de science-fiction et de fantastique, où figurent les ouvrages de toutes les maisons d'édition. Il vous est donc désormais possible, en passant à notre boutique, d'acheter sur place toutes les nouveautés et les ouvrages récents dans ces deux domaines. Nous ne pouvons malheureusement pas, pour l'instant, accepter de commandes par correspondance.



RELIURES

Vous pouvez conserver votre collection de « Fiction » dans des reliures marquées au nom de la revue, dos toile verte, contenant chacune quatre numéros. Leur vente est assurée directement par les Etablissements BALLAND, 61, 63, rue des Prairies, Paris-20e (MEN 02-05) C.C.P. 6103-45 Paris.

TARIFS : 1 reliure franco .... 6,50 F.
2 » » ...... 12 F.
3 » » ...... 18 F.

ATTENTION : Adressez vos commandes exclusivement à cette adresse.

Ce numéro pourrait ne vous coûter que

3 F 40

si vous souscriviez un abonnement couplé

(voir page 160)

Abraham Merritt, Sprague de Camp, Edgar Rice Burroughs, Jack Vance, Leigh Brackett... Ces noms vous sont connus. Ils témoignent de l'existence et de la persistance de ce genre littéraire que l'on appelle « Epic Fantasy » ou « Heroic Fantasy » et qui n'a cessé de se développer aux côtés de la science-fiction et du fantastique, combinant les charmes des « Mille et Une Nuits » et des romans de chevalerie avec le lyrisme et la démesure de la science-fiction.

Dans cette ligne, l'œuvre maîtresse de Michael Moorcock s'imposait à l'évidence. Dès sa parution, elle fut saluée comme un monument du genre, une saga exceptionnelle par l'ampleur imaginative que démontrait son auteur, par ses qualités de style et la fascination qu'elle exerçait immédiatement sur tous les lecteurs. Il est de ces créations littéraires que l'on peut qualifier d'intemporelles. **Elric le Nécromancien** est certainement l'une d'elles.

Prince déchu d'un formidable empire balayé par le souffle furieux des dieux, étrange albinos d'une grande faiblesse physique, Elric est l'héritier de la magie du monde perdu. Les forces mauvaises répondent à son appel et, lorsqu'il brandit son épée vivante, la malfaisante Stormbringer, il n'est pas de créature qui puisse lui résister. Sur une Terre étrange où rôdent des entités buveuses d'âmes, Elric poursuit un mélancolique et ténébreux voyage avec son compagnon Tristelune, un ténébreux voyage vers le Chaos...

Bon de commande page 4

ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres entre particuliers. LA LIGNE : 2,40 F (Taxe incluse). (3 lignes gratuites pour tous nos abonnés.)

ENVOIS DE MANUSCRITS

Nous prions les auteurs de nouvelles françaises de s'abstenir momentanément de nous adresser des textes, aucun manuscrit français n'étant plus sollicité pour le moment. Nous nous excusons à l'avance de ne pouvoir prendre connaissance de ceux qui seraient malgré tout soumis à l'appréciation de notre comité de lecture.

FICTION

Directeur : Daniel DOMANGE
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX
Conseiller Technique : Jacques BERGIER

Rédaction et administration :
Editions OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris-9e (744 87-49).
Vente et abonnements :
24, *rue de Mogador, Paris-9e* (874 40-56).
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.

EDITION FRANÇAISE
DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)

Le n° : France, 4 F ; Suisse, 4,90 FS ; Belgique, 48 FB ;
Algérie 4 DA ; Maroc, 4,20 DH.

Dépôt légal : 1er trimestre 1970 — Le gérant : D. DOMANGE
Imprimeries Riccobono - 83 Draguignan